

ALEXANDRE DUMAS

AVENTURES DE
LYDERIC

PREMIER COMTE DE FLANDRE



9 791096 721221

ISBN : 979-10-96721-22-1

CARRAUD-BAUDRY

ISBN : 979-10-96721-22-1

Copyright © Patrick Émile Carraud, 2002 - 2014.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières – 37230 Fondettes – France

Pour la présente édition,
en ce qui concerne tout spécialement
la préface et la postface :

tous droits réservés
— *all rights reserved* —
— *alle Rechte vorbehalten* —

Copyright © Patrick Émile Carraud, 2002 - 2014.

ISBN : 979-10-96721-22-1

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières – 37230 Fondettes – France

Toute représentation, reproduction, traduction, adaptation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, en tous pays, des textes relevant de notre copyright sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite, constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code pénal, une infraction au Code de la propriété intellectuelle, aux conventions internationales sur les droits d'auteur, et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

La loi n'autorise, d'une part, que les seules copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste (copies ou reproductions ne devant pas être destinées à une utilisation collective), d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

**AVENTURES
DE
LYDERIC**

PRÉFACE

Les Aventures de Lyderic sont inspirées d'une vieille légende courant depuis fort longtemps dans le Nord de la France ; où elle est avérée depuis le XVI^e siècle. Traduite du bas-allemand elle connut un essor tel que ses personnages principaux, Lyderic, figure du héros civilisateur, fondateur de villes, et Phinaert, furent les modèles des grands mannequins d'osier défilant en procession tous les ans dans les rues de la métropole lilloise.

Mais Alexandre Dumas ne se contente pas ici de simplement rapporter, d'adapter la légende de Lyderic. Il la modifie considérablement, il lui donne l'épaisseur et la consistance qui peut-être à ses yeux lui manquaient, en y greffant des éléments constitutifs des « Aventure von den Nibelungen », la vieille légende nordique issue des sagas, de la tradition germanique.

Ainsi, tous ces personnages que le lecteur n'oubliera vraisemblablement pas avant longtemps (Chrimhilde, Gunther, Brunehilde et, bien sûr, Hagen), l'essentiel des Aventures de Lyderic et tout, ou presque, de ce que le lecteur s'en remémorera (par exemple, le nom de l'épée

du héros : Balmung — comme se nomme celle du Siegfried germanique) auront-ils été extraits en fait, de la substance de la légende des Nibelungen.

Au XIX^e siècle, le mouvement romantique, en provoquant un renouveau fondamental du goût, de la sensibilité, en cherchant à s'affranchir de l'héritage gréco-latin qui s'imposait à la culture occidentale depuis la Renaissance, depuis le classicisme plus particulièrement encore, en cherchant à s'affranchir, en partie, de l'hégémonie qu'avait toujours, malgré la Révolution, conservée l'Église sur les consciences, avait amené les esprits forts à s'intéresser à tout ce qui ne devait rien, ou bien peu, à ce que nous pourrions nommer l'*Antiquité classique*, à s'intéresser à ce qui s'y était substitué, à tout ce qui avait prévalu avant le triomphe du judéo-christianisme.

Ainsi s'était-on piqué de curiosité pour le Moyen Âge, ainsi s'était-on piqué de curiosité pour toutes ces mythologies mal connues des lettrés, toujours survivantes dans le folklore, dans la mémoire populaire, que l'on commença alors à transcrire, ou dormant dans les vieux recueils de parchemins sur les rayons poudreux de certaines bibliothèques.

On redécouvrit alors des écrits vénérables. On tira de l'oubli qui manqua les engloutir de nombreux textes ; le « Hildebrandslied » en 1812, bientôt le « Beowulf », l'un des plus anciens poèmes de la littérature anglaise, en 1815, et parmi d'autres, en 1835, la « Chanson de Roland ».

Mais, en prélude à cela, dans la bibliothèque du château de Hohenems, les « Aventure von den Nibelungen »¹ avaient, dès 1755, été exhumées de la poussière des âges.

De ces « Aventure von den Nibelungen » de nombreux auteurs du monde germanique se sont inspirés. Mais, sans conteste l'œuvre la plus célèbre qui en traite demeure la *Tétralogie* de Richard Wagner, « Der Ring der Nibelungen » (« l'Anneau du Nibelung »), qui fut présentée au public pour la première fois à Bayreuth en 1876, et composée des quatre opéras intitulées « Das Rheingold » (« L'Or du Rhin »), « Die Walküre » (« La Valkyrie »), « Siegfried », et « Götterdämmerung » (« Le Crépuscule des Dieux »).

Précisons que la tétralogie wagnérienne, et, dans une moindre part, nettement, *Les Aventures de Lyderic* d'Alexandre Dumas, ne s'appuient pas seulement sur la légende des Nibelungen, mais aussi sur de nombreuses autres légendes germano-scandinaves.

Parmi celles-ci, s'appuient-elles notamment sur ces légendes rapportées par l'*Edda* en prose et l'*Edda* poétique islandaises, la *Völsunga saga*².

La *Völsunga saga* (où Siegfried se nomme Sigurd) reprend principalement, en la structurant avec plus ou moins de bonheur, la substance des textes eddiques, mais

1 La graphie *Nibelungen* se trouve plus répandue que celle comportant un *e* après le *i* : *Niebelungen*.

2 Ou *Saga des Völsungär*.

aussi la matière d'autres textes médiévaux nordiques, germaniques, anglo-saxons voire ; et celle de certaines sources que, par ailleurs, nous ne connaissons pas, de sources aujourd'hui perdues.

Dans la postface de ce volume, nous vous proposons un court résumé de la légende des Ni(e)belungen, un autre de la *Völsunga saga*.

Nous l'avons jugé utile afin de satisfaire un tant soit peu le lecteur curieux, car le roman de Dumas, *Aventures de Lyderic*, ne livre qu'un aperçu très fragmentaire, ne recrée pas tout à fait le climat des textes germano-scandinaves d'où sa matière, en grande partie, provient. Ainsi, par exemple, et par rapport aux *Aventiure von den Nibelungen*, l'évocation des Burgondes, des Huns, le long épisode de la vengeance de Kriemhild, manquent cruellement...

S'inspirant de ces textes évoquant un univers fondamentalement païen, Dumas nous a livré un petit roman plaisant, mais évoquant par trop tous ces récits hagiographiques un peu niais, alors de bon ton.

Sa Légende de Lyderic, marquée du sceau d'un christianisme un peu mièvre, nous semble vouloir marier trop maladroitement des parties trop dissemblables, des mythes éternels au mythe chrétien.

Si, donc, ici, dans ce volume, nous vous proposons un court résumé de la légende des *Nibelungen*, un autre de la *Völsunga saga*, si nous avons jugé cela utile c'est bien afin de satisfaire un tant soit peu le lecteur ne disposant pas, ou estimant ne pas pouvoir disposer du temps

nécessaire à la lecture de l'intégralité des vieux textes légendaires.

Ces résumés, ces évocations ne livrent qu'un aperçu très fragmentaire, ne recréent pas tout à fait le climat des textes germano-scandinaves qui les inspirent. Ces textes évoquent, nous l'avons dit, un univers fondamentalement païen, des mythes éternels dont les résumés que nous proposons ne peuvent rendre compte tout à fait.

Patrick Émile Carraud

ALEXANDRE DUMAS

AVENTURES DE LYDERIC

PREMIER COMTE DE FLANDRE

I

L'origine des comtes de Flandre remonterait, s'il faut en croire la chronique, à l'an 640 : comme toute grande puissance, son berceau est entouré de ces traditions mystérieuses familières à tous les peuples et qui se sont perpétuées depuis Sémiramis, la fille des colombes, jusqu'à Rémus et Romulus, les nourrissons de la louve. Voici, au reste cette tradition dans toute sa simplicité :

Vers la fin de l'an 628, Boniface V étant pape à Rome et Clotaire régnant sur l'empire des Francs, Salwart, prince de Dijon, revenant, avec sa femme Ermengarde, de faire baptiser, dans une église très vénérée, Lyderic, leur fils premier-né, traversait la forêt de Sans-Merci, que l'on appelait ainsi à cause des brigandages qu'y exerçait Phinard, prince de Buck. Salwart n'avait autour de lui, pour toute suite, que quatre serviteurs, lorsque, arrivé, vers la fin du jour, à un endroit très épais et très sombre de la forêt, il fut attaqué par une troupe d'une vingtaine d'hommes, commandée par un chef qu'à sa taille gigantesque il lui fut facile de reconnaître pour le prince de Buck.

Malgré la disproportion du nombre, il ne résolut pas moins de combattre, non point qu'il eût l'espérance de

sauver sa vie, mais parce que, pendant le combat, il espérait que sa femme et son enfant auraient le temps de fuir. En effet, comme la nuit, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se faire sombre, Ermengarde se laissa glisser à bas de son cheval et s'enfonça dans la forêt. Confiante alors dans la providence de Dieu, et voulant accomplir autant qu'il était en elle ses devoirs de mère et d'épouse, elle cacha son enfant au milieu d'un buisson qui poussait près d'une fontaine appelée encore aujourd'hui le Saulx, à cause des grands saules qui l'ombrageaient ; puis, après l'avoir recommandé à Dieu dans une ardente prière, elle revint vers l'endroit de la forêt où elle avait quitté son mari, afin — vivant ou mort, libre ou prisonnier — de partager le sort qu'il avait plu au Seigneur de lui faire.

En arrivant au lieu du combat, elle trouva huit corps morts étendus par terre. Comme la lune venait de se lever, elle put en examiner les visages, reconnaître que c'étaient ceux de ses quatre serviteurs et probablement ceux de quatre assaillants ; mais en aucun des trépassés elle ne reconnut son mari : il était donc à coup sûr prisonnier, car elle connaissait trop le noble comte de Salwart pour penser un seul instant qu'il eût fui.

Au même moment, elle aperçut un convoi qui, à la lueur des torches, s'avançait dans la direction d'un château fort qui avait été autrefois une citadelle romaine ; et, comme elle reconnut, à la haute stature de l'homme qui le précédait à cheval, le chef de la troupe qui les avait attaqués, elle ne fit plus de doute que ce convoi n'emmenât son mari.

Or, comme elle avait décidé que sa place à elle était près du comte, elle hâta le pas et rejoignit le cortège. Elle

ne s'était point trompée : le comte, mortellement blessé, était couché sur un brancard. Les soldats s'écartèrent pour faire place à cette femme déjà à demi veuve, et le prince de Buck, enchanté d'avoir deux prisonniers au lieu d'un, continua sa route vers son château, où l'on arriva après une demi-heure de marche, à peu près.

Dans la nuit, le comte mourut en priant pour son fils. La comtesse resta prisonnière.

Dès le lendemain, le prince de Buck offrit à la comtesse de Salwart de racheter sa liberté au prix de ses États, ou du moins d'une partie. Mais la comtesse pensa que tels elle les avait reçus de ses pères, tels elle devait les conserver à son enfant, et refusa toute négociation disant au prince de Buck que, comme son mari et elle étaient comtes souverains, ayant reçu leurs biens de Dieu c'était à Dieu seul à disposer de leurs biens.

Le prince de Buck ordonna alors de resserrer encore la captivité de la comtesse, espérant qu'elle se laisserait de sa prison, et qu'il obtiendrait du temps de ce qu'il voyait bien qu'il ne pourrait obtenir de la menace et de la violence. Il reprit donc ses brigandages dans la forêt de Sans-Merci, et Ermengarde continua de prier près de la tombe du comte.

Il y avait dans la forêt, et non loin de l'endroit où avait eu lieu le combat, un ermitage très vénéré habité par un vieil anachorète qui avait fait force miracles dans son temps, mais qui commençait à se reposer, voyant l'espèce humaine devenir de jour en jour plus mauvaise et ne la jugeant plus digne des célestes spectacles qu'il aurait pu lui donner ; aussi demeurait-il pour la plupart du temps retiré dans le fond de sa grotte, où il ne vivait que du lait d'une biche qui, trois fois par jour, venait lui présenter sa

mamelle. L'ermite buvait une partie de ce lait et faisait cailler l'autre ; de sorte qu'avec quelques racines qu'il arrachait de terre aux environs de sa grotte, il se trouvait avoir des provisions suffisantes : grâce à cette frugalité, il y avait plus de cinq ans qu'il n'avait mis le pied dans aucune ville ni dans aucun village.

Or il arriva qu'un jour le bon vieillard s'aperçut que sa biche ne revenait à lui que la mamelle à moitié pleine, si bien que, ce jour-là, il eut encore du lait pour boire, mais n'en eut point à faire cailler : il attribua cette cause à quelque accident naturel qui disparaîtrait sans doute comme il était venu, et attendit au lendemain.

Le lendemain il trouva sa mesure de lait encore diminuée, et non seulement il n'en eut pas pour faire cailler, mais encore à peine en eut-il pour boire. Le bon ermite prit patience, espérant toujours que les choses changeraient ; et cela était d'autant plus probable, que sa biche paraissait mieux portante que jamais, et avait un air joyeux qui faisait plaisir à voir.

Mais, le surlendemain, la chose continuait d'aller de mal en pis : la pauvre biche, ce jour-là, avait la mamelle si sèche que l'ermite, qui n'avait plus même de lait pour boire, fut obligé de sortir de sa grotte pour aller chercher de l'eau. Il profita en même temps de la circonstance pour faire provision de racines ; car, depuis deux jours, il était à la diète, et son ordinaire était déjà si peu de chose, que quelque peu qu'on en retranchât, le jeûne devenait par trop rigoureux pour être supporté.

Le jour d'après, la biche revint la mamelle parfaitement vide.

Pour cette fois il n'y avait pas à s'y tromper : quelque voleur se trouvait sur la route de la bonne pourvoyeuse et

interceptait les vivres du pauvre anachorète. Cependant, avant de concevoir un terrible soupçon contre son prochain, le vieillard résolut de s'en assurer, et, le matin du cinquième jour, comme la biche venait ainsi que d'habitude lui faire sa visite, il ferma la porte sur elle.

Toute la journée, la biche parut fort inquiète, allant de l'ermite à la porte de l'ermitage, et de la porte de l'ermitage à l'ermite ; le tout en bramant d'une façon si lamentable, que le vieillard vit bien qu'il se passait quelque chose d'étrange. Pendant ce temps, au reste, sa mamelle se remplissait comme aux jours de sa plus grande abondance, et l'ermite fut obligé de la traire trois fois. Il était donc bien évident que le défaut de lait qu'il avait trouvé chez elle depuis quelques jours ne devait pas être attribué à la stérilité.

Le soir, l'ermite entr'ouvrit la porte pour se chauffer, comme c'était son habitude, aux derniers rayons du soleil couchant ; mais, quelque précaution qu'il eût prise en ouvrant la porte pour retenir la biche prisonnière, celle-ci, dès qu'elle vit une ouverture, se précipita si violemment, qu'elle renversa le vieillard et, se trouvant libre, s'élança joyeuse et bondissante dans la forêt.

L'ermite se leva en secouant la tête ; il connaissait sa biche et la savait incapable de se porter à un pareil acte de violence, même pour recouvrer sa liberté ; car, quelquefois, étant tombé malade, il l'avait vue des jours entiers rester couchée près de lui, ne sortant que pour brouter l'herbe et revenant aussitôt. Il comprit donc qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et que ce mystère était autre chose que ce qu'il avait soupçonné d'abord.

Le jour suivant, sa conviction redoubla quand il ne vit point revenir la biche : c'était la première fois depuis cinq

ans que le fidèle animal manquait à ses habitudes. Le bon ermite attendit ; mais toute la journée se passa sans que la biche reparût.

Le lendemain, le vieillard commença de craindre qu'il ne fût arrivé malheur à sa compagne. Aussi dès le point du jour, alla-t-il ouvrir sa porte ; mais alors il la vit qui broutait à quelques pas de l'ermitage ; en l'apercevant, la biche manifesta par quelques bonds joyeux le plaisir qu'elle avait à le revoir ; mais ce fut tout, car elle ne fit pas un pas vers l'ermitage. L'anachorète l'appela ; à sa voix, fût-elle à cinq cents pas de distance, elle avait l'habitude d'accourir ; mais cette fois, elle se contenta de tourner la tête de son côté en dressant les oreilles. L'ermite fit alors quelques pas vers elle ; mais elle s'éloigna à mesure qu'elle le vit s'avancer.

Il était évident qu'elle lui gardait rancune de sa captivité de la veille, et qu'elle ne voulait pas s'y exposer une seconde fois.

Ce langage mimique était trop clair pour que le vieillard ne le comprît pas : il résolut donc de pénétrer les causes du changement de la biche à son égard ; et, comme, vers le midi, elle cessa de paître et parut manifester l'intention de s'enfoncer dans la forêt, l'ermite, de son côté, prit la résolution de la suivre. Ce qu'il fit en effet, secondé par la complaisance de l'animal, qui, comme s'il eût compris l'intention du vieillard, continua de marcher joyeusement par sauts et par bonds, mais sans jamais s'éloigner assez de lui pour qu'il la perdît de vue.

La biche conduisit ainsi le vieillard dans une charmante vallée toute plantée de saules qui trempaient l'extrémité de leurs longues branches pleurantes dans un petit ruisseau dont l'ermite connaissait la source pour s'y

être souvent désaltéré. Arrivée à quelques pas de cette source, la biche fit trois ou quatre bonds et disparut. Le vieillard hâta le pas et arriva à l'endroit où il l'avait perdue de vue : là, il s'arrêta, regardant autour de lui sans rien voir autre chose qu'un gros buisson sur lequel chantait un rossignol. Bientôt, au milieu de ce buisson, il entendit bramer doucement ; il s'approcha alors avec précaution et aperçut la biche couchée et allaitant un petit garçon de trois ou quatre mois, qui pressait ses mamelles avec ses petites mains. Le voleur était trouvé.

Le vieillard tomba à genoux et loua Dieu. Puis, ne voulant pas laisser la faible créature exposée aux animaux féroces, auxquels elle avait échappé jusqu'alors comme par un miracle, il la prit dans un pan de sa robe, il l'emporta dans son ermitage.

La biche les accompagna, regardant l'enfant et léchant les mains du vieillard.

Le vieillard appela l'enfant Lyderic en mémoire du rossignol qui chantait sur le buisson où il l'avait trouvé : *lieder* voulant dire, en vieil allemand, «joyeux chansonnier».

On devine qu'à compter de ce jour le bon anachorète vécut d'eau et de racines, laissant à son nourrisson tout le lait de la biche : aussi le nourrisson devenait-il gros et fort que c'était merveille ; à huit mois, il se tenait debout sur ses pieds, et, à dix, il commençait à parler.

L'ermite lui apprit à lire dans la Bible. Mais, de toutes les histoires que contenait le livre saint, celles qui lui plaisaient davantage étaient les histoires de Nemrod, de Samson et de Judas Macchabée.

II

Aussi, dès qu'il put courir, l'enfant se fit-il une fronde et un arc ; et bientôt son adresse fut telle, que, si éloigné et si petit que fût le but, il était sûr de l'atteindre avec sa flèche ou avec sa pierre.

Ses forces croissaient en proportion de son adresse. À huit ans, il était fort comme un homme ordinaire, et à dix, comme il se promenait un jour, ainsi que c'était son habitude, avec sa bonne nourrice, qui commençait à se faire vieille, un loup affamé se jeta sur elle ; mais lui se jeta sur le loup et l'étouffa entre ses bras. Puis, de sa peau, il se fit un vêtement, comme il avait vu, dans les gravures byzantines de la Bible du vieil ermite, que Samson s'en était fait un de la dépouille du lion.

Comme il ne se servait de sa fronde et de son arc que contre les oiseaux de proie ou les animaux de carnage, tout ce qui était faible l'aimait et lui faisait fête : les lapins couraient devant lui, les chevreuils le suivaient comme s'il eût été le berger de leur troupeau sauvage, et les oiseaux volaient au-dessus de sa tête en lui chantant leurs mélodieuses chansons ; et, parmi les oiseaux, les rossignols surtout, dont il y avait tous les ans un nid sur le buisson où il avait été trouvé ; si bien que leur langage,

inintelligible pour les autres, était compréhensible pour lui, et qu'il entendait tout ce qu'ils disaient.

Le vieil ermite voyait cela en pleurant de joie et en disant que le jeune homme était béni de Dieu.

Le premier chagrin qu'eut Lyderic fut causé par la mort de sa bonne biche : l'enfant ne savait point ce que c'était que la mort. Le vieillard le lui expliqua ; mais l'explication, au lieu de le consoler, le rendit plus triste encore. Il creusa une fosse pour elle, la recouvrit de terre et de gazon, puis il s'assit en pleurant près de la tombe.

Alors un rossignol se mit à chanter au-dessus de sa tête :

«Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu : l'éphémère en une seconde, l'insecte en une heure, la rose en un jour, le papillon en six mois, le rossignol en un lustre, la biche en quinze ans et l'homme en un siècle ; — et, depuis l'éphémère qui a vécu une seconde jusqu'à l'homme qui a vécu un siècle, une fois morts, il semblera à l'éphémère, à l'insecte, au rossignol, à la biche et à l'homme, qu'ils ont vécu le même temps, car ils n'auront plus d'autre horloge que celle de l'éternité, dont un battement dit : «Jamais !» et l'autre battement : «Toujours !»

Et le rossignol se mit à chanter, toujours dans son langage, un cantique si plein de foi que Lyderic leva son regard au ciel et qu'un rayon de soleil sécha les larmes qui coulaient de ses yeux ; l'enfant était consolé.

Pendant la consolation n'est pas l'oubli : l'une est la fille de la foi, l'autre est le fils de l'égoïsme. Tous les jours, Lyderic venait rendre visite à la tombe de la biche, sur laquelle poussaient des fleurs, et autour de laquelle chantaient les oiseaux. Peu à peu, le gazon qui la couvrait

se confondit avec le gazon voisin ; à la fin de l'année, à peine s'il pouvait reconnaître la place.

L'hiver vint, la terre se couvrit de neige ; puis le printemps reparut à son tour, étendant sur la terre son tapis d'herbe tout brodé de fleurs ; la nature était plus belle que jamais ; mais tout vestige du tombeau de la pauvre biche avait disparu, et il fut impossible à Lyderic d'en retrouver même la place.

Tandis qu'il la cherchait, courbé vers la terre, le rossignol chanta :

« Cherche, Lyderic, cherche ; mais tu chercheras vainement. Le monde n'est formé que de débris humains ; chaque atome de poussière a appartenu à un être animé : si toute fosse ne s'affaissait d'elle-même, la terre aurait plus de vagues que l'Océan, et l'homme ne trouverait pas de place pour sa tombe entre la tombe de ses pères et celles de ses fils. »

Lorsque Lyderic eut atteint l'âge de quinze ans, le vieil anachorète commença à lui apprendre l'histoire : c'était un ancien clerc fort savant, tout à fait versé dans les langues anciennes, de sorte que les temps païens lui étaient familiers. Il résulta de ces connaissances qu'à ses trois héros bibliques Lyderic ne tarda point d'ajouter Alexandre, Annibal et César. Le vieillard lui apprit ensuite comment ce monde romain, si vaste qu'au delà de ses frontières on ne connaissait que déserts inhabités ou mers innavigables, s'était un jour lézardé par le milieu, si bien que, de chacun de ses deux morceaux, on avait fait un empire. Il lui raconta comment les nations asiatiques, poussées par la voix de Dieu, s'étaient tout à coup répandues sur l'Europe pour rajeunir, de leur sang barbare, le corps corrompu de la vieille civilisation, et

comment à cette heure ils accomplissaient leur œuvre régénératrice, les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie et les Francs dans les Gaules.

Ces récits mêlés de combats et de guerre avaient pour Lyderic un tel charme qu'il était rare que le vieillard eût besoin de lui répéter deux fois la même histoire pour que cette histoire se fixât dans son esprit. Il en résulta qu'à l'âge de dix-huit ans, Lyderic, dont la double éducation physique et morale se trouvait complète, était, quoiqu'il n'eût point quitté sa forêt nourricière, un des hommes les plus forts et les plus savants, non seulement du royaume des Francs, mais encore du monde tout entier.

Alors, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour terminer sa longue et sainte carrière, le digne anachorète, qui venait d'atteindre sa centième année, tomba malade ; et, sentant que sa fin approchait après avoir raconté à Lyderic tout ce qu'il savait sur son compte, lui remit un chapelet auquel pendait une médaille de la Vierge, et qui, étant roulé autour de son cou le jour où il l'avait trouvé, était le seul signe à l'aide duquel il pût reconnaître ses parents ; puis il le laissa libre de vivre dans la retraite comme il avait vécu jusqu'alors, ou d'entrer dans le monde, certain que, quelque voie que le pieux jeune homme suivît, cette voix lui serait tracée par le doigt du Seigneur.

Puis, ce dernier soin accompli, il alla rendre compte à Dieu d'un siècle tout entier consacré à son service.

Ce fut la seconde grande douleur de Lyderic : si certain qu'il fût que le digne vieillard était à cette heure au rang des élus, tout en glorifiant sa mémoire, il n'en pleurait pas moins sa perte. Pendant toute la journée et toute la nuit, il pria près de lui, le conjurant de veiller sur

son enfant du haut du ciel, comme il avait l'habitude de faire sur la terre ; et, le jour venu, il coucha le corps dans la fosse que le vieil ermite s'était creusée lui-même, et sur la fosse il planta un jeune marronnier afin que la tombe de son père ne fût point perdue comme celle de sa nourrice.

Puis, ces derniers devoirs accomplis, se croyant seul sur la terre, Lyderic s'assit au pied de l'arbre qu'il venait de planter, incertain s'il devait, comme l'ermite, passer sa vie dans ce petit coin du monde, inconnu et priant, ou s'il devait, comme les autres hommes, se mettre à la poursuite de ces deux fantômes aux pieds légers, qu'on appelle la gloire et la fortune.

Comme son esprit flottait irrésolu d'un désir à l'autre, le rossignol vint se reposer sur l'arbre qu'avait planté Lyderic et se mit à chanter :

«Il y a deux choses sacrées dans le monde entre les choses sacrées : c'est la tombe d'un père et la vieillesse d'une mère. Il est un devoir à accomplir entre tous les devoirs : c'est celui qui prescrit à l'enfant de fermer les yeux qui ont vu s'ouvrir les siens.»

Lyderic comprit le conseil que lui donnait le rossignol, et ayant coupé un jeune chêne pour s'en faire un bâton de voyage, il se mit en route sans inquiétude, certain qu'il trouverait partout des racines pour apaiser sa faim et une source pour étancher sa soif.

Lyderic marcha trois jours sans trouver la fin de la forêt ; puis, vers le matin du quatrième jour, ayant entendu des coups de marteau, il se dirigea vers le bruit. Bientôt un nouveau guide vint à son secours, c'était la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Lyderic doubla le pas et, au bout d'un instant, il se trouva près d'une

forge immense dans laquelle s'agitaient, comme dans un enfer, une douzaine de forgerons obéissant aux ordres d'un homme qui paraissait leur chef. Au-dessus de la porte de la forge était une enseigne avec ces mots :

MAITRE MIMER, ARMURIER.

Lyderic s'arrêta un instant derrière un arbre : c'était la première fois qu'il allait se trouver en contact avec les hommes, et il était défiant comme un jeune daim.

Pendant qu'il était là, il vit un beau chevalier qui arrivait à cheval, vêtu d'une armure complète, moins une épée. Parvenu devant la porte de maître Mimer, il descendit de son cheval, en jeta la bride aux mains de son écuyer et entra dans la forge. Maître Mimer ouvrit alors une armoire et présenta au chevalier une magnifique épée : celui-ci la lui paya en pièces d'or ; puis, s'étant remis en selle il continua son chemin et disparut.

À la vue de cette épée, l'envie prit à Lyderic d'en avoir une pareille.

III

Comme Lyderic n'avait pas d'or pour acheter l'épée qu'il convoitait, il résolut de s'en forger une lui-même. Alors, s'approchant de la forge :

— Maître, dit-il en s'adressant à Mimer, je voudrais bien une épée comme celle que tu viens de vendre à ce chevalier ; mais, comme je n'ai ni or ni argent pour l'acheter, il faut que tu me permettes de la faire moi-même à ta forge et avec tes marteaux ; j'y travaillerai deux heures par jour ; le reste de mon temps sera à toi, et, en échange de ce temps, tu me donneras une barre de fer : le reste me regarde.

À cette demande étrange et à la vue de cet enfant sans barbe, les compagnons se mirent à rire, et maître Mimer, le regardant par-dessus son épaule :

— J'accepte ta proposition, lui dit-il ; mais encore faut-il que je sache si tu as la force de lever un marteau.

Lyderic sourit, entra dans la forge, prit la masse la plus pesante, et, la faisant voltiger d'une seule main autour de sa tête, comme un enfant aurait fait d'un maillet en bois, il en frappa un si rude coup sur l'enclume qu'elle s'enfonça d'un demi-pied dans la terre ; et, avant que maître Mimer et ses compagnons fussent revenus de leur

surprise, il avait frappé trois autres coups avec la même force et le même résultat, si bien que l'enclume était près de disparaître.

— Et maintenant, dit Lyderic en reposant sa masse, croyez-vous, maître Mimer, que je sois digne d'être votre apprenti

Maître Mimer était stupéfait : il s'approcha de l'enclume, pouvant à peine croire ce qu'il avait vu, et essaya de l'arracher de terre ; mais voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il ordonna à ses compagnons de l'aider.

Les compagnons aussitôt se mirent à l'œuvre, mais tous leurs efforts furent inutiles ; alors on alla chercher des leviers, des cordes et un cabestan ; mais ni cabestan, ni cordes, ni leviers, ne la purent faire bouger d'une ligne. Ce que voyant, Lyderic prit pitié du mal que se donnaient ces pauvres gens ; et, leur ayant fait signe de s'écarter, il s'approcha de l'enclume à son tour et l'arracha avec la même facilité qu'un jardinier eût fait d'une rave.

Maître Mimer n'avait garde de refuser un tel compagnon, car il avait mesuré du premier coup de quel secours il lui pouvait être ; en conséquence, il se hâta de dire à Lyderic qu'il acceptait les conditions qu'il lui avait proposées, tant il craignait que celui-ci ne se repentît d'avoir été si facile et ne lui en demandât d'autres. Mais, comme on le pense bien, Lyderic n'avait qu'une parole et, à l'instant même, il fut installé chez maître Mimer, avec le titre de treizième compagnon.

Tout alla à merveille : Lyderic choisit la barre de fer qui lui convenait, et, tout en s'acquittant fidèlement des obligations contractées avec maître Mimer, grâce aux deux heures qu'il s'était réservées chaque jour, sans leçons, sans enseignement, rien qu'en imitant ce qu'il

voyait faire, il parvint en six semaines à se forger la plus belle et la plus puissante épée qui fût jamais sortie des ateliers de maître Mimer. Elle avait près de six pieds de long ; la poignée et la lame étaient faites d'un même morceau ; la lame était si fortement trempée qu'elle tranchait le fer comme une autre eût tranché le bois, et la poignée, si délicatement finie, qu'on eût dit non pas l'ouvrage d'un homme, mais l'œuvre des génies.

Lyderic l'appela *Balmung*.

Quand maître Mimer vit cette belle épée, il en fut jaloux ; car il pensa que, adroit et fort comme était Lyderic, il pourrait lui faire un grand tort s'il lui prenait envie de s'établir dans le canton ; ce fut bien pis quand Lyderic lui demanda à rester chez lui encore trois autres mois pour se forger le reste de l'armure, convaincu qu'il était, que les chevaliers qui verraient ce qui sortait de la main du compagnon ne voudraient plus de ce que faisait le maître. Aussi, tout en faisant semblant d'accepter aux mêmes conditions ce prolongement d'apprentissage, chercha-t-il les moyens de se débarrasser de Lyderic.

En ce moment, son premier compagnon, nommé Hagen, qui craignait que le nouveau venu ne prît sa place, s'approcha de Mimer.

— Maître, lui dit-il, je ne sais à quoi vous pensez : envoyez Lyderic faire du charbon dans la forêt Noire, et il sera immanquablement dévoré par le dragon.

En effet, il y avait dans la forêt Noire un dragon monstrueux qui avait déjà dévoré mainte personne ; si bien que nul n'osait plus passer dans la forêt. Mais Lyderic ignorait cela, n'ayant jamais quitté la grotte du bon anachorète.

Mimer trouva le conseil bon, et dit à Lyderic :

— Lyderic, le charbon commence à nous manquer : il serait bon que tu allasses dans la forêt Noire et que tu renouvelasses notre provision.

— C'est bien, maître, dit Lyderic, j'irai demain. Le soir, Hagen s'approcha de Lyderic et lui donna le conseil d'aller faire son charbon à un endroit appelé le Rocher-qui-pleure, lui disant que c'était là qu'il trouverait les chênes les plus beaux et les hêtres les plus forts : Hagen lui indiquait cet endroit, parce que c'était celui où se tenait habituellement le dragon. Lyderic, sans défiance, se fit bien expliquer le chemin par Hagen, et résolut d'aller, le lendemain, faire son charbon à la place qu'on lui avait désignée.

Le lendemain, comme il allait partir, le plus jeune des compagnons monta à sa chambre : c'était un bel enfant à la figure ronde et enjouée, aux longs cheveux blonds et aux beaux yeux bleus, nommé Peters, qui était aussi bon que les autres compagnons étaient méchants. Aussi, comme il était le dernier, avait-il eu beaucoup à souffrir de ses camarades jusqu'au moment où Lyderic était entré dans la forge ; car, de ce moment Lyderic s'était constitué son défenseur, et personne, dès lors, n'avait plus osé lui rien dire, ni lui faire aucun mal.

Peters venait dire à Lyderic de ne point aller à la forêt, parce qu'il y avait un dragon ; mais Lyderic se mit à rire, et, tout en remerciant Peters de sa bonne intention, il ne s'apprêta pas moins à partir pour la forêt, mais toutefois après avoir pris Balmung, qu'il eût laissée sans doute s'il n'eût été averti. Maître Mimer lui demanda alors pourquoi il prenait son épée : Lyderic lui répondit que c'était pour couper les chênes et les hêtres dont il comptait faire son charbon. Puis, s'étant informé une

seconde fois à Hagen du chemin qui conduisait au Rocher-qui-pleure, il se mit en route joyeusement.

En arrivant au bord de la forêt Noire, Lyderic, qui craignait de se tromper, demanda à un paysan le chemin du Rocher-qui-pleure. Le paysan, croyant que Lyderic ignorait le danger qu'il y avait à s'approcher de cet endroit, lui dit qu'il se trompait sans doute ; que le rocher servait de caverne à un dragon qui avait dévoré déjà plus de mille personnes. Mais Lyderic répondit qu'il avait du charbon à faire en cet endroit, parce qu'on lui avait dit que c'était celui où il trouverait les chênes les plus beaux et les plus forts ; que, quant au dragon, s'il osait se montrer, il lui couperait la tête avec Balmung.

Le paysan, convaincu que Lyderic était fou, lui indiqua la route qu'il demandait, puis se sauva à toutes jambes en faisant le signe de la croix.

Lyderic entra dans le bois, et lorsqu'il eut marché une heure, à peu près dans la direction que lui avait indiquée le paysan, il reconnut, à la beauté des chênes et à la force des hêtres, qu'il devait approcher de la retraite du dragon. En outre, la terre était tellement semée d'ossements humains, qu'on ne savait où poser le pied pour ne point marcher dessus. En effet, ayant fait quelques pas encore, il aperçut une énorme pierre au bas de laquelle était l'ouverture d'une caverne. Gomme cette pierre était toute mouillée par une source qui suintait le long de sa paroi, Lyderic reconnut le Rocher-qui-pleure.

Lyderic pensa que le plus pressé était d'exécuter d'abord les ordres de maître Mimer. En conséquence, il se mit à faire choix d'un emplacement pour établir son fourneau ; puis, ce choix fait, il frappa si rudement avec Balmung sur les arbres qui l'entouraient, qu'en moins

d'un quart d'heure il eut construit un énorme bûcher. Le bûcher construit, Lyderic y mit le feu.

Cependant, aux premiers coups qui avaient retenti dans la forêt, le dragon s'était éveillé et avait allongé la tête jusqu'à l'entrée de sa caverne. Lyderic avait vu cette tête qui le regardait avec des yeux flamboyants ; mais il avait pensé qu'il serait temps d'interrompre son ouvrage quand le dragon viendrait à lui. Cependant, soit que le monstre fût repu, soit qu'il vît à qui il avait affaire, il se tint tranquille tout le temps que Lyderic fut occupé à bâtir son fourneau ; mais, lorsqu'il vit briller la flamme, il se mit à siffler avec tant de violence, que tout autre que le jeune homme en eût été épouvanté.

C'était déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour Lyderic, qui, afin de l'exciter davantage, prit des tisons ardents au bûcher et commença de les jeter à la tête du dragon.

Le monstre, provoqué d'une façon aussi directe, sortit de la caverne, déroula ses longs anneaux et s'avança en battant des ailes vers Lyderic, qui, après avoir fait une courte prière, lui épargna la moitié du chemin. Aussitôt commença un combat terrible, pendant lequel le dragon poussait de si horribles hurlements, que les animaux qui étaient à deux lieues à la ronde sortirent de leurs tanières et s'enfuirent : il n'y eut qu'un rossignol qui resta tout le temps de la lutte perché sur une petite branche au-dessus de la tête de Lyderic, ne cessant d'encourager le jeune homme par son chant. Enfin, le dragon, percé déjà par plusieurs coups de la terrible Balmung, commença à battre en retraite vers son repaire, laissant le champ de bataille tout couvert d'une mare de sang. Mais Lyderic prit un tison allumé à son fourneau, le poursuivit dans sa

caverne, où il s'enfonça après lui, et, au bout de dix minutes, reparut à l'entrée, tenant, comme le chevalier Persée, la tête du monstre à la main.

Alors, en le voyant venir ainsi victorieux, le rossignol se mit à chanter :

«Gloire à Lyderic, au pieux jeune homme qui a mis sa confiance en Dieu au lieu de la mettre en sa force ! Qu'il dépouille ses vêtements, qu'il se baigne dans le sang du monstre et il deviendra invulnérable.»

Lyderic n'eut garde de négliger l'avis que lui donnait le rossignol ; il jeta aussitôt le peu de vêtements qu'il avait, s'approcha de la mare de sang qu'avait répandue le dragon ; mais, dans le trajet, une feuille de tilleul étant tombée sur son dos, elle s'y attacha ; car, après un si rude combat, la peau du jeune homme était tout humide de sueur.

Lyderic se roula dans le sang du monstre et, à l'instant même, tout son corps se couvrit d'écaillés, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul.

Le soir même, comme son charbon était fait, Lyderic en chargea un grand sac sur son dos, et prenant à la main la tête du dragon, il s'achemina vers la forge de maître Mimer, où il arriva le lendemain matin.

L'étonnement fut grand à la forge : personne ne comptait plus revoir Lyderic. Néanmoins, avec quelque sentiment qu'on le vît revenir, chacun lui fit bonne mine, et surtout Hagen qui, pour rien monde, n'aurait voulu que le jeune homme se doutât du mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer. Mais le maître et lui, de plus en plus envieux contre Lyderic, rêvèrent aussitôt à quels nouveaux dangers ils pourraient l'exposer.

IV

Lyderic ne leur en donna pas le loisir ; car, le même jour, il signifia à maître Mimer que, lui ayant, moins deux heures par jour, donné les semaines de son temps en échange de sa barre de fer, ils étaient quittes ; en conséquence, il emportait Balmung et allait courir le monde pour y chercher des aventures, comme faisaient les chevaliers qui venaient tous les jours acheter des armes à la forge. Mimer fit alors observer au jeune homme que ce n'était point assez d'une épée pour se mettre en route dans une telle intention, et qu'il lui fallait encore une cuirasse ; mais Lyderic lui répondit qu'une cuirasse lui était parfaitement inutile, attendu qu'après avoir tué le dragon, il s'était baigné dans son sang ; ce qui le rendait invulnérable, à l'exception d'une seule place, où était tombée une feuille de tilleul.

Maître Mimer et Hagen auraient bien voulu savoir quelle était cette place, mais ils n'osèrent pas le demander à Lyderic, de peur de lui inspirer des soupçons ; ils prirent donc congé de lui avec des expressions de la plus cordiale amitié, et ayant, comme des Judas, le baiser sur les lèvres, mais la trahison dans le cœur.

Lyderic chercha partout Peters pour lui dire adieu, mais il ne put pas le trouver.

À cent pas de la forge, il rencontra l'enfant, qui l'attendait derrière un arbre.

— Frère, lui dit l'enfant, qui croyait Lyderic son égal, mes compagnons de la forge me haïssent parce que je t'aimais ; je n'ose plus retourner auprès d'eux. Tu es fort et je suis faible ; veux-tu que je t'accompagne Tu me défendras et je te servirai.

— Viens, dit Lyderic.

Et l'enfant et le jeune homme se mirent gaiement en voyage. Ils marchèrent ainsi quinze jours droit devant eux, sans savoir où ils étaient, mangeant des racines, buvant de l'eau, dormant au pied des arbres des forêts ou des bornes de la route, et confiants en Dieu, aux mains duquel ils avaient renais leur destinée.

Vers le soir du quinzième jour, ils arrivèrent dans un bois très épais et très magnifique, où ils entendirent les aboiements d'une meute et les cors des chasseurs. Lyderic se dirigea vers le bruit, car il était amoureux de tout amusement qui lui rappelait la guerre, et il arriva ainsi à un carrefour où il vit un sanglier monstrueux qui était acculé dans sa bauge et qui tenait tête aux chiens. En même temps, un cavalier richement vêtu, et qui était si bien monté qu'il précédait tous les autres chasseurs de plus de deux traits de flèche, accourut par une des allées, un épieu à la main et, sans attendre sa suite, s'élança vers le sanglier, qu'il frappa courageusement de son arme ; mais aussitôt le sanglier, furieux de sa blessure, abandonna les chiens auxquels il faisait tête, et piquant droit à son antagoniste, il passa entre les jambes du cheval, dont il ouvrit le ventre d'un coup de boutoir et

cela de telle façon que ses entrailles en sortirent et tombèrent jusqu'à terre. Le cheval, se sentant si cruellement blessé, se cabra de douleur et se renversa sur son maître.

Aussitôt le sanglier, la soie hérissée et faisant claquer ses boutoirs, revint sur celui qui l'avait blessé ; mais Lyderic, d'un seul bond, s'élança entre l'animal et le cavalier renversé et, d'un seul coup de Balmung, perça le sanglier de part en part. Puis aussitôt, courant à celui auquel il venait de sauver la vie, il le tira de dessous son cheval. Pendant ce temps, Peters coupait la hure du sanglier et la présentait à Lyderic, qui la déposa aux pieds du chasseur comme étant celui à qui elle devait appartenir de droit.

En ce moment, tout le reste de la chasse arriva, et chacun, sautant à bas de cheval, s'empessa de demander au noble chasseur s'il n'était point blessé ; mais celui-ci, pour toute réponse, présenta Lyderic aux seigneurs qui l'entouraient en leur disant :

— Que ceux qui sont aises de me voir sain et sauf remercient ce jeune homme, car c'est à lui que je dois la vie.

Aussitôt tous les chasseurs entourèrent Lyderic, en lui faisant force compliments, que Lyderic leur laissa faire en les regardant, tout étonné d'être ainsi félicité pour une action qui lui avait paru, à lui, si simple et si naturelle. Enfin, les félicitations allèrent si loin que Lyderic, croyant ces gens fous, demanda dans quel pays il était et quel était l'homme auquel il venait de sauver la vie.

Les courtisans lui répondirent qu'il était dans la forêt de Braine, et que celui auquel il venait de sauver la vie était le roi Dagobert.

Lyderic, qui connaissait par renommée la sagesse et le courage de ce prince, dont le nom, en langue teutonique, voulait dire *brillante épée*, s'avança alors modestement vers lui et, mettant un genou en terre, il lui fit un compliment si bien tourné que Dagobert, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme d'une condition plus distinguée que ne l'indiquaient ses vêtements, le releva aussitôt en lui demandant à son tour d'où il venait et qui il était.

— Hélas ! sire, dit Lyderic, je ne puis répondre qu'à la première de ces deux questions. Je viens du bois de Sans-Merci, qui est situé dans les environs du château du prince de Buck, sans m'être arrêté autrement que six semaines à la forge de maître Mimer pour me forger cette épée. Quant à ce qui est de ce que je suis, je ne me connais pas moi-même, ayant été trouvé sous un buisson, près de la fontaine de Saulx, par un digne et bon ermite qui m'a élevé, et dont, vivant, je n'eusse jamais quitté la personne, ni mort, la tombe, si un rossignol ne m'avait dit que le premier devoir d'un enfant était de chercher à connaître sa mère. Alors je me suis mis en route, m'en rapportant à Dieu du choix du chemin. Dieu a choisi le bon, puisqu'il m'a conduit ici assez à temps pour sauver la vie au plus grand roi de la chrétienté.

— Oui, tu as raison, mon enfant, et c'est Dieu lui-même qui t'a conduit ici, reprit le roi Dagobert ; car peut-être pourrai-je t'apprendre ce que tu ignores. — Éloi, continua le roi en se tournant vers le digne évêque de Noyon, qui était tout à la fois son orfèvre, son trésorier et son ministre, qu'avez-vous fait de la lettre que nous avons reçue ce matin même de notre vassale la noble princesse de Dijon, dame Ermengarde de Salwart, dont nous avons

mis la principauté en tutelle, la croyant morte, et qui n'était que prisonnière du prince de Buck

— La voici, sire, dit Éloi.

C'était une lettre que la princesse de Dijon avait enfin réussi à faire parvenir au roi par un des hommes d'armes du prince de Buck, qu'elle avait séduit en lui donnant une bague qui valait bien six mille livres tournois.

Le roi prit la lettre et la lut.

C'était mot pour mot le récit de la manière dont son mari et elle avaient été attaqués dans la forêt de Sans-Merci par le prince de Buck et ses gens ; puis elle racontait la façon dont elle s'était laissée glisser de cheval avec son enfant, comment elle avait déposé cet enfant, qui était un garçon, dans un buisson près d'une fontaine ombragée par des saules ; puis, enfin, comment, dans l'espérance que Dieu veillerait sur lui, elle l'avait laissé là pour rejoindre son mari blessé, lequel était mort dans la nuit suivante. Depuis ce temps, elle était prisonnière du prince de Buck et n'avait jamais voulu consentir à aucune rançon, regardant la principauté de Dijon comme l'apanage de son enfant.

En conséquence, elle suppliait le roi Dagobert, non pas de la venir délivrer, car elle ne voulait pas entraîner son suzerain dans une guerre avec un vassal aussi puissant que le prince de Buck, mais de faire rechercher son fils, qui devait avoir dix-huit ans, et de lui rendre la principauté de Dijon qui était l'héritage de son père. Elle espérait qu'on reconnaîtrait cet enfant à un chapelet qu'elle lui avait roulé autour de son cou, lequel chapelet soutenait une médaille à l'effigie de la Vierge.

Pendant tout le temps qu'avait duré la lecture, Lyderic avait écouté, les mains jointes et les larmes aux yeux,

mais, lorsque le dernier paragraphe fut fini, il poussa un grand cri de joie, ouvrant son habit, il montra au roi la médaille et le chapelet.

Le roi Dagobert avait d'abord voulu faire du meurtre de Salwart et de l'emprisonnement d'Ermengarde par le prince de Buck une affaire de suzerain à vassal ; mais Lyderic, se jetant à ses genoux, avait réclamé, comme un droit à lui appartenant, la vengeance de son père et de sa mère, et cela, avec tant d'instance, qu'il avait été forcé de lui accorder sa demande, et qu'il avait autorisé Lyderic à défier Phinard, promettant de plus au jeune homme que, si Phinard acceptait le défi, il l'armerait lui-même chevalier et se déclarait d'avance son parrain.

En conséquence, Dagobert ordonna que le héraut de France se tint prêt pour aller défier le prince de Buck ; mais, cette fois encore, Lyderic lui fit observer que, puisque c'était une affaire particulière, c'était un héraut particulier qui devait porter ses lettres de défi.

Dagobert se rendit à ses raisons et laissa Lyderic libre de choisir son héraut, se chargeant seulement de lui donner une suite digne d'un prince. Lyderic choisit Peters car, quoique l'enfant eût à peine quatorze ans, il connaissait tellement la grande amitié qu'il lui portait, qu'il se fiait plus à lui qu'à qui que ce fût au monde.

Peters partit accompagné de six écuyers et de vingt hommes d'armes, et, traversant toute la Picardie, il entra en Flandre et vint jusqu'au château de Phinard qui s'élevait à l'endroit même où est situé aujourd'hui le pont de Phin, dans la ville de Lille qui, à cette époque, n'existait pas encore ; arrivé devant la porte, il s'arrêta avec sa troupe et sonna du cor. Alors, la sentinelle sortit de l'échauguette et lui demanda ce qu'il voulait. Peters

répondit au soldat qu'il avait affaire non pas aux valets, mais au maître, et qu'il eût à aller chercher son maître. Si hautaine que fût cette réponse, comme il était facile de juger d'après la suite de celui qui l'avait faite, qu'il avait le droit de parler ainsi, le soldat alla prévenir le prince de Buck.

Celui-ci qui était en train de déjeuner, se retourna de fort mauvaise humeur en voyant entrer ce messenger, car il n'aimait pas être dérangé pendant ses repas : si bien qu'il y avait des peines très fortes contre ceux qui se permettaient de contrevenir à ses ordres ; en conséquence, il avait déjà donné l'ordre à deux de ses gardes de saisir le soldat et de le battre de verges, lorsque celui-ci fit observer bien humblement qu'il n'avait pris la liberté d'entrer que parce que celui qui l'envoyait était suivi d'écuyers à la livrée du roi de France, ce qui était facile à voir aux fleurs de lis sans nombre qui parsemaient leur manteau. À ces mots, le prince Buck se leva vivement et, comme le roi de France était son seigneur suzerain et qu'il connaissait sa sagesse et son courage, il n'eût voulu pour rien au monde se brouiller avec lui. Il se rendit donc sur le rempart pour s'assurer si le soldat lui avait bien dit la vérité, et s'il n'avait pas été trompé par quelque fausse apparence ; mais au premier coup d'œil qu'il jeta sur la troupe qui était arrêtée devant la porte du château, il vit bien, comme le soldat, que ceux qui étaient là venaient de la part du roi Dagobert. En conséquence, il donna aussitôt l'ordre de baisser le pont-levis, afin de recevoir avec tous les honneurs qui lui étaient dus celui qui venait au nom de son suzerain ; mais Peters, ayant entendu cet ordre, étendit la main en signe qu'il voulait parler. Chacun écouta.

— Prince de Buck, dit Peters, il est inutile que tu fasses lever la herse et baisser le pont-levis, je n'entrerai pas dans ton château ; car ton château est celui d'un traître et d'un meurtrier. Écoute donc d'ici et à la face de tous ce que j'ai à te dire. Je viens, au nom de ton seigneur suzerain, le très grand, très bon et très noble roi Dagobert, te dire qu'il te somme d'avoir à répondre d'ici en un mois, devant les pairs du royaume assemblés, aux charges et accusations que porte contre toi mon maître, le très haut et très puissant seigneur Lyderic, prince de Dijon, fils du très noble prince Salwart et de très vertueuse darne Ermengarde : premièrement, touchant le meurtre de son père, traîtreusement assassiné par toi dans le bois de Sans-Merci et, secondement, touchant la détention injuste et cruelle que, depuis dix-huit ans, tu fais subir à sa mère ; si mieux tu n'aimes toutefois accepter l'offre que, sous la protection du roi, te porte le seigneur Lyderic, mon maître, du combat à outrance, à pied ou à cheval, avec la lance, l'épée ou le poignard. Et, en signe de défi, voici le gant que mon maître me charge de clouer à la porte de ton château.

Et ce disant, il s'avança jusqu'à la porte sur son cheval et, faisant ce qu'il avait dit, il y cloua le gant avec son poignard.

Si insolent que fût ce défi, le prince de Buck qui savait, dans l'occasion, être patient comme un anachorète, écouta d'un bout à l'autre avec un calme apparent ; puis, quand Peters eut fini :

— C'est bien, lui dit-il ; retournez vers le roi mon seigneur et maître, et l'assurez de ma part que je n'ai commis ni félonie ni trahison ; le prince de Salwart est tombé dans un combat et non dans un guet-apens. Au

reste, j'accepte le défi de celui qui m'accuse, et l'issue du combat prouvera, je l'espère, de quel côté est le bon droit et la vérité. Quant à la princesse Ermengarde, dont celui qui vous envoie réclame la liberté, dites-lui que je lui offre de vider notre différend ici même, afin que s'il a le dessus, comme il s'en vante follement, il n'ait pas la peine de se transporter trop loin pour la délivrer. Et maintenant, si vous voulez entrer dans ce château, vous y serez reçu et traité comme a le droit de l'être, chez un vassal, l'envoyé de son souverain.

Mais, au lieu d'accepter cette offre, Peters secoua la tête et, ayant sonné une seconde fois du cor en manière de congé, il repartit au galop avec toute sa suite et vint rapporter au roi Dagobert et au prince Lyderic la réponse de Phinard.

Rien ne pouvait être plus agréable au jeune homme que cette réponse que Phinard avait faite, non pas que ce dernier comptât sur son bon droit ! mais parce qu'il se fiait sur sa force. Il demanda donc à Dagobert d'activer, autant que possible, les préparatifs de son voyage, ayant hâte de délivrer sa mère.

Pendant ce temps, le prince de Buck, qui avait ignoré jusque-là qu'il y eût un héritier du nom de Salwart, fit descendre Ermengarde et lui demanda ce que c'était qu'un certain Lyderic qui se faisait passer pour son fils, et qui, sous la protection du roi de France, était venu le provoquer au combat. Alors Ermengarde, pour toute réponse, tomba à genoux, remerciant Dieu avec une telle expression de reconnaissance, que Phinard n'eut plus de doute que le héraut n'eût dit la vérité. Alors il demanda à la princesse comment il se faisait qu'elle ne lui eût jamais parlé de ce fils, et Ermengarde répondit que c'est parce

qu'elle avait craint qu'il ne s'en emparât et ne le fit mourir ; mais que, puisque à cette heure il était sous la protection d'un aussi grand roi que le roi des Francs et, par conséquent, n'avait plus rien à craindre, elle pouvait tout lui dire. En effet, elle lui raconta comment les choses s'étaient passées. Phinard demanda alors quel âge avait ce fils. Ermengarde répondit qu'il pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, et Phinard se mit à rire ; car il lui semblait étrange qu'un enfant de cet âge vint s'attaquer à lui, qui était dans toute la force de la virilité et si expert dans les armes, qu'à cent lieues à la ronde, nul homme peut être n'eût oser se mesurer contre lui. Il attendit donc avec une tranquillité parfaite l'arrivée de son adversaire, convaincu qu'il en aurait bon marché. Il était dans cette persuasion lorsqu'un matin la sentinelle vint lui dire qu'on apercevait une grosse troupe de cavaliers qui s'avançait vers le château de Buck. Phinard monta aussitôt sur une tour et, ayant bientôt reconnu que c'était le roi de France et sa cour, il fit ouvrir les portes et s'avança au-devant de lui avec toute sa garnison, mais tête nue et sans armes, comme il convenait à un vassal devant son maître.

À la droite du roi était Lyderic, monté sur un magnifique cheval que lui avait donné le roi, et dont les housses de velours frangées d'or traînaient jusqu'à terre. À gauche était le digne évêque de Noyon dont Dagobert ne pouvait se passer un instant, en ce qu'il le consultait sur toute chose.

Phinard, après avoir jeté sur Lyderic un regard rapide mais scrutateur, qui le rassura encore, vu son extrême jeunesse, invita toute la chevauchée à entrer au château. Mais Dagobert répondit qu'une accusation d'assassinat et

de forfaiture pesant sur lui, il ne pouvait entrer dans son château tant qu'il n'en serait pas lavé.

Alors Phinard répéta ce qu'il avait déjà dit : que la mort de Salwart était la suite d'un combat et non d'un guet-apens, et qu'Ermengarde n'était restée prisonnière qu'à la suite de démêlés d'intérêts, ne voulant pas lui rendre, à lui, Phinard, certaines portions de la principauté de Dijon sur lesquelles il prétendait avoir des droits. Mais Lyderic ne put supporter plus longtemps qu'un mensonge si évident fût proféré devant lui.

— Sire, dit-il en s'adressant au roi, cet homme ment par la gorge ; d'ailleurs, je suis venu, avec la permission de Votre Majesté, non pour écouter ses raisons, mais pour mesurer mon épée avec la sienne ; que Votre Majesté veuille donc bien ordonner que les préparatifs du combat soient faits à l'instant même ; car, depuis dix-huit ans, ma mère est prisonnière et attend l'heure à laquelle elle reverra son fils.

— Vous entendez dit le roi en se tournant vers le prince de Buck.

— Oui, sire, répondit Phinard, et je n'ai pas moins de hâte d'en venir aux mains que celui qui m'accuse ; et la fin du combat, je l'espère, me sera plus agréable encore que le commencement.

— Que l'on prépare donc à l'instant la lice, dit le roi, et que chaque champion songe à mettre sa conscience en repos ; car le jugement de Dieu aura lieu demain matin, et malheur à celui que le Seigneur appellera pour l'interroger sans qu'il soit préparé à lui répondre !

Phinard s'inclina et rentra dans son château. Le roi Dagobert fit poser ses tentes à l'endroit même où il était ;

et l'espace qui se trouvait compris entre le camp royal et la forteresse princière fut désigné pour la lice.

V

Lyderic passa la fin de la journée en prières ; puis, vers le point du jour, il se confessa au saint évêque de Noyon, qui lui donna l'absolution de ses péchés.

Quant au prince de Buck, il agit d'une bien autre façon ; car, complètement rassuré par la vue du jeune homme contre lequel il allait combattre, il n'avait conservé aucune crainte et, si mauvaise que fût sa cause, il comptait bien que son bras ne lui ferait pas défaut dans une pareille occasion. Au lieu de passer la nuit en prières et en dévotions, comme il aurait dû faire, il commanda donc un grand souper, afin de faire fête à tous ses officiers, et, en manière de bravade, il invita la princesse Ermengarde à en venir prendre sa part en lui disant qu'il lui avait réservé une place à sa table en face de lui.

La princesse Ermengarde fit répondre à Phinard que la seule table dont elle dût s'approcher en un pareil moment était celle du Seigneur. En effet, le messenger rapporta à Phinard qu'il avait trouvé Ermengarde agenouillée dans la chapelle.

Phinard se mit joyeusement à table avec ses officiers, en laissant vide la place de la comtesse, afin que, si elle changeait d'avis, elle pût la venir prendre ; puis il s'assit

en face de cette place, et donna le signal en se versant à boire et en passant à ses convives une cruche pleine de vin.

Le souper se prolongea fort avant dans la nuit, au milieu des chants de joie, des blasphèmes et des éclats de rire, tandis que la cloche sonnait tristement les heures que le temps emportait et que Phinard aurait dû employer d'une tout autre façon.

Au premier coup de minuit, les lampes pâlirent, et l'on entendit comme un pas lourd qui s'approchait lentement par la salle d'armes, à l'autre extrémité de laquelle était la chapelle. Chacun se retourna en silence du côté par où venait le bruit ; et, comme la cloche frappait pour la douzième fois, la porte s'ouvrit, et un chevalier parut.

Mais ce qui fit frissonner tout le monde jusqu'au fond du cœur, c'est que ce chevalier était de marbre, et que chacun reconnut en lui la statue du père du prince de Buck, qui, depuis trente ans, était restée immobile et couchée sur son tombeau.

À cet aspect, tout le monde se leva, et Phinard comme les autres ; seulement, peut-être était-il encore plus pâle que les autres, car il savait que c'était une habitude dans sa famille que les pères vissent prévenir ainsi les fils, la veille de leur mort.

La statue s'avança d'un pas lent et roide, la visière de son casque levée et ses yeux de marbre fixés sur Phinard ; puis elle vint s'asseoir à la place vide en face de lui.

Alors Phinard ordonna à l'échanson de remplir la coupe de son père, et à l'écuyer tranchant de lui couvrir son assiette. Mais ni l'un ni l'autre n'osèrent s'approcher du convive de pierre. Phinard se leva, remplit la coupe de

son père du meilleur vin qui eût été servi à souper, et couvrit son assiette d'une tranche de viande coupée au meilleur morceau. La statue le regardait faire, tournant la tête sur son cou roide, sans que le reste du corps bougeât de place. Mais elle ne décroisa pas les mains de dessus sa poitrine, et ne but ni ne mangea ; seulement, lorsque Phinard se fut rassis à sa place, il lui sembla que deux grosses larmes coulaient des paupières de marbre de la statue ; c'est que Phinard était le dernier de sa race, et que la statue, toute de marbre qu'elle était, pleurait de voir finir cette race d'une façon si fatale et si ignominieuse.

Les deux larmes roulèrent des joues sur les moustaches du vieux prince, puis, des moustaches, elles tombèrent sur la table. Alors les yeux de la statue redevinrent secs, et elle se leva en faisant de la tête signe à Phinard de la suivre.

Phinard prit, dans une des mains de fer scellées au mur, une branche de sapin allumée, et suivit la statue ; quant aux autres convives, ils restèrent immobiles à leur place, comme si eux-mêmes étaient devenus de pierre.

La statue, toujours suivie du prince, s'engagea dans la salle d'armes : mais, au lieu de la traverser entièrement, comme elle avait dû le faire pour venir de la chapelle, elle prit une porte latérale et sortit dans le préau ; arrivée là, elle retourna la tête pour voir si Phinard la suivait toujours, et, comme elle vit qu'il marchait derrière elle, elle continua son chemin, traversa le préau, entra dans une cour isolée où l'on jetait toutes sortes de débris, et s'arrêta près d'une tombe fraîchement creusée.

Phinard était passé pendant la soirée dans cette cour, et l'avait trouvée dans son état habituel ; la fosse avait donc été creusée pendant qu'il soupait. Phinard regarda autour

de lui, et ne vit personne, si ce n'est la statue, qui se remit en route, marchant toujours de son pas grave et inanimé.

Cette fois, la statue se dirigeait vers la chapelle souterraine où était sa propre tombe, toujours suivie de Phinard qui marchait derrière elle comme entraîné par une puissance surhumaine.

Devant le fantôme de pierre, la porte s'ouvrit toute seule, et Phinard, en plongeant son regard sous la voûte, vit que la statue qu'il suivait manquait au tombeau. Seulement, le lion de marbre qui était couché à ses pieds, en signe que le noble prince dont il gardait le corps était mort sur le champ de bataille, s'était levé sur ses pattes de devant, et, la tête tournée vers la porte, semblait attendre le retour de son maître. Alors la statue marcha droit au tombeau, s'étendit à la même place où elle dormait depuis trente ans ; le lion se recoucha à ses pieds, et tout rentra dans le silence et dans l'immobilité de la mort.

Phinard était un cœur de fer que le démon avait détourné de la voie où avaient marché ses ancêtres, mais qui, pour être devenu criminel, n'en était pas moins ferme et moins puissant. Il voulut donc s'assurer qu'il n'était pas le jouet de quelque vision, et s'approcha du tombeau, la pierre s'était déjà reprise à la pierre comme si elle n'en avait jamais été séparée. Il tourna la tête alors du côté de la tombe de sa mère, placée en face de celle de son mari, et dont la statue était ordinairement couchée comme la sienne, excepté qu'au lieu d'avoir un lion à ses pieds, en signe de courage, elle avait un chien en signe de fidélité. La statue maternelle avait miraculeusement changé de position : elle était à genoux et priait.

Dès lors, Phinard n'eut plus de doute que tout ceci ne fût un avertissement de Dieu : le fantôme de pierre était

venu lui annoncer, comme c'était l'habitude, que son dernier jour était proche. La tombe qu'il lui avait montrée, creusée dans une terre profane, était la tombe infâme où il devait dormir jusqu'au jour du jugement dernier ; et sa mère, qu'il avait trouvée priant sur son tombeau, priait le Seigneur qu'à défaut du corps, il sauvât au moins, dans sa miséricorde, l'âme de son fils.

Toutes ces choses apparurent aussi clairement à Phinard que s'il les voyait écrites en lettres de feu. Il retourna donc tout pensif dans la salle du festin ; la salle était vide, car chacun s'était promptement retiré de son côté. Phinard appela ses gens ; mais ce ne fut qu'au troisième appel qu'un vieux serviteur qui savait par expérience combien il était dangereux de faire attendre son maître, se présenta tout tremblant.

— Mon vieux Niolos, dit le prince de Buck d'une voix douce, va me chercher le chapelain.

Le vieux serviteur regarda Phinard avec toutes les marques de plus profond étonnement. Celui-ci renouvela sa demande.

— Mais, monseigneur, répondit Niolos, vous savez bien que voilà tantôt quinze ans que le chapelain est mort, et que, depuis ce temps, vous n'avez jamais songé à le remplacer.

— C'est vrai, répondit Phinard en soupirant, je l'avais oublié... Alors va jusqu'au camp du roi des Francs, mon seigneur et maître, et supplie l'évêque de Noyon de venir entendre la confession d'un pauvre pécheur.

Le vieux serviteur obéit sans répliquer, et l'évêque le suivit sans même lui demander quel était l'homme qui réclamait son ministère.

Le lendemain, au point du jour, la lice étant prête, le roi Dagobert, accompagné de toute sa chevalerie, monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Quant à Lyderic, il était dans son pavillon, où le roi lui avait envoyé une magnifique armure forgée et bénite pour lui-même par l'évêque de Noyon ; mais, après avoir essayé les différentes pièces, il s'était trouvé gêné dans toute cette ferraille, et, comme elle lui était inutile, puisqu'il était invulnérable, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul, il l'avait renvoyée au roi, en lui faisant dire que sa coutume n'était point de combattre ainsi appareillé.

Six heures sonnèrent ; c'était l'heure fixée pour le combat, et l'on était fort étonné de n'avoir pas encore vu paraître le prince de Buck, qui devait occuper le pavillon opposé à celui de Lyderic ; mais le roi, ayant pensé qu'il se tenait tout armé derrière ses murailles, commanda que le signal fût donné comme s'il eût été présent, et la trompette retentit quatre fois, portant aux quatre coins de l'horizon le défi de Lyderic.

Le roi ne s'était point trompé : le dernier appel guerrier venait d'expirer à peine, lorsque la porte du château s'ouvrit, et que Phinard

parut, non point, comme on s'y attendait, monté sur son cheval de guerre et portant sa lance de bataille, mais à pied, le corps vêtu d'un sac, les cheveux couverts de cendre, pieds nus et la corde au cou ; derrière lui marchaient, montés sur deux magnifiques chevaux, la princesse de Dijon, portant son manteau et sa couronne, et le digne évêque de Noyon, revêtu de ses habits épiscopaux ; puis, enfin, derrière la princesse et l'évêque,

toute la garnison, couverte de ses armes défensives, mais sans casque et sans épée.

L'étrange cortège entra ainsi dans la lice, et Phinard, montant les degrés de l'estrade, vint s'agenouiller devant le roi. Alors chacun fit silence pour entendre ce qu'il allait dire.

— Sire, dit Phinard, vous voyez à vos genoux un grand pécheur que la grâce a touché et qui a mérité la mort, mais qui supplie Votre Majesté de lui accorder la vie pour qu'il puisse pleurer ses fautes et en obtenir le pardon de Dieu. Tout ce qu'a dit contre moi le seigneur Lyderic est vrai, mais je le prie de me pardonner, comme m'a déjà pardonné sa noble mère, et de recevoir de moi, à titre d'expiation et de dédommagement du tort que je lui ai causé, ma principauté de Buck et mon comté d'Harlebeke, convaincu que je suis, que je ne pourrais en faire don à un plus noble et à un plus brave que lui.

— Prince, répondit le roi, si ceux que vous avez tenus en oppression et en captivité vous ont pardonné, je n'ai pas le droit d'être plus sévère qu'eux ; je vous fais donc grâce de la vie ; quant à votre âme, je n'ai aucun pouvoir sur elle, et c'est une affaire entre vous et Dieu. Prince de Dijon, ajouta le roi en se retournant du côté de Lyderic, avez-vous entendu, et pardonnez-vous à Phinard comme je lui pardonne

Mais Lyderic était déjà dans les bras de sa mère. Ermengarde, qui en voyant paraître ce beau jeune homme à la porte de son pavillon, l'avait instinctivement reconnu pour son enfant ; et tous deux, s'approchant du roi :

— Oui, sire, dit Ermengarde ; et non seulement nous lui pardonnons, tant notre cœur est joyeux, mais encore nous supplions Votre Majesté de lui laisser son titre et ses

biens au moins sa vie durant. Notre principauté de Dijon est assez noble et assez puissante pour donner, dans l'occasion, à notre bien-aimé fils le pouvoir de servir efficacement Votre Majesté.

Mais Phinard n'attendit pas même que le roi manifestât son intention sur ce point : et, déposant aux pieds du roi les clefs de son château, il lui dit qu'il en faisait, ainsi que du reste de ses terres, l'abandon à l'instant même, et qu'il ne s'y réservait, avec la permission du nouveau maître, que les six pieds de terre où était creusée la fosse miraculeuse à laquelle il devait sa conversion. Puis, à ces mots, dits avec une telle fermeté, que chacun vit bien que sa résolution était prise, il salua le roi et s'enfonça dans la forêt, où on le vit disparaître.

Le même jour, le roi reçut, dans le château même de Buck, le serment et l'hommage de Lyderic pour la principauté de Dijon, la principauté de Buck et le comté d'Harlebeke, et, voulant ajouter un nouveau titre à ceux qu'il avait déjà, il le nomma premier forestier de Flandre.

Puis, quand le roi eut été bien fêté avec toute sa cour au château de Buck, il reprit la route de Soissons, sa capitale.

VI

Le premier soin de Lyderic fut de faire avec sa mère un voyage par tous ses domaines anciens et nouveaux, afin d'y établir des délégués, qui, en son absence, pussent rendre justice comme s'il eût été toujours là. Pendant trois mois que dura le voyage, ce ne furent que fêtes ; car Ermengarde était fort aimée de ses sujets, et, pendant son absence, les mères avaient parlé d'elle à leurs filles, et les pères à leurs fils, et il ne s'était point passé de dimanche que l'on n'eût prié dans chaque église pour son retour. La joie était donc grande de voir ces longues prières exaucées au moment où l'on y comptait le moins.

De retour au château de Buck, Ermengarde demanda à son fils si, pendant toute la tournée qu'ils venaient de faire, il n'avait pas vu quelque noble jeune fille qu'il jugeât digne de son amour. Mais Lyderic répondit que non, et que, jusqu'alors, ni dans ses voyages, ni dans la cour du roi Dagobert, ni dans ses propres domaines, il n'avait vu encore femme qu'il se sentit disposé à aimer. Cette réponse fit grande peine à la bonne dame ; car elle commençait à se faire vieille, et, avant de mourir, elle aurait bien voulu embrasser ses petits-enfants.

Le soir, Lyderic descendit au jardin, et il y resta plus tard qu'à l'ordinaire, car la demande de sa mère l'avait rendu tout pensif. Il était donc assis sur un banc, le front appuyé entre ses mains, lorsqu'un rossignol vint se percher sur sa tête et se mit à chanter :

«Il y a dans un pays lointain une jeune fille plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit se former les perles ; elle n'a jamais aimé encore, car elle ne doit aimer que celui qui aura conquis le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Cette jeune fille, plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit les perles se former, est la belle Chrimhilde, la sœur de Gunther, roi des Highlands.»

Le lendemain, Lyderic dit à sa mère que la seule femme qu'il épouserait jamais serait la belle Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Highlands. Ermengarde demanda quelle était cette belle Chrimhilde et où était situé le royaume des Highlands. Lyderic répondit qu'il n'en savait rien, mais que, le soir même, il se mettrait à la recherche de l'un et de l'autre.

En effet, le soir même, Lyderic, ayant laissé le gouvernement de ses Etats à sa mère, ceignit son épée Balmung, monta sur le cheval que lui avait donné le roi Dagobert, et suivi de Peters son écuyer, se mit à la recherche de la belle Chrimhilde.

Lyderic fit plusieurs centaines de lieues, marchant par monts et vaux, mais sûr de ne pas se tromper, car le rossignol voletait devant lui, s'arrêtant le soir sur l'arbre sous lequel il était couché, et se posant sur le mât de sa

barque ou de son navire lorsqu'il traversait des fleuves ou des bras de mer.

Enfin, il arriva un soir dans un pays qui lui parut magnifique, et, comme d'habitude, il se coucha avec Peters sous un arbre ; le rossignol se percha dessus, et les chevaux se mirent à paître à l'entour.

Le lendemain, au point du jour, il se fit un tel bruit qu'il se réveilla. Il voulut regarder ce qui le causait ; mais, lorsqu'il essaya de se lever, la chose lui était impossible : il était attaché à la terre non seulement par le corps, mais encore par les bras, par les mains, par les jambes et par les cheveux. Alors il entendit autour de lui de grands éclats de rire, et en même temps une voix menaçante retentit à son oreille, et lui dit :

— Qui es-tu ? que veux-tu ? où vas-tu ?

Lyderic fit un si grand effort pour se tourner du côté d'où venait la voix, qu'il arracha les liens qui tenaient sa tête, de sorte qu'il put voir celui qui lui parlait ainsi. C'était un petit homme de deux pieds de haut, avec une longue barbe blanche et une couronne d'or sur la tête ; il tenait à la main un fouet d'or à quatre chaînes d'acier, et, au bout de chaque chaîne, il y avait un diamant brut dont chaque angle était plus effilé qu'un rasoir, de sorte que, lorsqu'il frappait avec ce fouet, il faisait d'un coup sept blessures. Comme il ne doutait pas que ce ne fût ce nain qui lui eût adressé la parole, il répondit :

— Je suis Lyderic, premier comte de Flandre ; je veux conquérir le trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible, et je vais à la recherche de la princesse Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Highlands.

— Eh bien, dit le nain à la barbe blanche, ton voyage est fini, car tu es dans le pays des Niebelungen ;

seulement, au lieu de conquérir leur trésor et le casque qui rend invisible, tu travailleras le reste de ta vie aux mines de Sauten. Ton écuyer sera gardien de mes pourceaux, tes deux chevaux tourneront la meule de mes moulins à huile, ton rossignol chantera dans une cage attachée à ma fenêtre, et la princesse Chrimhilde, lassée de t'attendre, en épousera un autre ou mourra comme la fille de Jephthé ; et, afin que tu ne puisses douter de la vérité de ce que je te dis, sache que je suis le puissant Alberic, roi des Niebelungen.

À ces paroles menaçantes, auxquelles les oreilles du jeune comte avaient été si peu habituées jusqu'alors, il fit un si terrible mouvement, qu'il dégagea sa main droite des liens qui le retenaient, et, du même coup, saisit le roi Alberic par la barbe ; mais celui-ci, brandissant son fouet d'or, en porta au comte de Flandre un coup si violent que l'un des diamants ayant justement frappé à l'endroit où il n'était pas invulnérable, la douleur lui fit lâcher prise.

Aussitôt le roi appela à lui toute son armée, et Lyderic sentait qu'on le frappait de tous côtés avec toutes sortes d'armes, et, au milieu de tous les coups qu'il recevait et qui s'émoissaient sur lui, il sentait les coups du fouet d'or rapides et redoublés comme ceux d'un fléau qui bat le grain dans une grange.

Alors Lyderic vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; il fit un effort pareil à ceux qu'il avait déjà faits, et parvint à dégager son bras gauche et à s'asseoir. En cette position, il put voir toute la plaine couverte, à un quart de lieue autour de lui, de l'armée de Niebelungen, qui formait bien huit à dix mille hommes, les uns à cheval et armés de haches et de sabres, les autres à pied et armés de lances et de hallebardes. À leur tête était le

roi Alberic, à qui on venait d'amener son coursier de bataille, et qui s'empressait de le monter, jugeant le cas où il se trouvait plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord. En outre, un groupe d'une centaine de personnes emmenait Peters prisonnier avec les deux chevaux, et une espèce de nain tout noir emportant, tout en dansant et en grimaçant, le rossignol dans sa cage.

Cette vue donna à Lyderic une plus grande douleur que n'aurait pu le faire son propre danger. Il dégagea donc aussitôt ses cuisses et ses jambes, et, se dressant sur ses pieds, il tira Balmung, et, s'élançant sur ceux qui emmenaient Peters, ses chevaux et le rossignol, il se mit à frapper sur eux comme s'il avait affaire à des géants ; de sorte qu'on vit à l'instant voler les bras et les têtes d'une si rude façon, que chacun lâcha ce qu'il tenait et se mit à fuir : il n'y eut que le nègre qui ne voulut pas lâcher le rossignol ; mais Lyderic fit trois pas dans sa direction, le saisit par le milieu du corps, lui arracha la cage des mains, et comme le nain se tordait entre ses doigts, avec de grands cris et en essayant de le mordre au lieu de demander grâce, il le jeta rudement à terre et l'écrasa avec son talon, comme on fait d'une bête malfaisante.

Aussitôt il détacha les liens de Peters, coupa les entraves des chevaux et ouvrit la cage du rossignol, de sorte que chacun se retrouva en liberté.

Mais Lyderic comprit, au bruit qui se faisait autour de lui, que rien n'était fini encore, et qu'au contraire l'affaire ne faisait que s'engager. En effet, en se retournant, il vit que le roi avait fait ses dispositions pour une attaque générale : ayant divisé son armée en trois corps, deux d'infanterie et un de cavalerie, qui devaient l'attaquer en face et sur les flancs, tandis qu'un régiment tout entier

filait de l'autre côté d'une montagne, avec l'intention de le venir surprendre par derrière.

Lyderic songea un instant s'il ne monterait pas à cheval pour charger tous ces mirmidons ; mais, réfléchissant que son cheval, n'étant point invulnérable comme lui, lui serait plutôt un embarras qu'un secours, il fit placer Peters et les deux coursiers à l'arrière-garde, avec ordre positif de ne pas bouger, et résolut de combattre à pied. Quant au rossignol, il était sur son arbre, et, joyeux de se retrouver libre, il chantait que c'était merveille.

Alors la bataille commença. Attaqué en face par le roi et sa cavalerie, attaqué sur les deux flancs par l'infanterie et menacé sur ses derrières par un régiment, Lyderic commença à faire le moulinet avec Balmung, de façon à répondre à la fois à tous les assaillants. Heureusement, si les Niebelungen étaient nombreux, le comte de Flandre était infatigable, et un moissonneur eût été lassé qui eût abattu autant d'épis dans sa journée qu'au bout d'une heure il avait abattu d'hommes.

Alors Lyderic vit bien qu'il fallait procéder par méthode ; il s'attaqua donc à l'aile gauche, qu'il détruisit entièrement ; puis il se retourna vers l'aile droite, qu'il mit en fuite ; de sorte qu'il n'eut plus affaire qu'au roi et à sa cavalerie ; quant au régiment qui devait lui venir prendre par derrière, il avait été tenu en respect par Peters, et n'avait point osé s'approcher.

Il ne lui restait donc plus à combattre que le roi et sa cavalerie ; mais Alberic était tellement acharné contre lui, que c'était le plus fort de la besogne. Il y avait dans ce petit corps l'âme et la force d'un géant : de sorte que Lyderic, sans s'inquiéter du reste de la cavalerie, ne

s'occupa plus que du roi, qui évitait avec une merveilleuse agilité les coups de Balmung, et sanglait Lyderic de si rudes coups avec son fouet d'or, que tout autre que lui en eût le corps en lambeaux ; enfin Lyderic, d'un coup de Balmung, finit par couper les deux jambes de devant au cheval du roi, qui s'abattit et le prit sous lui. Aussitôt Lyderic mit la pointe de Balmung sur la poitrine du roi, qui lâcha son fouet d'or en criant merci, et promettant, si le comte de Flandre voulait lui laisser la vie, de lui livrer le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Quant au reste de la cavalerie, voyant le roi abattu, il avait pris la fuite.

Lyderic remit Balmung au fourreau, tira le roi Alberic de dessous son cheval et, lui ayant lié les deux mains avec sa barbe, ramassa le fouet d'or, et ordonna au roi de marcher devant lui pour le conduire à l'endroit où était caché le grand trésor des Niebelungen. Peters, les deux chevaux et le rossignol suivirent Lyderic.

Après avoir marché une demi-heure, à peu près, on arriva à un endroit tellement fermé par des rochers, qu'il semblait qu'on ne pût pas aller plus loin. Alors Alberic dit au comte de toucher la pierre avec son fouet d'or, et la pierre s'ouvrit aussitôt, formant une entrée assez grande pour que le roi, le comte, Peters et les deux chevaux pussent passer ; quant au rossignol, il resta dehors, tant il avait peur que cette entrée ne fût celle d'une énorme cage.

Le comte de Flandre et Alberic s'avancèrent à travers une colonnade Magnifique, car chaque colonne était de jaspe, de porphyre ou de lapis-lazuli, jusque dans une grande salle carrée, toute en malachite, qui avait une porte à chacune de ses faces ; chacune de ces portes donnait dans une chambre toute pleine de pierres

précieuses, et s'appelait du nom du trésor qu'elle renfermait : il y avait la porte des Perles, la porte des Rubis, la porte des Escarboucles et la porte des Diamants. Alberic ouvrit les quatre portes et dit au comte de prendre ce qu'il voudrait.

Comme il aurait fallu plus de cinq cents voitures pour emporter tout ce qu'il y avait de pierres précieuses, Lyderic se contenta de remplir quatre paniers que lui apporta le roi, le premier de perles, le second de rubis, le troisième d'escarboucles et le quatrième de diamants, et fit charger par Peters les quatre paniers sur ses deux chevaux ; puis il dit au roi Albéric, qui le pressait d'en prendre davantage, que ce qu'il en avait lui suffisait pour le moment, et que, quand il n'en aurait plus, il en reviendrait chercher.

Alors Alberic demanda au comte de Flandre qu'il voulût bien, puisqu'il l'avait loyalement conduit à son trésor, lui délier les mains et lui rendre son fouet d'or, et qu'alors il le mènerait avec la même fidélité à la caverne où était le casque qui rend invisible ; il se fondait sur ce que, le casque étant gardé par un géant que l'on nommait Taffner, le géant ne lui obéirait pas s'il le voyait désarmé. Lyderic répondit que, si le géant n'obéissait pas, c'était son affaire à lui de le faire obéir, et qu'il en viendrait bien à bout ; mais à ceci Alberic répondit à son tour que le géant n'aurait qu'à mettre le casque sur sa tête, et qu'alors il disparaîtrait, sans que ni l'un ni l'autre sussent où le retrouver. Cette raison parut si plausible au comte de Flandre qu'il délia les mains du roi et qu'il lui rendit son fouet d'or. Le nain parut très sensible à cette marque de confiance, et, étant sorti de la roche précieuse avec Lyderic, Peters et les deux chevaux chargés, il s'achemina

vers une autre partie du royaume des Niebelungen, où l'on voyait s'élever un rocher si sombre qu'on eût dit qu'il était de fer. Pendant qu'ils marchaient ainsi, le rossignol voletait d'arbre en arbre et chantait :

«Prends garde à toi, Lyderic, prends garde ! la trahison a des yeux de gazelle et une peau d'hermine, et ce n'est que tombé dans le piège que l'on sent ses griffes de tigre et son dard de serpent. Prends garde à toi, Lyderic, prends garde !»

Et Lyderic, sans perdre de vue le roi des Niebelungen, faisait signe de la tête au rossignol qu'il l'entendait et continuait son chemin ; mais, au fond du cœur, il pensait que le rossignol n'était pas un oiseau très courageux, et qu'il voyait le danger plus grand qu'il n'était.

À mesure que l'on avançait vers la montagne noire, le chemin devenait de plus en plus difficile ; mais Alberic marchait devant, frappant avec son fouet d'or et écartant tous les obstacles. Enfin, ils arrivèrent à un endroit où la route tournait tout à coup, et ils se trouvèrent en face d'une grande caverne.

Au même instant, Alberic faisait un bond de côté criait :

— À moi, Taffner !

Et, frappant la terre du talon, il disparut par une trappe comme un fantôme qui serait rentré dans sa tombe.

Le comte de Flandre cherchait déjà l'entrée de la trappe, afin de le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre, lorsqu'il entendit des pas lourds et retentissants qui s'approchaient de lui. Il se retourna alors vivement du côté d'où venait du bruit ; mais il ne vit absolument rien, ce qui lui fit croire qu'il allait avoir affaire au géant Taffner, et que celui-ci le venait combattre ayant sur sa

tête le casque qui rend invisible. En effet, à peine avait-il eu le temps de tirer son épée pour se mettre à tout hasard en défense, qu'il lui sembla que la montagne lui tombait sur sa tête : c'était le géant Taffner qui venait de lui donner un coup de massue.

Si fort que fût Lyderic, comme il ne s'attendait point à être attaqué ainsi, il plia le front et tomba sur un genou ; mais aussitôt, se relevant, il donna à tout hasard un grand coup de Balmung devant lui. Quoiqu'il eût l'air de frapper dans le vide, il sentit cependant une résistance, ce qui lui fit croire qu'il avait touché le géant, qui, pour être invisible, n'était point impalpable. En même temps, un rugissement de douleur poussé par Taffner, et suivi d'un second coup de massue, il prouva qu'il ne s'était point trompé ; mais, cette fois, il s'y attendait, de sorte que, si bien appliqué que fût le coup, Lyderic le reçut sans plier le jarret, et y riposta par un coup d'estoc à fendre un rocher, il parut que le coup avait eu son effet, car Taffner, poussa un second rugissement, et Lyderic attendit en vain, pendant quelques secondes, une troisième attaque.

Le comte de Flandre croyait déjà être débarrassé du géant, et que celui-ci avait fui, lorsqu'il vit venir à lui, avec la rapidité de la foudre, une pierre aussi grosse qu'une maison, laquelle sortait toute seule de la caverne, comme si elle eût été lancée par quelque catapulte invisible ; cette pierre fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, et cela, avec une telle rapidité, qu'en évitant l'une il ne pouvait éviter l'autre.

Lyderic comprit alors que c'était le géant qui avait changé de tactique, et qui, satisfait des deux coups qu'il avait reçus, voulait l'attaquer de loin sans s'exposer à en recevoir un troisième. Il résolut donc d'user de ruse à son

tour ; et, voyant venir à lui une énorme pierre, au lieu de l'éviter, il se jeta au-devant, et tombant à la renverse comme s'il était renversé du coup, il demeura aussi immobile que s'il était mort.

Peters poussa de grands cris de douleur, le rossignol siffla tristement, et le géant accourut si vite, que Lyderic, à mesure qu'il s'approchait de lui, sentait la terre trembler sous ses pas : bientôt Lyderic sentit un genou qui se posait sur sa poitrine, tandis qu'avec un poignard on essayait de le percer au cœur. Alors, calculant, par sa position où devait être le géant, il le frappa avec Balmung d'un coup si ferme et si juste à la fois, qu'il lui détacha la tête de dessus les épaules.

La tête roula, et, en roulant, elle sortit du casque, de sorte qu'à l'instant même, casque, tête et tronc devinrent visibles, la tête mordant la terre de rage et le tronc décapité se relevant tout sanglant en battant l'air de ses bras, car il fallait le temps à la mort d'aller de la tête au cœur ; mais, enfin, elle se fraya sa route glacée, et le corps tomba comme un arbre séculaire déraciné par la tempête.

Lyderic ramassa aussitôt le casque, et, après s'être assuré que Taffner était bien mort, il chercha par quel chemin avait pu lui échapper Alberic, car, il lui en coûtait de quitter le pays de Niebelungen sans se venger de la trahison de leur roi.

En ce moment un de ses chevaux ayant frappé du pied la terre, une trappe s'ouvrit, et Lyderic, ayant reconnu que c'était l'endroit même où avait disparu le roi, ne douta point que l'escalier qui s'offrait à lui ne conduisît à quelque chambre souterraine où sans doute Alberic se croyait bien en sûreté, et il résolut de l'y poursuivre.

Alors Peters, qui était encore tout tremblant du danger que venait de courir son maître, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher ; mais il n'était pas facile de faire revenir Lyderic sur une résolution prise ; de sorte que tout ce que le pauvre écuyer put obtenir de lui, c'est qu'il mettrait le casque qui rend invisible.

Le comte de Flandre, enchanté d'essayer à l'instant même le pouvoir du casque magique, remercia son écuyer de lui avoir donné cette idée, l'autorisant à venir le rejoindre si dans une heure il n'était pas de retour. Aussitôt il mit le casque sur son front ; et, étant devenu à l'instant même invisible aux yeux de Peters, il descendit l'escalier souterrain.

Aux premiers pas qu'il fit, Lyderic vit bien qu'il ne s'était point trompé et qu'il devait être dans un des palais du roi Alberic : en effet, les murs étaient resplendissants de pierreries et le chemin tout sablé de poudre d'or. Après avoir traversé quelques appartements déserts, mais parfaitement éclairés par des lampes d'albâtre où brûlait une huile parfumée, il entra dans un jardinet tout plein de fleurs qui lui sembla éclairé par le soleil lui-même ; mais, en levant la tête, il s'aperçut que ce qu'il prenait pour le ciel était le fond d'un lac, mais si clair et si limpide qu'on le voyait à travers : cependant il s'étonnait, si transparent que fût ce lac, que les rayons du soleil, en le traversant, eussent assez de force pour faire éclore les fleurs, lorsque, en y regardant de plus près, il s'aperçut que ces fleurs n'étaient point des fleurs véritables, mais bien des plantes artificielles si artistement travaillées, qu'il s'y était laissé prendre. Au reste, elles n'en étaient que plus précieuses, car les tiges étaient de corail, les feuilles d'émeraude ; et, selon qu'on avait voulu imiter des

œillets, des tubéreuses ou des violettes, les fleurs étaient en rubis, en topazes et en saphirs.

Au milieu de ce jardin étrange s'élevait un kiosque si élégant que Lyderic jugea que, s'il devait trouver le roi quelque part, c'était sans doute là. Il s'avança donc doucement, et, protégé par son casque, il arriva sur le seuil sans avoir été vu. Le comte de Flandre ne s'était pas trompé : le roi Alberic était couché dans un hamac entre deux de ses femmes, dont l'une le balançait, tandis que l'autre lui faisait de l'air avec une queue de paon, près de lui, sur un sofa, était déposé le fouet d'or.

La conversation était des plus intéressantes : Alberic était en train de raconter à ses deux femmes ses aventures de la journée. Il leur disait l'arrivée de l'étranger dans le pays des Niebelungen ; comment lui, Alberic, l'avait trompé en lui faisant accroire qu'il allait lui donner le casque qui rend invisible, et comment, au lieu de tenir sa promesse, il s'était enfoncé dans la terre en appelant à son aide le géant Taffner, qui, à cette heure, l'avait sans doute assommé.

Lyderic n'eut pas la patience d'écouter plus longtemps, et, empoignant le roi par la barbe et le tirant de son hamac :

— Misérable nain, lui dit-il, tu vas payer d'un coup toutes tes trahisons.

Alors, lui ayant lié les mains derrière le dos, il détacha le lustre qui pendait au milieu du kiosque, et, ayant fait un nœud à la barbe du roi, il le suspendit au crochet d'or.

— Et maintenant, lui dit-il, reste là jusqu'à ce que ta barbe soit assez allongée pour que tes pieds touchent la terre.

Le petit nain se tordait comme un brochet pris à l'hameçon, criait merci et jurant cette fois qu'il ferait hommage à Lyderic et le reconnaîtrait pour son suzerain, si celui-ci voulait le détacher ; mais Lyderic le laissa crier et se tordre, mit les deux femmes du roi, dont il comptait faire cadeau à la princesse Chrimhilde, l'une dans sa poche droite, et l'autre dans sa poche gauche prit le fouet d'or avec lequel on ouvrait le trésor des Niebelungen, ôta son casque un instant pour que le roi ne doutât point que c'était à lui qu'il avait affaire, cueillit, en traversant le jardin, la plus belle rose qu'il put trouver, remonta l'escalier, et, ayant rencontré Peters qui venait au-devant de lui, il se mit en route pour le pays des Highlands, suivi de son écuyer, de ses deux chevaux, et précédé du rossignol, qui ne faisait que chanter, tant il paraissait joyeux que les choses eussent si bien tourné.

VII

Lyderic marcha ainsi huit jours, précédé de son rossignol, suivi de Peters et causant avec les feux femmes du roi Alberic, qui aimaient bien mieux le ciel du Seigneur avec son soleil le jour et ses étoiles la nuit, et la terre du Seigneur avec ses plantes parfumées, que leur ciel de cristal, qui était toujours terne et froid, et leurs fleurs de diamants, dont la plus riche n'avait pas l'odeur de la plus pauvre violette se cachant sous l'herbe. Aussi, chaque jour et chaque soir, quand le soleil se levait à l'orient et se couchait à l'occident, elles remerciaient Lyderic de les avoir arrachées à leur prison, d'où la jalousie de leur maître ne leur avait jamais permis de sortir, et où elles passaient leur temps, l'une a dormir dans son hamac, et l'autre à éventer avec une queue de paon cet horrible nain qui leur était odieux.

Au bout de huit jours, ils parvinrent au bord de la mer ; ils la traversèrent en trois autres jours, et, vers le matin du quatrième, ils arrivèrent dans la capitale des Highlands, où il y avait de grandes fêtes en ce moment pour l'anniversaire de la naissance du roi.

Ces fêtes se composaient d'un tournoi entre les chevaliers, d'un tir à l'oiseau entre les archers et d'une

course entre jeunes filles. Elles devaient être terminées par un combat entre animaux féroces, que venait d'envoyer au roi des Highlands l'empereur de Constantinople, en échange de quatre faucons de Norvège, dont Gunther lui avait fait don.

Non seulement Chrimhilde devait présider au tournoi et assister au tir de l'oiseau, mais elle devait encore prendre part à la course ; car c'était un usage, dans la capitale du pays des Highlands, que toute jeune fille, sans en excepter les princesses, concourût, arrivée à l'âge de dix-huit ans, au prix de la rose : ce prix était appelé ainsi, parce qu'un simple rosier était le but et le prix de la course ; mais aussi une splendide promesse était faite à celle qui, la première, cueillait la rose unique que portait le rosier : elle devait épouser, dans l'année, le plus vaillant chevalier de la terre.

Lyderic avait donc trois occasions pour une de voir la princesse des Highlands, puisque les fêtes devaient commencer le lendemain ; mais il n'eut point la patience d'attendre jusque-là, et, ayant mis le casque qui rend invisible, il s'achemina vers le palais. Il traversa d'abord trois magnifiques appartements : le premier plein de valets, le second plein de courtisans et le troisième plein de ministres ; mais il ne s'arrêta ni dans le salon des valets, ni dans le salon des courtisans, ni dans celui des ministres. Il passa dans la salle du trône, où le roi était assis sous un dais de pourpre brodé d'or, ayant la couronne en tête et le sceptre à la main ; mais il ne s'arrêta point encore dans la salle du trône. Enfin, il parvint dans un petit cabinet, tout de gazon et de fleurs, au milieu duquel était un bassin plein d'eau jaillissante et limpide ; et sur ce gazon, au bord de cette eau, il vit une

jeune fille couchée et effeuillant distraitemment une marguerite sans lui rien demander, car elle n'aimait point encore, et ignorait qu'elle fût déjà aimée. Cette jeune fille était la princesse Chrimhilde.

Elle était plus belle que Lyderic n'avait pu se l'imaginer, même dans ses rêves les plus insensés ; aussi résolut-il plus que jamais de l'obtenir pour femme à quelque prix que ce fût, dut-il, comme Jacob, se faire dix ans berger.

En attendant, Lyderic serait resté à regarder Chrimhilde ainsi jusqu'au soir, si Gunther n'avait envoyé chercher la princesse. La jeune fille se leva avec la douce obéissance d'une colombe et se rendit aux ordres de son frère. Lyderic la suivit, toujours sans être vu : il s'agissait des préparatifs du tournoi du lendemain, où elle devait couronner le vainqueur.

Dès que Lyderic sut que la couronne devait être donnée par Chrimhilde, il résolut de la gagner ; et, comme il n'avait pas de temps à perdre de son côté s'il voulait être prêt le lendemain, il retourna à son auberge.

Comme il avait oublié d'ôter son casque, il entra sans être vu, il trouva les deux femmes du roi Alberic, qui, voulant faire un cadeau à leur libérateur, avaient ramassé tout le long de la route des fils de la sainte Vierge ; si bien que l'une les filait plus fin que les cheveux d'un enfant, tandis que l'autre en tissait une étoffe plus blanche que la neige, plus douce que la soie, plus légère que la toile d'araignée. Les pauvres petites travailleuses se dépêchaient de toute leur âme, car elles voulaient avoir fini pour le lendemain, cette étoffe étant destinée à faire la tunique avec laquelle le chevalier devait paraître au tournoi.

Lyderic devina leur intention, et se retira chez lui sans leur faire connaître qu'elles étaient découvertes : et les deux petites ouvrières travaillèrent si bien que le lendemain au matin il trouva sa tunique prête. De plus, elle était si magnifiquement brodée de perles, de saphirs, d'escarboucles et de diamants, qu'il n'aurait jamais cru qu'il fût possible qu'avec des pierres on imitât si exactement des fleurs, s'il n'avait vu le parterre souterrain et artificiel du roi Alberic.

Aussi, à peine Lyderic eut-il paru dans la lice, que tous les regards, même ceux de la belle Chrimhilde, se fixèrent sur lui, et que chacun fit des vœux pour que le beau jeune homme à la tunique blanche fût victorieux. Ces vœux furent exaucés ; Lyderic désarçonna tous ses adversaires, et le chevalier à la tunique blanche fut proclamé vainqueur du tournoi, couronné par Chrimhilde elle-même et invité au dîner de la cour et au bal qui en devait être la suite.

Le lendemain, Lyderic s'habilla en archer, et, du premier coup, abattit l'oiseau ; car nous avons dit, on se le rappelle, que, pendant ses exercices dans la forêt où il avait été élevé, il était devenu un des plus habiles tireurs d'arc qui fussent au monde. Alors il ramassa le perroquet encore tout percé de sa flèche ; et, lui ayant mis un gros diamant dans le bec et deux magnifiques escarboucles à la place des yeux, il appela Peters, et lui ordonna de le porter au roi comme un don qu'il désirait lui faire en remerciement de la manière courtoise dont il avait été reçu par lui.

Le lendemain devait avoir lieu la course à la rose : toutes les jeunes filles étaient réunies dans une lice dont deux cordonnets de soie formaient les limites, et, au bout

de cette lice, longue de cinq cents pas, à peu près, était le rosier à la rose unique.

Chrimhilde était au milieu d'elles, la plus belle, la plus svelte et la plus élancée ; et son visage, tout resplendissant du désir de gagner le prix et de devenir la femme du plus brave chevalier de la terre, lui donnait un éclat qui la rendait plus belle encore que la première fois que Lyderic l'avait vue.

Lyderic résolut alors de lui faire gagner le prix : il entra à son auberge, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, emplit ses poches de pierreries, descendit dans la lice et se plaça auprès d'elle.

Le roi donna le signal de la course, et toutes les jeunes filles partirent, rapides comme des gazelles.

Cependant, si légère que fût Chrimhilde, cinq ou six de ses compagnes la suivaient de si près qu'on pouvait hésiter à dire laquelle arriverait la première au rosier.

Mais alors Lyderic, qui courait derrière elle, prit de chaque main une poignée de pierreries, qu'il sema dans la lice.

Alors les jeunes filles, voyant briller à leurs pieds des perles, des rubis, des escarboucles et des diamants, ne purent résister au désir de les ramasser ; pendant ce temps, Chrimhilde gagna du chemin, et, comme plus ses compagnes avançaient dans la lice, plus la lice était semée de pierres précieuses, Chrimhilde, pour qui l'espoir d'épouser le plus vaillant chevalier de la terre était plus précieux que tous les diamants du monde, arriva la première au but et cueillit la rose.

Le lendemain était consacré aux combats d'animaux féroces : ils étaient dans un grand cirque creusé en terre, et, tout à l'entour, on avait bâti des estrades.

Sur l'une d'elles, isolée et magnifiquement enrichie, étaient le roi Gunther, et sa sœur Chrimhilde, qui, radieuse du triomphe qu'elle avait remporté la veille, tenait à la main la rose qui en avait été le prix.

Déjà plusieurs couples d'animaux avaient combattu l'un contre l'autre, lorsqu'on amena un lion de l'Atlas et un tigre de Lahore ; c'étaient à la fois les deux plus magnifiques et les deux plus terribles animaux que l'on pût voir en face l'un de l'autre.

Ils étaient au moment le plus acharné de leur lutte, lorsque la princesse Chrimhilde poussa un cri : elle venait de laisser tomber entre eux la rose qu'elle tenait à la main.

Ce cri fut suivi d'un second que poussèrent d'une voix tous les spectateurs : Lyderic avait sauté dans la lice pour aller chercher la rose !

Aussitôt, d'un mouvement unanime, le lion et le tigre cessèrent leur combat et se retournèrent vers Lyderic, rugissant et se battant les flancs avec leur queue.

Mais lui tira le fouet d'or de sa ceinture et leur en appliqua de si rudes coups, qu'ils s'enfuirent en hurlant comme des chiens.

Alors Lyderic s'avança librement vers la fleur et la ramassa ; mais, au lieu de rendre à la princesse Chrimhilde la rose qu'elle avait laissé tomber : il lui donna celle qu'il avait cueillie dans les jardins souterrains d'Alberic : Chrimhilde était si troublée, que, sans s'apercevoir de la substitution, elle prit la rose que lui tendait le jeune homme, et, se tournant vers le roi :

— Ah ! mon frère, dit-elle entraînée sans doute par le désir qu'elle en avait, je crois bien que le seigneur Lyderic est le plus brave chevalier de la terre.

Le lendemain, Lyderic envoya au roi Gunther les quatre paniers pleins de perles, de rubis, d'escarboucles et de diamants, en lui faisant demander en échange la main de sa sœur.

Mais le roi Gunther répondit que la main de sa sœur ne serait qu'à celui qui l'aiderait à conquérir le château de Ségard, qui était tout entouré de flammes, et dans lequel la belle Brunehilde, reine d'Islande, était endormie depuis cinquante ans.

Lyderic répondit qu'il était prêt à conquérir le château de Ségard, à réveiller la reine d'Islande et à la ramener dans le pays des Highlands.

Mais Gunther ne voulut point permettre que Lyderic accomplît seul une entreprise qui ne le regardait point : de sorte qu'il fut convenu que les deux jeunes gens iraient ensemble à la conquête du château de Ségard, et que, s'ils réussissaient dans cette entreprise, à son retour dans la capitale des Highlands, Lyderic épouserait Chrimhilde.

VIII

Au bout de huit jours, le vaisseau qui devait transporter Gunther et Lyderic en Islande étant prêt, ils partirent, accompagnés de cent des meilleurs chevaliers du pays des Highlands. En partant, Lyderic donna à Chrimhilde les deux femmes du roi Alberic, dont elle fit à l'instant même ses dames d'honneur, afin de pouvoir causer tout à son aise avec elles de celui qui, pour la posséder, allait tenter une entreprise si périlleuse. Vers le soir du troisième jour de la navigation, on aperçut une grande lueur à l'horizon, et, les deux jeunes gens ayant interrogé le pilote, celui-ci répondit que ce devait être l'embrasement du château de Ségard.

En effet, à mesure que la nuit s'avança, l'incendie devint plus visible ; on distinguait les hautes murailles crénelées qui brûlaient sans se consumer, car elles étaient en pierre d'amiante ; puis, dans ces murailles, des portes au nombre de dix, dont chacune était gardée par un dragon.

Au point du jour, le vaisseau, toujours guidé par l'embrasement comme par un immense phare, aborda dans un beau port que dominait le château. Gunther voulait aussitôt s'élancer à terre et essayer de passer à

travers les flammes ; mais Lyderic le retint, lui disant qu'il avait, lui, tous les moyens de mener l'entreprise à bien, qu'il le laissât donc faire, et qu'il lui en rendrait bon compte.

Le roi resta, en effet, sur le vaisseau avec ses cent cavaliers, et Lyderic, ayant mis Balmung à son côté, passé son fouet d'or à sa ceinture et posé sur sa tête le casque qui rend invisible, sauta sur le rivage, et, sans se donner la peine de choisir une porte plutôt qu'une autre, s'avança vers celle qui était la plus proche de la mer.

Elle était gardée par une hydre monstrueuse, qui avait six têtes, dont trois veillaient sans cesse, tandis que les trois autres dormaient.

Lyderic s'avança résolument vers elle ; et, quoiqu'il fût invisible, l'hydre entendit le bruit de ses pas ; aussitôt les trois têtes qui veillaient réveillèrent les trois têtes endormies, et toutes les six se dressèrent en jetant des flammes du côté d'où venait le bruit.

Ces flammes étaient si vives et si ardentes, que leur chaleur, jointe à celle des murailles, ne permettaient pas à Lyderic d'approcher de l'hydre à la longueur de Balmung ; force lui dut donc de remettre son épée au fourreau et de se contenter de son fouet d'or ; mais il s'en escrima si heureusement, qu'au bout de quelques secondes l'hydre tourna le dos et se mit à fuir.

Lyderic la poursuivit et entra avec elle dans la ville ; là, l'ayant forcée d'entrer dans un cul-de-sac, il la fouetta si bien, qu'elle cessa de jeter des flammes pour jeter du sang.

Lyderic profita de ce changement, repassa son fouet à sa ceinture, tira Balmung, coupa les unes après les autres les six têtes du monstre, et continua son chemin.

Il n'y avait point à se perdre ; toutes les rues étaient tirées au cordeau et toutes correspondaient au palais de la princesse, qui était situé au centre de la ville.

Lyderic s'avança vers ce palais au milieu d'un silence étrange : tout le long de la route, il trouvait des commissionnaires endormis sur leurs crochets ; des facteurs le bras étendu vers la sonnette de la maison où ils portaient des lettres ; des cochers assis sur le siège de leur voiture, le fouet à la main ; des chasseurs derrière ; des marchands et des marchandes assis sur le pas de leur porte ; une procession qui allait à l'église ; et tout cela dormait profondément et silencieusement, à l'exception du joueur de serpent, qui ronflait de telle façon, qu'on aurait pu croire qu'il continuait de jouer de son instrument.

Le comte de Flandre continua son chemin et entra dans le palais.

Le même silence qu'au dehors y régnait.

Le gardien du donjon dormait en tenant sa trompe à la main ; les chiens étaient couchés près de la porte : les oiseaux se tenaient perchés sur les arbres ; les mouches étaient immobiles sur les murs.

À mesure que Lyderic pénétrait dans les appartements, il lui était facile de voir que le sommeil avait surpris les habitants du château au milieu d'une fête : les antichambres étaient pleines de laquais qui étaient debout, portant des plateaux servis et rapportant des plateaux vides.

Enfin, il entra dans la salle de bal, et il trouva tous les conviés achevant une contre-danse, les uns ayant le bras et les autres la jambe en l'air ; rien d'ailleurs n'était changé à la figure ; les musiciens avaient l'archet sur les

cordes de leur violon et la bouche au bec de leur clarinette.

Sur une espèce de trône était couché un chevalier portant une armure étincelant de pierreries et le front couvert d'un casque d'or.

Comme il semblait le roi de la fête, Lyderic alla droit à lui et détacha son casque ; mais alors de magnifiques cheveux blonds se répandirent sur ses épaules, et un délicieux visage de femme lui apparut, encadré par eux comme dans une auréole d'or.

Lyderic approcha sa joue de la sienne pour sentir si elle respirait encore ; un souffle doux et parfumé lui prouva que la vie n'avait point cessé d'animer ce beau corps.

Alors Lyderic, ayant la bouche si près de cette bouche de corail, ne put résister au désir d'y déposer un baiser ; mais, si doucement que ses lèvres eussent touché les lèvres de la belle guerrière, celle-ci tressaillit et ouvrit les yeux.

En même temps qu'elle, tout s'éveilla : les musiciens reprirent leur ritournelle, les danseurs achevèrent leur gigue, et les laquais entrèrent avec leurs rafraîchissements.

— Sois bienvenu, jeune homme, dit Brunehilde à Lyderic ; car les prophètes ont dit que je ne serais réveillée que par celui à qui appartiendraient un jour cette ceinture et cet anneau.

— Hélas ! belle princesse, répondit en souriant Lyderic tant de bonheur ne m'est point réservé. Je ne suis qu'un ambassadeur, et je viens vous demander votre main pour Gunther, roi des Highlands, dont je vais épouser la sœur.

— Ah ! ah ! dit Brunehilde en donnant à l'instant même à son visage l'expression du plus profond dédain ; vous entendez, messieurs et mesdames, celui qui nous envoie demander notre main n'a pas jugé que nous fussions digne des périls auxquels il fallait s'exposer pour parvenir jusqu'à nous et il nous a envoyé un ambassadeur plus brave que lui.

— Je vous demande pardon, adorable princesse, reprit Lyderic. Je ne suis pas plus brave que Gunther ; mais la condition que j'avais mise en l'accompagnant était qu'il me laisserait tenter l'aventure. Arrivé dans le port, je l'ai sommé de tenir sa parole, il a bien fallu qu'il la tînt, car vous savez que c'est le premier devoir de tout brave chevalier que d'être fidèle à ses engagements.

— C'est bien, c'est bien, dit Brunehilde presque sans écouter Lyderic. Et celui qui vous envoie sait quelles épreuves doit subir celui qui veut être mon époux ?

— Oui, noble princesse, répondit Lyderic ; et comme ces épreuves sont les plus dangereuses celles-là, Gunther se les est réservées.

— Retournez donc vers lui, dit alors Brunehilde, et dites-lui qu'il se tienne prêt à accomplir les épreuves que je lui imposerai demain matin : mais sachez en même temps que, s'il succombe, vous et lui périrez tous les deux.

Lyderic voulut ajouter quelques mots de galanterie pour prendre congé ; mais Brunehilde ne lui en donna pas le temps, et, lui tournant dédaigneusement le dos, elle passa dans la chambre voisine.

Lyderic retourna vers Gunther.

Il trouva le roi qui l'attendait avec impatience, et il lui raconta comment tout s'était passé, et comment lui,

Gunther, devait subir, le lendemain, les épreuves dont il fallait sortir vainqueur pour devenir le mari de Brunehilde et roi d'Islande.

Puis il ajouta la menace qu'avait faite Brunehilde de les envoyer à la mort tous les deux si Gunther n'était pas vainqueur.

Gunther demanda alors à Lyderic s'il ne voulait pas lui laisser achever les épreuves seul et s'en retourner dans l'île des Highlands, lui promettant que, de quelque manière que tournassent les choses, sa sœur Chrimhilde n'en serait pas moins sa femme ; mais Lyderic, pensant que Gunther aurait besoin de lui pendant les épreuves, refusa, en lui disant que telles n'étaient point leurs conventions, et qu'il désirait jusqu'au bout partager sa fortune.

Gunther, qui, de son côté, était bien aise d'avoir Lyderic près de lui, n'insista pas davantage, et les deux amis attendirent avec impatience le lendemain.

Le moment du départ du vaisseau était fixé à six heures du matin, et Gunther était prêt à l'heure dite, lorsque, en regardant autour de lui, il chercha vainement Lyderic.

Il commençait déjà à être fort inquiet de son absence et à craindre quelque trahison, lorsqu'il entendit à son oreille une voix qui lui disait :

— Ne crains rien, Gunther, je suis près de toi, et ne te quitterai pas ; et peut-être te serai-je plus utile ainsi que si j'étais visible à tous les yeux.

À ces mots, Gunther reconnut la voix de Lyderic et il fut tranquillisé. Alors, il se mit en route avec ses cent chevaliers et s'avança vers la ville.

Mais bientôt il en vit sortir Brunehilde, à la tête de cinq cents soldats, qui enveloppèrent Gunther et ses cent chevaliers, de manière que, si le roi échouait dans les épreuves, ni lui ni aucun des hommes de sa suite ne pussent échapper.

Gunther commença à s'inquiéter, et demanda à voix basse :

— Lyderic, es-tu là ?

— Oui, répondit Lyderic.

Et Gunther se tranquillisa.

Arrivé devant la belle guerrière, le roi mit pied à terre et se présenta à elle comme celui qui sollicitait l'honneur de devenir son époux.

Alors Brunehilde sourit dédaigneusement en regardant Gunther, et lui dit :

— Il est une loi du ciel et de la terre pour que tout mariage soit heureux, c'est que la femme doit obéissance à son mari ; or, pour que la femme obéisse, il faut qu'elle rencontre un homme supérieur à elle ; et j'ai juré de n'épouser, moi, que celui qui sera plus adroit, plus fort et plus léger que moi ; car à celui-là seulement je consentirai à obéir. Roi Gunther, es-tu prêt à tenter les trois épreuves qu'il me conviendra de t'imposer ?

— Je suis prêt, dit Gunther.

— Alors, si cela est votre bon plaisir, monseigneur, nous sommes tout armés, vous et moi, nous commencerons par la joute... Apportez les lances.

Aussitôt huit écuyers apportèrent deux lances, si lourdes, qu'il fallait être quatre hommes pour porter chacune d'elles.

Gunther les regarda avec inquiétude, car elles étaient aussi grosses que le mât de son vaisseau, et il ne croyait même pas qu'il pût les soulever.

Lyderic vit son inquiétude et lui dit :

— Ne crains rien, et fais-moi place sur le devant de la selle : c'est toi qui feras le geste, et c'est moi qui porterai et qui recevrai le coup.

Ces paroles rassurèrent Gunther, de sorte qu'il accepta sans hésiter ; ce qui parut fort étonner Brunehilde, qui prit une des deux lances, qu'elle souleva avec une facilité extraordinaire, et, mettant son cheval au galop, elle alla se placer à l'endroit d'où elle devait courir.

Quant à Gunther, il souleva la sienne avec la même aisance que si c'était un fêtu de paille, ce qui excita un long murmure d'admiration parmi les assistants, et il alla se placer à cent pas, en face de Brunehilde.

Les juges donnèrent le signal ; les chevaux partirent au galop ; les deux adversaires se rencontrèrent au milieu du chemin, et, au grand étonnement de tout le monde, la lance de Gunther se brisa en morceaux sur le bouclier d'or de Brunehilde, mais en la frappant d'un tel choc, que la belle guerrière fut renversée jusque sur la croupe de son cheval ; de sorte que son casque tomba et laissa voir son visage tout enflammé de colère et de honte ; quant à Gunther, comme le choc avait atteint Lyderic, il était resté ferme et inébranlable sur ses arçons.

— Je suis vaincue, dit la reine en jetant sa lance ; passons à la seconde épreuve.

Et elle descendit de cheval.

— Tu ne t'en vas pas ? dit Gunther à Lyderic.

— Non, sois tranquille, répondit Lyderic.

— Bien, dit Gunther.

Et alors il reçut d'un visage modeste et souriant les compliments de ses cent chevaliers, qui lui dirent que jamais ils ne lui avaient vu déployer une pareille force ; et, pour la première fois, le roi Gunther reconnut en lui-même que ses courtisans lui disaient la vérité.

Pendant ce temps, douze hommes apportaient une énorme pierre dont l'aspect seul fit frissonner Gunther.

— Vois-tu ce qu'ils font ? demanda tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, dit Lyderic ; mais ne t'inquiète pas.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu vois bien cette pierre ? Je vais la jeter jusqu'à cette petite montagne qui est à cinquante pas de nous, à peu près ; si tu la jettes plus loin, je me reconnaîtrai vaincue, comme lorsque tu as brisé ma lance.

— Cinquante pas, murmura tout bas Gunther. Peste !

— Ne crains rien, dit Lyderic, je mettrai ma main dans la tienne : tu feras le mouvement, et c'est moi qui lancerai la pierre.

Alors Brunehilde prit le bloc d'une seule main, le fit tourner deux ou trois fois au-dessus de sa tête, comme un berger fait d'une fronde, et le lança avec tant de force, qu'au lieu de s'arrêter au bas de la montagne, comme elle l'avait dit, la pierre monta en roulant jusqu'à la moitié, puis, entraînée par son poids, retomba jusqu'au but qui lui avait été marqué.

Les chevaliers de Gunther tremblèrent ; ceux de Brunehilde applaudirent.

Les douze hommes allèrent chercher la pierre, qu'ils rapportèrent à grand'peine à l'endroit d'où l'avait lancée Brunehilde.

Alors Gunther la prit, et sans effort apparent, sans avoir besoin de la faire tourner autour de sa tête, comme un joueur de boule lance sa boule, il lança la pierre, qui alla tomber du premier coup plus loin qu'elle n'avait été même en roulant, et qui, continuant de rouler à son tour, franchit la montagne jusqu'à son sommet, et, comme l'autre versant descendait vers la mer, elle eut encore assez d'impulsion pour franchir la cime, et suivant la pente opposée, aller en bondissant s'engloutir dans la mer.

Cette fois-ci, ce furent, non plus des applaudissements, mais des cris d'admiration qui accueillirent cette preuve de la force de Gunther.

Chacun, voulant voir où s'était arrêtée la pierre, courut à la montagne et vit, au milieu de la mer, toute bouillonnante encore, s'élever la pointe d'un écueil nouveau et inconnu.

Brunehilde était pâle de colère ; elle rappela tout son peuple.

— Or çà, dit-elle, venez ici, car tout n'est point fini encore, et il nous reste une dernière épreuve. Roi Gunther, ajouta-t-elle en se retournant, tu vois ce précipice ?

— Oui, dit Gunther.

— Comme tu le vois, il a vingt-cinq pieds de large ; quant à sa profondeur, elle est inconnue, et une pierre comme celle que nous venons de lancer mettrait plusieurs minutes à en trouver le fond. Un jour que je poursuivais un élan à la chasse, l'élan le franchit et crut être en sûreté ; mais je le franchis derrière lui, je le joignis et je le tuai. Es-tu prêt à me poursuivre comme je poursuivais l'élan et à franchir l'abîme derrière moi ?

— Hum ! fit Gunther.

— Accepte, dit Lyderic.

— Je suis prêt, répondit Gunther ; mais n'ôtons-nous pas notre armure ?

— Permis à toi d'ôter ton armure, roi Gunther, dit dédaigneusement Brunehilde ; mais, moi je garderai la mienne.

— Garde ton armure, dit tout bas Lyderic.

— Je ferai comme vous ferez, répondit Gunther.

Alors la belle guerrière s'élança légère comme une biche, et, sans crainte, sans hésitation, elle franchit le précipice ; mais cela si justement, que le bout de son pied à peine toucha de l'autre côté, et que tous les assistants jetèrent un cri, croyant qu'elle allait retomber en arrière dans le précipice.

— À ton tour, roi Gunther, dit alors en se retournant Brunehilde.

— Comment allons-nous faire ? dit Gunther à Lyderic.

— Je te prendrai par le poignet, répondit Lyderic, et je t'enlèverai avec moi.

— Ne va pas me lâcher ! dit Gunther.

— Sois tranquille répondit Lyderic.

Pour toute réponse, Gunther se mit à courir avec une telle rapidité, qu'à peine pouvait-on le suivre des yeux ; puis, arrivé au bord, il s'enleva comme s'il eût eu les ailes d'un aigle, et retomba de l'autre côté à plus de dix pieds plus loin que n'avait fait Brunehilde.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu m'as vaincue dans les trois épreuves que je t'avais imposées ; je n'ai donc plus rien à dire. Tu m'as conquise, je suis ta femme.

— Et toi, dit tout bas Gunther à Lyderic, tu es le mari de ma sœur.

Et, tandis que Gunther baisait la main de Brunehilde, Lyderic serrait la main de Gunther.

Gunther et Brunehilde s'avancèrent alors vers les assistants en se tenant par la main, et Brunehilde leur présenta Gunther comme son époux.

Cette nouvelle excita, tant parmi les chevaliers de l'Islande que parmi ceux de l'Ecosse, de grands transports de joie, car, selon eux, avec un tel roi et avec une telle reine, ils n'avaient rien à craindre d'aucun peuple étranger.

Lyderic ôta son casque, et, tant redevenu visible, il salua Gunther et Brunehilde comme s'il arrivait seulement à cette heure du vaisseau. Mais à peine Brunehilde daigna-t-elle le regarder ; quant à Gunther, quelque envie qu'il eût de l'embrasser, il se contenta de lui serrer la main.

Il fut convenu que les deux noces se feraient ensemble dans la capitale des Highlands ; seulement, on resta quinze jours encore à Ségard, pour que Brunehilde réglât avant son départ toutes les affaires de son royaume.

Puis, ces quinze jours écoulés, on partit, et un vent favorable conduisit le vaisseau dans la capitale des Highlands.

La princesse Chrimhilde fut bien heureuse de recevoir Lyderic, et d'apprendre de la bouche même de son frère, qu'il lui avait rendu de tels services, qu'il lui avait accordé sa main ; elle reçut aussi la reine Brunehilde comme une sœur à laquelle elle était disposée d'avance à accorder toute son amitié ; quant à celle-ci, son accueil fut, selon son habitude, froid et fier, car elle méprisait beaucoup les jeunes filles qui, comme Chrimhilde, ne s'étaient jamais occupées que de toilette et de broderie.

Quant aux deux petites dames d'honneur, elles furent fort contentes aussi de revoir leur libérateur, car elles se trouvaient bien heureuses près de la princesse Chrimhilde, qui avait pour elles toutes sortes de bontés, et à qui, en échange, elles montraient à faire des broderies miraculeuses de finesse et d'éclat.

Les deux noces se firent en grande pompe, et il y eut, pendant les trois jours qui les précédèrent, force joutes et tournois. Mais, le jour même du mariage, Lyderic reçut des lettres de sa mère, qui le rappelaient dans ses États : la bonne vieille princesse se mourait d'envie de revoir son fils, et le suppliait de revenir auprès d'elle avec sa belle-fille, qu'elle avait grande envie de voir, lui disant que, s'il tardait seulement de huit jours à se mettre en route, il la trouverait morte d'ennui et de chagrin. Il dit donc à la princesse sa femme qu'il devait partir le plus tôt possible, et, comme celle-ci n'avait d'autre volonté que celle de son mari, elle lui offrit de se mettre en route dès le lendemain seulement, Chrimhilde demanda à Lyderic la permission de faire cadeau à sa belle-sœur de la moitié de ses perles, de ses rubis, de ses escarboucles et de ses diamants, ce à quoi Lyderic consentit bien volontiers ; mais Brunehilde renvoya fièrement les pierreries à sa belle-sœur, en lui faisant dire que ses bijoux, à elle, étaient sa lance, sa cuirasse, son bouclier, son casque et son épée.

Ce renvoi fut un nouveau motif à Lyderic de partir promptement ; car il vit bien que, s'il était resté plus longtemps à la cour du roi son frère, la mésintelligence n'aurait point tardé à se mettre entre les deux femmes.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc pour le château de Buck, qu'habitait toujours la vieille princesse, et ils y arrivèrent au bout de trois jours de route.

Ermengarde fut bien joyeuse de revoir son fils, et elle fit à Chrimhilde un véritable accueil de mère.

Au reste, tout allait parfaitement ans les États du comte de Flandre ; ses peuples, étant plus heureux qu'ils n'avaient jamais été, ne demandaient rien autre chose au ciel que la conservation d'un si bon prince.

Au bout de quelques mois, la princesse Chrimhilde mit au monde un beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'Andracus.

IX

En même temps que Gunther félicitait sa sœur de cette naissance, il invita Lyderic à venir le voir avec Chrimhilde aussitôt qu'elle pourrait supporter le voyage, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Lyderic montra la lettre à sa femme : elle avait de son côté grand désir de revoir son frère, de sorte que, comme, grâce à son bon naturel, elle avait oublié l'orgueilleux accueil de la reine Brunehilde, elle fut la première à l'engager à revenir passer quelque temps à la cour du roi Gunther. Quant à la vieille princesse, elle eut bien quelque peine d'abord à donner son consentement à cette nouvelle absence ; mais on lui promit de lui laisser son petit-fils, ce qui la détermina à ne plus s'opposer au départ de Lyderic et de Chrimhilde, qu'elle aimait maintenant à l'égal d'une fille.

Le comte de Flandre, au reste, s'était d'autant plus facilement déterminé à laisser son fils à la vieille princesse, que Gunther ne lui ayant pas même dit dans sa lettre si lui-même en avait un, il craignait de lui inspirer des regrets plus vifs encore en lui rappelant sans cesse,

par la vue de son enfant, qu'il avait été plus heureux que lui.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc seuls pour la capitale des Highlands.

Ils furent reçus par Gunther avec les démonstrations de la joie la plus vive ; la fière Brunehilde elle-même parut contente de les recevoir, et, en apercevant Lyderic, son visage se couvrit d'une vive rougeur, car elle ne pouvait oublier ce baiser qui l'avait réveillée et dont elle n'avait jamais parlé à son mari.

De son côté, Lyderic avait jugé inutile de raconter à Gunther cette circonstance de son ambassade, de sorte que Gunther attribuait la rougeur de Brunehilde à la joie de revoir ses anciens amis.

Aussitôt que Lyderic et Gunther se trouvèrent seuls ce qui ne tarda point, car tous deux en cherchaient l'occasion, Lyderic demanda à Gunther quelles étaient les choses importantes dont il avait à l'entretenir.

Alors Gunther raconta à Lyderic une histoire étrange.

Le soir de ses noces, Brunehilde avait pris deux cordelières ; avec l'une, elle avait lié les mains de son mari, avec l'autre les pieds, et l'avait accroché à un faisceau d'armes qui était scellé dans la muraille ; puis elle s'était couchée tranquillement.

Gunther alors avait voulu crier et appeler au secours ; aussitôt Brunehilde s'était relevée et l'avait si cruellement battu, que le pauvre diable avait fini par promettre qu'il se tiendrait tranquille et muet toute la nuit.

Sur cette promesse, Brunehilde s'était recouchée et avait dormi tout d'une traite jusqu'au jour.

Au jour, elle s'était réveillée, et, touchée des supplications de Gunther, elle l'avait décroché.

Depuis lors, chaque nuit, la princesse en avait usé avec lui comme la première fois ; seulement, elle le battait plus cruellement encore.

Il ne restait d'autre ressource à Gunther que de se sauver, le soir, dans une pièce voisine de la chambre nuptiale, et de s'y barricader à double tour.

Telles étaient les choses importantes que Gunther avait à confier à son ami Lyderic.

Ce ne fut pas sans raison que Gunther avait compté sur son ami.

Lyderic réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre ; puis, posant la main sur l'épaule de Gunther :

— Sois tranquille, lui dit-il, ce soir, quand les pages et les serviteurs se seront retirés, au lieu de sortir par la porte, ferme-la en dedans, et souffle la lampe ; le reste me regarde. Je t'ai déjà soutenu dans les trois premières épreuves, je ne t'abandonnerai pas dans la dernière.

— Tu seras donc là ? demanda Gunther.

— Je serai là, répondit Lyderic.

— Mais comment saurai-je que tu y es ?

— Je te parlerai à l'oreille, comme je l'ai fait au château de Ségard.

Gunther se jeta dans les bras de son ami, lui jurant qu'il n'oublierait jamais ce dernier service, le plus grand de tous ceux qu'il lui avait rendus.

La journée se passa en fêtes ; le roi et la reine des Highlands avaient l'air d'être au mieux ensemble ; aussi tout le monde déplorait-il la stérilité de leur union, seul nuage qui pût obscurcir le ciel d'un aussi bon ménage, Brunehilde consentant à paraître la servante le jour, pourvu qu'elle fût la maîtresse pendant la nuit.

Le soir arriva sans que Brunehilde se doutât en rien du complot qui était tramé contre elle.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Lyderic conduisit Chrimhilde à sa chambre, et, lui disant qu'il avait à causer d'affaires d'Etat avec Gunther il la laissa seule, contre son habitude.

Cet abandon momentané fit grand peine à Chrimhilde ; mais son âme, à elle, était faite de dévouement, comme celle de Brunehilde était faite d'orgueil, et lorsque Lyderic lui eut dit que cette absence avait pour but de rendre un grand service à son frère, elle ne retint plus son mari.

En conséquence, Lyderic passa dans la chambre voisine, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, et s'achemina vers la porte du roi.

La porte en était ouverte.

Comme d'habitude, des pages et des serviteurs, portant chacun une torche à la main, venaient de conduire leurs souverains dans cette chambre, témoin, depuis un an, de si étranges choses.

Lyderic se glissa parmi eux, et, voyant que le roi regardait avec inquiétude, il s'approcha de lui en disant :

— Me voilà.

Dès lors le visage de Gunther reprit toute sa sérénité, et son regard cessa de s'arrêter malgré lui sur le malencontreux faisceau d'armée, auquel il devait les plus mauvaises nuits qu'il eût passées de sa vie.

À l'heure habituelle, les serviteurs et les pages se retirèrent, emportant les flambeaux et ne laissant qu'une seule lampe allumée.

Alors Brunehilde, qui, jusque-là, avait gardé l'apparence d'une femme soumise, se leva fièrement, et, avec la démarche d'une reine, s'avança vers son mari.

Mais celui-ci, ayant demandé tout bas à Lyderic s'il était là, et ayant reçu une réponse affirmative, s'élança vers la porte, et l'ayant fermée à la clef, mit celle-ci dans sa poche, au lieu de s'enfuir comme il en avait l'habitude.

Brunehilde frappa Gunther si rudement, qu'il alla tomber sur la table où était la lampe, la renversa et l'éteignit ; de sorte que la chambre se trouva dans l'obscurité.

— Tu vois ? dit tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, répondit Lyderic ; et maintenant, mets-toi dans un coin et laisse-moi faire.

Alors Lyderic s'avança à la place de Gunther, et, comme Brunehilde crut que c'était toujours son mari, et que par expérience, elle avait appris à connaître sa supériorité sur lui, elle voulut lui saisir les mains pour les lui lier comme elle avait déjà fait.

Mais, cette fois, les choses ne se passèrent pas ainsi que de coutume, et au contraire ce fut Lyderic qui prit Brunehilde par les poignets et qui les lui lia avec le ceinturon ; puis il attacha Brunehilde au faisceau d'armes et disparut.

En sortant, ses pieds rencontrèrent un obstacle près de la porte.

Il se baissa pour voir ce que c'était et ramassa quelque chose de soyeux.

Quand il fut arrivé à la lumière, il reconnut la ceinture que Brunehilde portait ordinairement, et dans laquelle, suivant son habitude, se trouvait passé un large anneau d'or à ses armoiries.

En rentrant chez lui, Lyderic trouva Chrimhilde fort inquiète.

Alors, comme il n'avait point de secret pour elle il lui raconta ce qui venait de se passer, et lui montra l'anneau et la ceinture qu'il avait trouvés.

Chrimhilde les voulut avoir.

Lyderic s'y refusa un instant ; puis, comme il vit que son refus ne faisait qu'augmenter les désirs de sa femme, il lui donna l'anneau et la ceinture en la priant de ne jamais dire d'où ils lui venaient.

Chrimhilde le lui promit, et, dans ce moment sans doute, elle avait l'intention de tenir sa promesse.

Le lendemain, du plus loin que Gunther aperçut Lyderic, il alla à lui et lui serra la main d'un air triomphant ; quant à Brunehilde, elle parut, au contraire, honteuse et attristée et comme ne pouvant se pardonner la victoire que son mari avait remportée sur celle.

Avec la faiblesse de la femme, ses petites passions étaient aussi venues à Brunehilde, et cette haine instinctive qu'elle avait ressentie pour Chrimhilde s'augmenta bientôt au point que les deux femmes ne pouvaient se rencontrer sans échanger l'une avec l'autre des paroles piquantes.

Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent dans le nord du pays des Highlands, et Gunther fut obligé de quitter sa capitale pour aller les apaiser.

Il prit donc congé de Lyderic et de Chrimhilde, laissant à Brunehilde le soin de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité.

Mais Brunehilde ne se vit pas plus tôt seule qu'elle traita Lyderic et Chrimhilde avec une hauteur à laquelle ni l'un ni l'autre n'étaient habitués.

Ce n'était rien pour Lyderic, qui croyait savoir la cause de ce mépris apparent ; mais il n'en était point ainsi de Chrimhilde, qui ressentait doublement, pour elle et pour son mari, les insultes qu'on lui faisait.

Enfin, ces insultes lui devinrent insupportables, et elle résolut de s'en venger.

Alors, comme vint le saint jour du dimanche, sans rien dire à son mari de ce qu'elle allait faire, elle passa à son doigt l'anneau et serra autour de sa taille la ceinture que Lyderic avait trouvés chez Brunehilde pendant la nuit où il avait lutté avec elle, et, étant partie pour l'église en même temps que Brunehilde, au moment d'y entrer, elle prit le pas sur elle. Alors Brunehilde l'arrêta.

— Depuis quand, lui dit-elle, la vassale prend-elle le pas sur la reine ?

— Depuis, répondit Chrimhilde que je porte cette ceinture et cet anneau.

À ce geste, Brunehilde jeta un cri et tomba évanouie entre les bras de ses femmes ; quant à Chrimhilde, elle entra avec assurance dans l'église et s'agenouilla à la place d'honneur.

Mais elle n'y fut pas plus tôt, qu'elle se rappela qu'elle avait manqué à la promesse qu'elle avait faite à son mari, et qu'elle calcula avec effroi qu'elles pouvaient être les suites terribles de sa désobéissance : aussi, à peine le saint sacrifice de la messe fut-il terminé, qu'elle rentra au palais et qu'ayant été trouver Lyderic, elle le supplia de partir à l'instant même, ne pouvant pas, lui dit-elle, endurer plus longtemps les humiliations que lui faisait subir sa belle-sœur.

Lyderic, qui n'était point fâché de mettre un ternie à toutes ces dissensions fixa son départ au lendemain, et se présenta chez Brunehilde pour prendre congé d'elle.

Mais Brunehilde refusa de le recevoir, et Lyderic, prenant ce refus pour une nouvelle insulte, au lieu d'attendre le lendemain, partit le soir, sans même écrire à Gunther pour lui apprendre la cause de son départ.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis que Lyderic et Chrimhilde avaient quitté la capitale des Highlands, lorsque Gunther y rentra, après avoir heureusement apaisé les troubles qui l'avaient appelé dans le nord de ses Etats.

Son premier soin fut de se rendre auprès de la reine ; mais, au lieu de la voir toute joyeuse ainsi qu'il s'y attendait, il la retrouva en larmes, et, comme il s'avançait vers elle pour la serrer dans ses bras, elle tomba à ses genoux, en lui demandant vengeance contre Lyderic.

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda Gunther étonné.

— Sire, répondit Brunehilde, il m'a insultée, grièvement, et vous a insulté plus grièvement encore ; car, s'étant procuré, je ne sais comment, la ceinture et l'anneau que vous m'avez dérobés pendant la nuit, il les a donnés à Chrimhilde, en lui disant que c'était lui qui me les avait pris ; et vous savez bien le contraire, monseigneur, puisque vous avez été un an sans me les pouvoir enlever.

Gunther devint très pâle, car il crut qu'il avait été trahi par Lyderic ; et, relevant sa femme :

— C'est bien, lui répondit-il ; mais n'avez-vous parlé de cela à personne ?

— À personne que vous, monseigneur, dit Brunehilde.

— Eh bien, continuez d'être aussi discrète répondit Gunther, et, sur mon âme, vous serez vengée.

Et Brunehilde, la fière reine, se releva à demi consolée, à la seule idée de la vengeance que lui promettait Gunther.

Cependant, comme Gunther était brave, sa première idée fut de se venger bravement en accusant Lyderic de mensonge et en l'appelant en combat particulier ; mais aussi, comme il connaissait, pour les avoir éprouvés à son profit, la force et le courage de Lyderic, il résolut de prendre, avant d'en venir à ce combat, toutes les précautions que pouvait lui offrir la prudence réunie à la loyauté.

La plus urgente de ces précautions était de se procurer une armure à l'épreuve de la lance et de l'épée ; mais, ne s'en rapportant à personne du choix de cette armure, il se mit un matin en route pour aller la commander lui-même au forgeron Mimer.

Au bout de cinq ou six jours de marche, Gunther arriva donc à la forge, où il trouva Mimer, Hagen et les autres compagnons, qui continuaient de forger les plus belles et les plus fortes armes qui se pussent voir.

Gunther leur expliqua minutieusement son armure telle qu'il la voulait, et promit de la payer un tel prix que maître Mimer et ses compagnons, voulant de leur côté faire de leur mieux, demandèrent à Gunther contre qui il voulait se servir de cette armure, afin d'en proportionner la force à celle de l'adversaire qu'ils devaient connaître, quel qu'il fût, tous les chevaliers de l'Occident se fournissant chez eux.

Gunther répondit que cet adversaire était Lyderic, premier comte de Flandre.

Alors Mimer secoua la tête ; et comme Gunther lui demandait ce que signifiait ce geste :

— Seigneur chevalier, répondit-il, vous avez là une méchante besogne : il n'y a si bonne armure qui puisse vous défendre contre l'épée Balmung, qui a été forgée sur cette enclume par Lyderic lui-même, et il n'y a si bonne épée qui puisse blesser Lyderic, car il a tué le dragon dont le sang rend invulnérable, et, comme le chevalier Achille, il n'y a qu'une place du corps où on puisse le frapper, car il s'est baigné dans le sang du dragon, et, à l'exception d'un endroit où est tombée une feuille de tilleul, il a tout le corps couvert d'une écaille qui, toute fine qu'elle est, est plus impénétrable que le plus impénétrable acier.

— Et à quel endroit cette feuille est-elle tombée ? demanda Gunther.

— Voilà ce que j'ignore, répondit le forgeron.

Alors Hagen, le premier compagnon qui comme on se le rappelle, avait donné à Mimer le conseil d'envoyer Lyderic à la forêt Noire, s'avança et dit à Gunther :

— Sire chevalier, avec les traîtres, il faut agir traîtreusement. Si vous voulez me donner la moitié de la somme dont vous comptiez payer l'armure, et donner l'autre moitié à maître Mimer, je me charge de vous débarrasser de Lyderic, et, quand il sera mort, vous conquerrerez ses États.

— Et quel moyen comptez-vous employer pour cela ?

— Cela me regarde, monseigneur ; rapportez-vous en à moi, répondit Hagen.

— Eh bien, soit, dit Gunther, faites comme vous l'entendrez ; voici la moitié de la somme que je comptais

mettre à l'armure ; l'autre moitié vous sera payée quand vous m'aurez débarrassé de Lyderic.

C'est ainsi que fut fait le pacte entre Gunther, roi des Highlands, le forgeron Mimer et son premier compagnon Hagen.

Le même jour, Gunther repartit pour la capitale, et Hagen, ayant pris son long bâton à la main et portant son paquet sur son dos, s'achemina vers le château de Buck.

Il y arriva le troisième jour, et demanda à parler au comte Lyderic ; et Lyderic, ayant appris qu'un voyageur demandait à lui parler, ordonna que ce voyageur fût amené devant lui.

À peine l'eut-il aperçu, qu'il reconnut Hagen, le premier compagnon de maître Mimer.

Comme Lyderic avait une mémoire tout à fait oublieuse du mal, il reçut admirablement bien Hagen, et lui demanda ce qui l'amenait à sa cour.

Hagen répondit que, s'étant pris de querelle avec maître Mimer pour affaire de son état, il l'avait quitté, et que, ayant résolu d'aller offrir ses services comme armurier à quelque noble seigneur, il avait pensé avant tout à son ancien camarade de forge, et venait en toute humilité mettre ses petits moyens à sa disposition.

Or, comme Lyderic savait que Hagen était, après maître Mimer, le premier armurier qui existât, il le retint à l'instant même à son service, et lui confia la surveillance de toutes ses forges et de toutes ses armureries.

Cette importante acquisition fut vue d'un très bon œil par tout le monde, excepté par Peters, car il connaissait le mauvais naturel de Hagen et la haine qu'il portait à son maître ; mais Lyderic ne fit que rire de ses inquiétudes, et

Hagen fut installé au château dans l'emploi qui avait été créé pour lui.

Quelques jours après. Lyderic reçut de Gunther une lettre qui lui annonçait que l'insurrection avait fait de tels progrès dans ses États, qu'il le suppliait de venir à son secours avec ses meilleurs chevaliers.

À l'instant même, Lyderic oubliant la mésintelligence qui régnait entre les deux reines, ordonna que tout fût prêt le plus tôt possible et commanda à ses cent meilleurs hommes d'armes de s'appareiller de leur mieux pour l'accompagner dans le royaume des Highlands.

Cet ordre avait répandu la joie dans le comté de Flandre, car, pour ces hommes de fer, la guerre était une fête ; il n'y eut que la vieille princesse et Chrimhilde qui, l'une par pressentiment maternel, et l'autre par connaissance du caractère de son frère, virent avec peine cette excursion.

Or, il arriva que Chrimhilde ayant exposé assez haut ses craintes pour être entendue de Hagen, celui-ci s'approcha d'elle et lui dit :

— Noble dame, je sais ce qui cause vos inquiétudes : votre époux est invulnérable par tout le corps, excepté en un seul endroit où est tombée une feuille de tilleul, et vous craignez qu'il ne soit frappé justement en cet endroit mais si vous voulez faire une marque à son vêtement à cet endroit, je le suivrai par derrière, et j'écarterai tous les coups qui pourraient le menacer.

Chrimhilde accueillit cette offre comme une inspiration du ciel, remercia Hagen, et promit qu'elle broderait une petite croix sur la partie de l'habit qui couvrait la partie vulnérable, afin que Hagen pût défendre cette partie.

C'était tout ce que voulait celui-ci.

Au jour fixé, Lyderic et ses cent hommes d'armes étaient prêts ; et, selon son habitude, le comte de Flandre n'avait d'autre arme que son épée : il était vêtu d'un pourpoint que lui avait fait Chrimhilde, et sur lequel, au-dessous de l'épaule gauche, était brodée une petite croix.

Au moment du départ, Peters vint supplier le comte de ne point emmener Hagen ; mais Hagen, dans une guerre, était un homme trop précieux par son habileté à fabriquer et à réparer les armes, pour que Lyderic s'en privât ; aussi ne fit-il que rire des craintes de Peters, et constitua-t-il Hagen intendant général de son armurerie.

Lyderic prit congé de sa mère et de sa femme, avec sa confiance ordinaire dans la fortune : il avait l'épée Balmung, dont il connaissait la trempe ; il avait le fouet d'or du roi des Niebelungen ; enfin, il avait le casque qui rend invisible : c'était, avec son courage, des garanties plus que suffisantes pour la victoire.

X

Le comte de Flandre et ses cent hommes marchèrent trois jours puis ils s'embarquèrent sur des vaisseaux que Lyderic avait fait préparer ; de sorte qu'au bout de huit jours de son départ du château de Buck, il abordait dans la capitale des Highlands.

Lyderic fut fort étonné, car, au lieu de trouver les États du roi Gunther dans le trouble et la désolation, comme celui-ci lui avait écrit qu'ils étaient, il les trouva en fête de ce que la révolte était apaisée.

Au reste, le roi Gunther attendait Lyderic sur le rivage, et il lui fit l'accueil qu'avait droit d'attendre un ami si diligent à porter secours.

Lyderic trouva tout préparé pour une grande chasse que Gunther donnait en l'honneur de son beau-frère.

Cette chasse devait avoir lieu le lendemain même de son arrivée ; de sorte que Lyderic ne fit que coucher dans la capitale du roi des Highlands, et, dès le lendemain matin, partit avec Gunther pour une grande forêt, au centre de laquelle était fixé le rendez-vous.

Quant aux cent chevaliers, ils restèrent dans la capitale, et Gunther ordonna aux gens de sa cour de leur faire grande chère, comme lui-même faisait au maître.

Hagen et Peters accompagnèrent seuls Lyderic. Comme la forêt était peu distante de la capitale, on y arriva à sept heures du matin, et l'on se mit en chasse aussitôt ; les piqueurs avaient détourné un ours.

Au bout d'une heure ou deux de chasse, l'ours, fatigué, s'accula et tint tête aux chiens ; alors les piqueurs sonnèrent leurs fanfares et les chasseurs accoururent.

Gunther allait le charger l'épée à la main, lorsque Lyderic proposa de le prendre vivant, afin d'en faire don à la princesse Brunehilde.

Alors, comme personne n'osait se charger de la capture, il se fit donner des cordes, descendit de cheval, alla droit à l'ours, qui se levait sur ses pattes de derrière.

C'était ce que demandait Lyderic : il prit l'animal à bras-le-corps, et, l'ayant terrassé, il lui lia les quatre pattes et le museau, le chargea sur son épaule ; et, comme tous les chevaux regimbaient quand on voulait le leur mettre sur le dos, il continua de le porter jusqu'à l'endroit où l'on devait trouver le déjeuner.

Le déjeuner était fidèlement arrivé à son poste, il était riche et copieux, comme il convenait à des chasseurs affamés ; mais, par un oubli étrange, le vin manquait. Gunther gronda fort tous les serviteurs, qui rejetèrent la faute les uns sur les autres. Mais, comme cela ne remédiait en rien à l'affaire, le roi eut l'air de se rappeler qu'on était passé, en venant, près d'une si claire fontaine, que chacun avait voulu y boire ; il ordonna alors aux serviteurs d'aller y puiser de l'eau ; mais comme Lyderic était échauffé de son combat avec l'ours, il n'eut point la patience d'attendre, et se mit à courir vers la fontaine. C'était l'occasion qu'attendait Hagen ; aussi le suivit-il, dans l'intention apparente de le servir au besoin.

En arrivant près de la fontaine, Lyderic posa sa lance contre un saule qui l'ombrageait, et, pour être encore plus à son aise, se débarrassa de son casque et de son épée. Alors il s'agenouilla, et baissant la tête il but à même la source.

Hagen profita de ce moment, prit contre le saule la lance de Lyderic, et, guidé par la croix que Chrimhilde avait brodée elle-même sur son habit, il la lui enfonça au-dessous de l'épaule gauche de toute la longueur du fer.

Lyderic jeta un cri et se releva ; puis, quoique atteint mortellement, il saisit Balmung, et, comme un lion blessé, qui épuise sa vie dans un dernier effort de vengeance, il rejoignit Hagen en trois bonds, et, d'un seul coup de Balmung, il lui fendit la tête si profondément, que les deux parties tombèrent sur chaque épaule.

Aussitôt il se retourna et aperçut Peters, qui, redoutant quelque trahison, avait suivi Hagen, mais qui était arrivé trop tard : il voulut parler pour lui adresser quelque suprême recommandation, mais il ne put que lui faire de la main signe de s'enfuir, et il tomba mort près du cadavre de son assassin.

Peters comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car il était évident que la vengeance de Gunther ne s'arrêterait point là : il s'orienta donc en jetant un coup d'œil sur les nuages, et, guidé par la direction du vent, il prit sa course vers la mer,

Arrivé sur le rivage, comme il vit qu'on le poursuivait, il s'élança la tête la première dans les flots, et, ayant gagné à la nage une des galères flamandes qui étaient à l'ancre, il raconta ce qui venait d'arriver au capitaine, qui donna aussitôt l'ordre d'appareiller et fit voile vers le port le plus près, qui était celui de Blankenberghe.

La désolation fut grande au château de Buck lorsqu'on y apprit la fatale nouvelle.

Chrimhilde se jeta aux genoux de la vieille princesse en lui demandant pardon, car c'était elle qui doublement avait tué Lyderic : la première fois par son orgueil, la seconde fois par sa confiance.

Heureusement, Ermengarde était un cœur puissant et religieux ; et, toute brisée qu'elle était de la perte de son fils, elle songea qu'il fallait avant tout se mettre en mesure contre de nouveaux malheurs ; et, ayant fait proclamer à l'instant la mort de Lyderic et la trahison de Gunther, elle appela tous les Flamands à la défense de leur jeune comte ; puis elle envoya un messenger au roi Dagobert, en lui faisant savoir le besoin qu'elle allait avoir de son secours.

En effet, huit jours à peine s'étaient écoulés, que Gunther débarqua avec une armée considérable dans le port de l'Écluse.

Quelle que fût l'activité qu'eût déployée la bonne dame Ermengarde, la situation n'en était pas moins critique.

Les cent chevaliers que Lyderic avait emmenés avec lui qui étaient les plus braves de sa principauté de Dijon et de son comté de Flandre, avaient été faits prisonniers au moment où ils s'y attendaient le moins, sans avoir même pu se défendre ; le messenger envoyé à la cour des Francs avait répondu que le roi Dagobert venait de mourir, et que son fils Sigebert, qui avait hérité de la France orientale, étant en guerre avec Clovis, son frère, qui avait hérité de la France occidentale, il ne pouvait, malgré le grand désir qu'il en avait, distraire aucune troupe de son armée.

Les deux pauvres femmes en étaient donc réduites à leurs propres forces, et ces forces, qui étaient peu de chose, étaient encore moralement fort diminuées par l'absence d'un chef qui pût donner de l'unité à la défense.

Cependant Gunther et son armée avançaient toujours : le prétexte qu'il donnait à son agression était que, le jeune comte Andracus étant mineur, il venait, comme son oncle, réclamer la régence de son comté.

Mais, comme tout le monde savait qu'il était l'assassin du père, personne ne se laissait prendre à son apparente amitié pour le fils, Ermengarde et Chrimhilde avaient rassemblé autour d'elles, pour la défense du château de Buck, tout ce qu'elles avaient pu réunir d'hommes d'armes et de serviteurs ; sans autre espoir qu'en Dieu, elles priaient agenouillées de chaque côté du berceau du jeune comte, lorsqu'on vint leur annoncer qu'un chevalier sans couronne à son casque et sans armoiries à son bouclier, qui cependant paraissait familier avec les armes, demandait à être introduit devant elles.

Dans une circonstance semblable, aucun secours n'était à dédaigner : Chrimhilde et Ermengarde donnèrent l'ordre que le chevalier fût introduit devant elles.

L'inconnu était un homme d'une haute et puissante stature qui paraissait, comme l'avait dit son introducteur, familier avec les armes.

La visière de son casque était baissée ; mais une barbe blanche qui passait par l'ouverture inférieure indiquait que, si celui qui se présentait avait perdu quelque chose du côté de la force, il avait dû gagner du côté de l'expérience.

Il s'inclina devant les deux femmes, et, abordant sans détour le sujet qui l'amenait, il leur dit qu'ayant appris la

situation déplorable où elles se trouvaient, il était venu leur offrir son secours, espérant qu'il ne serait point méprisé par elles, quelque faible qu'il fût, et, offrant, si elles avaient quelque défiance, de jurer sur l'Évangile qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la défense des droits du jeune comte.

Il y avait dans la voix de l'inconnu une telle expression de vérité, que quoique les deux femmes ignorassent encore si son courage et son expérience répondaient à la confiance qu'il leur avait inspirée, elles acceptèrent ses services, lui disant qu'elles tenaient pour inutile tout autre serment que sa seule parole, et elles lui remirent la défense du château avec le commandement de leur petite armée.

Aussitôt, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, le chevalier inconnu salua les deux dames et descendit dans la cour faire ses dispositions.

Là, ayant réuni tout son monde, il vit qu'il pouvait disposer de douze cents hommes d'armes, sans compter les visiteurs et les valets, et, dès lors, les voyant animés du meilleur esprit, il résolut, quoique l'armée qui venait l'attaquer fût quatre fois plus nombreuse que la sienne, de ne point l'attendre derrière ses murs, mais d'aller au-devant d'elle dans la forêt.

En conséquence, il laissa, pour la défense du château, une centaine d'hommes d'armes avec tous les valets et les serviteurs, et, avec le reste, il s'apprêta à marcher à l'ennemi.

Au moment de partir, un vieux garde lui offrit de lui servir de guide ; mais le chevalier inconnu lui répondit qu'ayant été élevé non loin de cette forêt, toutes les routes lui étaient familières.

En effet, aux premières dispositions qu'il prit, les soldats reconnurent qu'il avait une science des lieux au moins égale à la leur, et leur confiance en lui s'en augmenta encore.

Le chevalier inconnu disposa son armée à l'endroit même où, vingt-trois ans auparavant, le comte Salwart avait été assassiné, et la comtesse Ermengarde faite prisonnière.

C'était un défilé qui semblait fait exprès pour une embuscade, et où deux cents hommes pouvaient lutter contre deux mille.

À peine les dispositions étaient-elles prises, on aperçut l'armée de Gunther, qui, se reposant sur sa force numérique, surtout sur le peu de résistance qu'on lui avait opposé jusque-là, s'avancait pleine de confiance et sans prendre d'autre précaution que de se faire précéder d'une avant-garde. Le chevalier inconnu laissa passer cette avant-garde ; puis, lorsque l'armée tout entière fut engagée dans le défilé, il donna le signal convenu, et les Highlands se virent écrasés par des rochers, sans qu'ils pussent même distinguer la main vengeresse qui les poussait sur eux.

En même temps, lorsqu'il vit que le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs, le chevalier inconnu les attaqua lui-même de front, avec un grand bruit de cors et de fanfares, qui, répété par les échos de la forêt, pouvait faire croire à un nombre de soldats triple de celui qu'il avait réellement.

Gunther paya bravement de sa personne ; mais les dispositions étaient trop bien prises pour que la victoire restât longtemps incertaine.

Après un combat de deux heures, l'armée des Highlands fut mise en fuite et taillée en pièces, et Gunther lui-même, pressé vivement, parvint à grand-peine à se sauver avec une centaine d'hommes. Arrivé au bord de la mer, il se jeta dans un de ses navires, et, tout honteux de sa défaite, regagna nuitamment sa capitale.

Les vainqueurs rentrèrent au château, rapportant aux deux femmes cette bonne nouvelle, mais ramenant le chevalier inconnu blessé à mort.

Elles allèrent au-devant de leur libérateur, qui en les voyant s'approcher de lui, leva la visière de son casque, et elles reconnurent Phinard, le vieux prince de Buck, qui, trois ans auparavant, avait fait à Lyderic la cession de ses Etats, et s'était retiré dans la forêt pour y accomplir la pénitence qu'il s'était imposée.

Au fond de sa retraite, il avait appris le danger que couraient les deux princesses et le jeune comte ; il avait alors revêtu une dernière fois les armes mondaines pour venir à leur secours.

Dieu avait béni son entreprise, et, par un jeu du hasard ou plutôt par une permission de la providence, l'expiation avait eu lieu à l'endroit même où avait été commis le crime.

Phinard expira le lendemain, priant les deux princesses de ne pas lui chercher une autre tombe que celle qui avait été creusée miraculeusement pour lui dans la cour déserte pendant la nuit qui avait amené sa conversion. Il y fut enterré selon ses désirs. Dieu ait son âme !

Quant au jeune comte Andracus, il régna pendant de longues années avec joie et honneur, et eut un fils, qui fut

monseigneur Baudouin I^{er}, surnommé Baudouin aux Côtés-de-fer.

Ceci est la véritable légende de Lyderic, premier comte de Flandre.

FIN

POSTFACE

— I —

Aventiure von den Nibelungen — *Das Nibelungenlied* —

Les sources

De vieux manuscrits, reliés, rédigés au début du XIII^e siècle, sont découverts, par Jacob Hermann Obereit, en 1755, dans la bibliothèque du château de Hohenems.

Parmi les textes contenus dans ces manuscrits très anciens se trouvait un long poème intitulé *Aventiure von den Nibelungen*.

Ce long poème épique, dont le rédacteur était manifestement chrétien, se fait l'écho de traditions et de légendes païennes. Il nous conte des événements aux marges de l'histoire, des événements légendaires qui nous permettent d'éclairer l'histoire d'un jour nouveau, et que l'histoire permet de mieux comprendre. Car le récit nous montre les Burgondes, avec à leur tête le roi Gunther (le Gundahar historique), à Worms, dans leur

capitale. Il nous les montre également combattant contre les Huns d'Etzel (l'Attila historique).

Afin de vous donner une idée, bien pâle, du *Chant des Nibelungen*, voici, avant que vous n'en lisiez, plus loin dans ces pages, le résumé, un poème de notre composition l'évoquant brièvement. *Es war einmal...* :

Il était une fois, un peuple, aux puissants rois,
Un peuple guerrier aux grands et fameux exploits,
Aux dames très vertueuses, et fort aimables,
Farouches, capables de haine impitoyable.

Apprenez l'histoire de ce peuple très grand,
Connaissez la belle et la fière Brunehild,
Connaissez-les, Gunther, et Hagen, et Siegfried !
Et ce qu'elle fut, la vengeance de Kriemhild !

Et alors, sachez-le, comment,
Tous, ils périrent à la fin,
Tous les héros de Burgondie !

Quelques données historiques relatives aux Burgondes et à la « Burgondie »

Les Burgondes s'établirent à Mayence (dont ils se rendirent maître d'abord, en 406, après avoir franchi, avec les Vandales, une dramatique nuit d'hiver, le Rhin pris par les glaces), puis à Worms. En 413 de notre ère, ils portèrent à leur tête, par élection, le roi Gundahar.

Mais Aetius, le *dernier grand Romain*, s'inquiéta de la naissance de cette nouvelle puissance qui se structurait à la frontière de l'Empire. En 436 il lança contre les Burgondes des troupes auxiliaires hunniques qui leur infligèrent une terrible défaite. Dans cette mémorable bataille, auprès de leur roi Gundahar qui y perdit également la vie, vingt mille guerriers burgondes seraient tombés au combat.

Les romains déportèrent alors en Sapiaudia (Savoie) la nation burgonde, dont la puissance était nécessairement considérablement amoindrie.

Les Burgondes respectèrent leur statut de fédérés et connurent là une certaine prospérité. Ils fondèrent un deuxième royaume burgonde en 443.

Ce royaume connut son apogée sous le roi Gondebaud, qui se montra un souverain éclairé. Ce souverain *bourguignon* épris de justice, par la rédaction de la *loi gombette* (rédigée en latin), promulguée entre 501 et 515, manifesta son souci de voir les Gallo-romains traités avec équité par les Burgondes.

Attaqué par les Francs, le fils de Gondebaud, le faible Sigismond, se trouva bientôt prisonnier des fils de Clovis. En 534, son successeur, Godomard III est vaincu par les Francs. Mais il n'en était pas tout à fait fini alors des royaumes burgondes.

En 561 un nouveau royaume bourguignon s'étendra jusqu'aux rives de la Méditerranée.

En 879, Boson se proclama roi en Bourgogne méridionale ainsi qu'en Provence. Et en 888 Rodolphe I^{er} régnera sur la Bourgogne septentrionale.

En 934 Rodolphe II fut à l'origine de l'unification des royaumes de Bourgogne méridionale et de Bourgogne septentrionale.

Notons qu'en 1032, après la disparition de Rodolphe III, son cousin l'empereur Conrad II se fait couronner roi de Bourgogne.

Notons encore que dès le IX^e siècle l'on avait assisté à la constitution d'un comté de Bourgogne sur la rive gauche de la Saône (relevant alors de l'Empire — *Saint Empire romain germanique*), et d'un duché de Bourgogne sur la rive droite.

Plus tard Jean le Bon, fils de Jeanne de Bourgogne, et roi de France, est à la tête du duché en 1361. En 1363, c'est Philippe le Hardi, le quatrième fils du roi Jean qui devient duc de Bourgogne.

Débuta alors l'histoire de ce qu'il convient d'appeler les *États Bourguignons*, qui s'émancipèrent rapidement de la tutelle du royaume de France pendant la guerre de Cent Ans. En 1477, à la mort tragique de Charles le Téméraire (lors d'une funeste bataille comme son lointain prédécesseur Gunther-Gundahar), la France et l'Autriche se partagèrent ces *États Bourguignons*.

Pour illustrer cette « fin » des États Bourguignons, de la Bourgogne, voici deux extraits de l'ouvrage d'un historien du XIX^e siècle :

« [...] « Alors, le corps de bataille du duc Charles se trouvant attaqué de tous les côtés à la fois, sa résistance ne put être de longue durée. Voyant que sa droite, où avait commencé la lutte, était menacée, Charles s'y porta lui-même avec quelques archers. Tout fut inutile ; la déroute de ce côté entraîna celle de tout le reste. Dès lors le carnage devint horrible ; il fut bien pire dans la fuite que dans le combat. C'était un sauve qui peut général ; cette chasse aux Bourguignons dura jusqu'à deux heures après minuit, et à quatre lieues aux environs on ne trouvait que gens morts par les champs et chemins.

« « Le duc de Bourgogne, qui n'avait cessé d'encourager les siens et de donner l'exemple du courage, blessé lui-même, fut entraîné dans cette déroute générale. Il est certain qu'il quitta un des derniers le champ de bataille. Là commence l'incertitude : on croit qu'il voulut gagner le quartier de Saint-Jean, près Nancy, où il logeait pendant le siège, et qu'en longeant un étang voisin, son cheval, *Moreau*, s'embarrassa dans la glace. Alors un châtelain de

Saint-Dié, appelé Claude de Blamont, aurait frappé un grand coup de lance sur la croupe du cheval sans reconnaître le prince dans les ténèbres. Il blessa le duc et le renversa. Étant sourd, il n'entendit pas Charles lui crier : *Sauve le duc de Bourgogne* ; et il lui fendit la tête de sa hache d'armes. Olivier de la Marche, qui était présent et raconte ainsi le fait, ajoute que le sire de Blamont mourut peu après, « regrettant vivement d'avoir *plutôt tué que rançonné* un si grand prince ¹. »

« Tel est, d'après M. Legeay, qui a résumé dans son histoire les documents les plus dignes de foi, le récit de cette fameuse bataille de Nancy et de la mort du plus redoutable adversaire de Louis XI. Charles le Téméraire avait alors quarante-trois ans.

« [...] Le 10 janvier, Louis XI reçut une lettre de René II, lui donnant de plus amples détails sur la bataille de Nancy et lui annonçant la mort de Charles le Téméraire. À cette nouvelle, le roi confirma définitivement ses dispositions de la veille et écrivit de nouvelles lettres plus pressantes aux villes de Bourgogne, rappelant avec insistance « les conditions de réversibilité que les rois Jean et Charles V avaient mises en détachant la Bourgogne comme apanage de Philippe le Hardi. »

« Charles le Téméraire ne laissait qu'une héritière, Marie de Bourgogne, née d'Isabelle de Bourbon, le 12 février 1456, et alors presque âgée de vingt ans.

« Or le roi de France prétendait que les deux Bourgognes, duché et comté, étant des fiefs masculins, devaient, faute d'*hoirs mâles*, être réunis à la couronne. La jeune duchesse, au contraire, cédant aux instances de la duchesse douairière, Yolande d'York, aux représentations des états de Bourgogne et au conseil que le feu duc avait fait établir en prévision de sa mort, cherchait à se maintenir en possession de tout son héritage.

« Il y eut sur ce sujet plusieurs ambassades et de nombreuses discussions, pendant lesquelles Louis XI faisait avancer ses troupes et enlevait peu à peu, sans résistance, aux garnisons bourguignonnes les places les plus importantes occupées par elles. « Au fond, dit Michelet, le droit de réunir à la France ce que le défunt avait eu de provinces françaises et de détruire l'ingrate maison de Bourgogne, il n'était besoin de l'aller chercher loin, c'était pour la France le droit d'exister. »

« Les négociations dominées par cette pensée, qui est véritablement celle de Louis XI, ne pouvaient donc aboutir à aucun résultat. À toutes les tentatives du roi de France pour arriver à son but par des moyens pacifiques, Marie de Bourgogne répondit par le message suivant qu'elle adressa de Gand, le 23 janvier, aux états et aux villes de ses duché et comté de Bourgogne.

« « Vous êtes informés, leur dit-elle, que le duché de Bourgogne ne fut oncques du domaine de la couronne de France, mais d'une lignée qui avoit autre nom et autres armes, quand, par la mort du jeune duc Philippe, elle vint et échut au roi Jean, qui la donna à son fils Philippe pour lui et toute sa postérité quelconque ; il n'est donc aucunement de la nature des apanages de France. Aussi la comté de Charolais fut acquise par lui du comte d'Armagnac, et les comtés de Macon et d'Auxerre ont été transportées par le traité d'Arras à feu mon ayeul pour lui et ses hoirs mâles et femelles. Vous remontrerez ces choses si ne l'avez fait. Je les ai déjà expliquées au roi, qui fait savoir qu'il ne veut rien ôter de mon héritage. Ainsi vous tâcherez d'obtenir un délai. Si le gouverneur de Champagne ne se veut contenter de mes raisons, disposez-vous à tenir le pays en mon obéissance, à garder les meilleures places, et, Dieu aidant, vous aurez brièvement soulagement par appointment ou autre voie. Le temps n'est pas pour asseoir sièges. Au regard de la comté, il n'est pas besoin que ceux qui me veulent ôter le mien d'un côté songent à me le garder de l'autre : appointez avec les Allemands et faites conclure la chose par Simon de Cléron : au surplus, croyez le porteur en tout ce qu'il vous dira. »

« En post-scriptum, on lisait : « Recommandez-moi aux prélats , nobles et villes de par delà, auxquels je prie qu'ils retiennent toujours en leurs courages la foi de Bourgogne, quand ores ils seroient contraints d'autrement en parler. Signé : MARIE. » »¹

1 BUET, Charles. *Louis XI et l'unité française*. Tours : Alfred Mame et fils, éditeurs, 1883. 240 p. P. 186 et p. 188, 189.

Le texte de la note (n° 1) de bas de page (p. 186) du texte cité (« regrettant vivement d'avoir *plutôt tué que rançonné* un si

C'en est fini dès lors de l'autonomie, entre les anciennes *Francie occidentale* et *Francie orientale*, de cette « terre du milieu », héritière de l'antique royaume burgonde, ou de la lointaine Lotharingie.

Mais encore aujourd'hui une belle province de France porte toujours le nom que lui laissèrent les anciens Burgondes. Cette province les Français la nomment Bourgogne, les Anglais *Burgundy*, et les Allemands *Burgund*.

grand prince ¹. ») est celui-ci : « ¹ Legeay, chap. XXI, pages 239 et suiv. ». N.B. : voici des références bibliographiques plus précises de l'ouvrage mentionné : LEGEAY, Urbain. *Histoire de Louis XI, son siècle, ses exploits comme Dauphin, ses dix ans d'administration en Dauphiné, ses cinq ans de résidence en Brabant et son règne, d'après les titres originaux, les chroniques contemporaines et tous les témoignages les plus authentiques*. Paris : Firmin Didot, 1874. Vol. 1 : XVI et 552 p. ; vol. 2 : 581 p.

**Aventiure von den
Nibelungen**
— *Das Nibelungenlied* —
Argument détaillé et synthétique

1 – La Mort du Héros

Sur les bords du Rhin, à Worms, en Burgondie, vivait une jeune femme dont la beauté inégalée était partout célébrée. Cette jeune femme se nommait Kriemhild.

Ses frères, qui veillaient sur elle, étaient le roi Gunther, et Gernot, et, le plus jeune, Giselher.

C'était leur père qui leur avait légué son royaume.

Leur mère était dame Ute.

Ces puissants rois des Burgondes, établis à Worms, avaient comme vassaux des guerriers, les meilleurs de leur temps, et les meilleurs jamais connus. Ces guerriers étaient Hagen von Tronje, son frère le connétable Dankwart, le sénéchal Ortwin von Metz, les deux margraves Gere et Eckewart, Volker von Alzei, Sindolt, Rumolt, et aussi Hunolt le chambellan...

Siegfried, puissant prince de Niederland, jeune, beau, valeureux guerrier célèbre pour ses hauts faits, pour s'être approprié le trésor des vaillants et redoutés Nibelungen, avoir tué un dragon, épousa la belle Kriemhild.

Ensuite, afin de rendre service au frère de Kriemhild, le roi Gunther, l'accompagna-t-il en Islande.

Il se substitua à lui lors d'épreuves imposées par Brünhild, la fière reine d'Islande, à ses prétendants. Il triompha des épreuves.

Vaincue par Siegfried, qui se présenta en simple membre de la suite de Gunther, la reine Brünhild crut l'être par le roi Gunther. Elle épousa donc ce dernier et le suivit en Bourgondie.

L'attitude altière de Kriemhild, qui ne se comportait évidemment pas en épouse de vassal à son égard, ne fut pas comprise par Brünhild.

Celle-ci lui fit donc des remontrances. Kriemhild se montra insolente, puis, faisant état d'un lourd secret que Siegfried lui avait confié, injuria gravement la reine Brünhild.

Brünhild en vint à nourrir une haine farouche à l'égard de Kriemhild et de Siegfried.

Gunther se montra d'un piètre réconfort pour Brünhild, son épouse, la reine bafouée. Il ne voulut, ou il n'osa pas s'opposer au terrible Siegfried.

Mais Brünhild trouva en Hagen von Tronje une oreille attentive, une attitude compatissante : il s'engagea à venger la reine !

Après avoir tué le dragon, Siegfried s'était baigné dans le sang de celui-ci. Depuis lors, sa peau le revêtait comme une cuirasse sans défaut, qu'aucune arme ne pouvait entamer. Mais, après qu'il eût tué le dragon, une feuille de tilleul s'était collée sur son dos en sueur. Et là,

à l'emplacement de la feuille, le sang du dragon n'avait pu accomplir le soin merveilleux.

Hagen complota. Hagen convainquit le roi Gunther de se ranger de son côté : seul Hagen allait se mettre en avant, seul Hagen allait s'exposer.

Un combat se préparait ! On prétendait que les troupes du roi des Saxons menaçaient la Bourgondie ! Siegfried proposa de se joindre aux Burgondes afin de combattre à leur côté.

Sous le prétexte de protéger Siegfried d'un éventuel coup à l'emplacement fatidique, Hagen extorqua des confidences à Kriemhild, qui connaissait l'emplacement où se colla la feuille. Il incita même Kriemhild à broder une croix sur la tunique de son époux pour désigner plus sûrement l'endroit en question. Confiante, elle la broda : une petite croix discrète.

La menace étrangère, aussitôt annoncée, se dissipa. N'allant pas à la guerre, on alla donc à la chasse.

Siegfried accomplit ses exploits habituels. Pas un fauve, pas un ours ne lui résista. Il faisait chaud. L'on s'était beaucoup dépensé. L'on avait soif. Siegfried avait soif !

Hélas, Hagen, par mégarde, prétendit-il, avait fait transporter le vin bien loin du lieu où ils se trouvaient. Mais il indiqua une source à proximité. Il lança un défi à Siegfried : il était certain d'arriver à la source avant lui !

Siegfried y parvint le premier. Bien sûr. Il posa son bouclier sur l'herbe, se défit de son épée, la renommée Balmung, appuya son épieu contre le tronc d'un arbre. Mais Siegfried ne se pencha pas sur l'eau pour boire. Par respect envers le roi Gunther il attendit que celui-ci se désaltéra le premier. Gunther but. Et aussitôt s'éloigna.

Siegfried se pencha enfin, il s'inclina, mit un genou en terre. Avant qu'il ne pût prendre l'eau fraîche dans le creux de ses mains, Hagen se saisit de l'épieu, et frappa, au niveau de la croix de laine brodée sur la tunique !

Le sang gicla. Hagen en fut souillé.

Siegfried se redressa, il voulut saisir Balmung, mais Hagen qui s'enfuyait, l'avait dissimulée. Siegfried, mortellement blessé, lança son bouclier vers son agresseur, et s'élança après lui. Hagen s'effondra. En l'atteignant, sous la violence du choc, le bouclier avait éclaté. Siegfried à son tour s'écroula, près de Hagen. S'il avait eu Balmung dans son poing, il tuait Hagen !

Siegfried, mourant, accabla de reproches et de malédictions ses meurtriers. Gunther, repentant, à la mort prochaine de celui qui fut son ami, se répandit en larmes.

Seul Hagen, ne regrettait rien, et le proclamait haut et fort : soucis et peines s'enfuyaient, car Siegfried était le seul guerrier en mesure de résister aux Burgondes ; il se vanta qu'il eût péri de son bras !

Siegfried confia son épouse Kriemhild à Gunther, qui s'engagea à la traiter dignement. Il mourut.

Les Burgondes s'inquiétaient de la réaction qu'allait manifester Kriemhild à l'annonce de la mort de son époux.

Hagen leur signifia qu'il lui importait peu que Kriemhild apprît la vérité, qu'il se souciait peu de son affliction, de ses larmes, de sa colère ! Aussi peu que Kriemhild s'était souciée de l'outrage fait à la reine Brünhild !

Les héros de Niederland composant la suite de Siegfried étaient trop peu nombreux pour venger leur seigneur. Kriemhild les en dissuada. Bientôt, après les obsèques, ils repartirent en leur pays.

Kriemhild, sur l'insistance de sa mère, dame Ute, de son jeune frère Giselher, demeura en Burgondie.

Mais, elle aussi, elle songeait à venger Siegfried. Elle voulait venger son époux tendrement, follement aimé !

Le temps passa.

Sur la suggestion de Hagen, Gunther demanda à sa sœur de réclamer aux gens du Niederland le trésor de Siegfried, le trésor des Nibelungen, dont elle était l'héritière, Siegfried le lui ayant donné en guise de dot. On le lui fit parvenir.

Kriemhild y puisait sans compter pour soulager les humbles et les miséreux.

Hagen s'inquiéta de la dilapidation à laquelle elle se livrait, et redouta l'usage qu'elle pouvait faire de telles ressources. Il confia son inquiétude au roi Gunther.

Le roi manifesta quelques scrupules à l'égard de sa sœur. N'avait-il pas promis à Siegfried de veiller sur Kriemhild !

Hagen, lui, n'avait rien promis. Il allait s'emparer du trésor ; et en assumer la responsabilité !

Il confisqua le trésor.

Les plus jeunes frères de Gunther, qui avaient plus de sympathie à l'égard de leur sœur que leur aîné, s'indignèrent de l'attitude de Hagen, qui proposa de jeter l'or fatal, le trésor cause de discorde, dans le Rhin ! Ainsi fut-il décidé de faire. Et Hagen s'en chargea.

Kriemhild indignée de cette nouvelle trahison s'apprêta à quitter Worms avec sa suite.

Mais arrivèrent à Worms les messagers d'un roi puissant.

2 – La Vengeance d’une Reine

Ces messagers, escortés d’une troupe nombreuse et puissamment armée, à la tête desquels se trouvait le margrave Rüdiger, étaient envoyés par Etzel, le roi des Huns.

Dame Helke, l’épouse du roi était décédée. Le Hun cherchait femme. Et la réputation de Kriemhild était parvenue jusqu’à lui. Il estimait que cette belle et fière veuve de haute naissance était digne de porter la couronne à son côté.

Gunther se réjouit du projet d’Etzel, de cette alliance matrimoniale projetée, susceptible de faire le bonheur de Kriemhild, pouvant se montrer une garantie d’amitié entre les deux nations, hunnique et burgonde.

Tous les membres du conseil se rangèrent à l’avis de Gunther qui proposait de répondre favorablement à la demande du roi Etzel. Tous. Sauf Hagen !

Sauf Hagen qui estimait que le projet de mariage de Kriemhild avec le puissant roi des Huns devait plutôt nourrir les craintes des Burgondes.

Kriemhild refusa de se marier à nouveau. Mais par courtoisie vis-à-vis de Rüdiger, dont le renom était grand, elle consentit à le recevoir.

Le margrave Rüdiger et les messagers du roi des Huns plaidèrent la cause de celui-ci auprès de Kriemhild, ils lui dirent sa richesse et sa puissance. Kriemhild accepta en définitive le mariage proposé.

Une escorte burgonde accompagna Kriemhild jusqu'à la place tenue par le margrave Rüdiger. Là les Burgondes se séparèrent de l'escorte hunnique de Kriemhild et retournèrent à Worms.

Etzel vint à la rencontre de Kriemhild. Et il l'escorta lui-même, avec ses troupes venues de partout, guerriers chrétiens ou païens, jusqu'à Etzelburg, le siège de son pouvoir.

Là eurent lieu les noces. Et bientôt Kriemhild donna au peuple des Huns un prince que l'on nomma Ortlieb.

Le temps passa.

Kriemhild n'avait pas oublié. Elle souffrait toujours. Pourtant, jamais elle n'avait été aussi choyée, aussi bien servie, jamais autant comblée de biens, comblée d'honneurs.

Jamais elle n'avait été aussi puissante.

Elle demanda à son époux de convier ses parents, de convier les Burgondes, aux grandes fêtes du solstice d'été. Etzel envoya des messagers.

Gunther les accueillit chaleureusement. Il réunit son conseil; dont tous les membres exprimèrent l'avis d'accepter l'invitation du roi des Huns. Tous. Sauf Hagen. Et Rumolt.

Puisque Hagen semblait craindre pour sa vie en se rendant chez les Huns, on lui recommanda de demeurer en Bourgondie alors que les autres partiraient. Hagen, ne voulant pas laisser croire qu'il pût jamais se comporter en pleutre, en couard, assura qu'il se rendait lui aussi au pays des Huns.

Conscient du piège tendue par la reine Kriemhild, et qui pouvait bien ne pas lui être seulement destiné, Hagen convainquit Gunther de rassembler pour le voyage une troupe puissante et nombreuse d'hommes aguerris, bien équipés, bien pourvus en armes.

Les Burgondes se rendirent donc chez le roi Etzel avec une véritable armée.¹

Avant la mort de Siegfried, Kriemhild avait fait un rêve prémonitoire, annonçant le malheur : un faucon s'y voyait déchiré par des aigles. Dame Ute pria les Burgondes de ne pas effectuer un voyage qu'elle jugeait funeste : elle avait rêvé que tous les oiseaux de Bourgondie étaient morts !

Hagen lui répondit que les songes ne fournissaient pas d'indications significatives et qu'il ne devaient pas être pris en considération lorsque l'honneur était en jeu.

Gunther confia la garde de la Bourgondie à son homme lige Rumolt. Il lui confia la reine Brünhild et son fils.

Et joyeusement les Burgondes se mirent en route. Tandis que de nombreuses et belles dames au spectacle

¹ Dans le texte original du manuscrit « Aventure von den Nibelungen » les *Burgondes* sont nommés *Nibelungen* à partir de cet épisode.

magnifique qu'ils offraient ainsi, se répandaient pourtant en larmes.

Hagen avait autrefois, dans sa jeunesse, comme otage, séjourné au pays des Huns, il en connaissait la route. Il guida la troupe.

Les Burgondes furent arrêtés par le Danube en crue. Hagen refusa de tenter une traversé à gué du fleuve au trop fort courant. Il préférait mourir au combat, contre les Huns, que, sans gloire, noyé dans les flots tourbillonnants. Il se mit en quête d'un passeur.

Le passeur, depuis l'autre rive, refusa de faire traverser les Burgondes.

Plus tard Hagen usa d'un subterfuge : il se présenta à nouveau, mais sous le nom d'un vassal du maître du passeur. Parvenu avec sa barque sur la rive où l'attendait Hagen l'homme se rendit compte qu'il avait été joué. Il entra dans une grande colère et porta un coup de rame sur le crâne casqué de Hagen. Celui-ci tira son épée et trancha le cou du batelier.

Hagen conduisit donc la barque lui-même, descendit le courant, et passa toute l'armée burgonde sur l'autre rive.

Là, la traversée achevée, il brisa le navire. Ainsi, dit-il, devant la rencontre de la mort chez les Huns, aucun ne sera tenté de fuir, au prix de trouver une mort honteuse en se noyant dans les flots tumultueux du fleuve !

Il leur dit avoir tué le passeur. Ils étaient en terre ennemi et devaient se montrer sur leur garde.

Les Bavaois, avertis du meurtre du passeur les attaquèrent en effet. Les Burgondes en triomphèrent

après une lutte acharnée, en perdant quelques hommes seulement.

Ils parvinrent bientôt au pays des Huns, à la marche commandée par le margrave Rüdiger.

Le margrave les reçut dignement, et avec enthousiasme. Le jeune Giselher fut séduit par la beauté de la fille de Rüdiger. On célébra les fiançailles. On échangea des cadeaux.

Les Burgondes reprirent bientôt la route, vers Etzelburg, escortés par Rüdiger et sa nombreuse troupe de guerriers.

La jeune fiancée, les dames de la maison du margrave, admiraient le magnifique convoi qui s'éloignait. Et, accablées d'un lourd pressentiment, elles versaient des pleurs abondantes.

Les Burgondes parvinrent à la forteresse du roi Etzel. Ils y firent grande impression.

Hagen, plus particulièrement, par sa large carrure, son imposante stature, sa grande prestance, son maintien fier et arrogant, sa démarche assurée, la somptuosité de son équipement, la beauté de ses armes, excita la curiosité des Huns, qui le savaient le tueur de l'invincible Siegfried !

La reine Kriemhild avait regardé les Burgondes s'approcher. Et la reine songeait à l'imminence de sa vengeance.

Elle embrassa Giselher. Elle n'adressa pas même la parole à Gunther. Et tourna ostensiblement le dos à Hagen.

Hagen dit ce qu'il pensait de la froideur d'un tel accueil, ce que, selon lui, il présageait. La reine se retourna vers lui et répliqua vivement. Elle laissa son courroux s'épancher, et dit qu'elle ne le voyait qu'avec déplaisir ! Qu'elle n'avait pas oublié le meurtre de Siegfried ! Non plus le vol du trésor des Nibelungen, que l'on aurait dû lui rapporter de Worms !

Hagen répondit, avec grande arrogance, qu'il était trop chargé de ses armes, de son bouclier, de son armure, de tout son harnachement militaire, pour s'encombrer du trésor ! Que ses maîtres lui avait ordonné de le jeter dans le Rhin, ce qu'il avait fait !

La reine ne put dissimuler son chagrin aux gens de sa suite, aux seigneurs qui servaient le roi Etzel. Ils s'inquiétèrent auprès d'elle de l'état d'abattement dans lequel ils la voyaient.

Elle leur dit les raisons de sa douleur. Le meurtre de Siegfried. Le vol du trésor. L'attitude arrogante et injurieuse, provocante, de Hagen, le meurtrier, le voleur ! Elle leur dit vouloir la mort du félon !

Alors soixante hommes se vouèrent à sa cause et voulurent la venger. Elle leur dit qu'ils étaient trop peu nombreux pour engager le combat contre Hagen, et Volker, son indéfectible compagnon d'arme, avec un réel espoir de vaincre. Alors, ce fut bientôt quatre cents guerriers qui se mirent à sa disposition !

Alors avec cette escorte, ces hommes l'arme au poing, Kriemhild alla à la rencontre de Hagen, assis, avec son ami Volker, dans une cour du château du roi Etzel.

Hagen, voyant venir vers lui la reine avec ses gens manifestement animés de mauvaises intentions à son égard, fit coulisser, au pommeau orné d'un joyau de jaspe

d'un vert éclatant, son épée étincelante hors du fourreau, et la tint fermement, posée en travers de ses cuisses. C'était Balmung ! L'épée de Siegfried ! Et la reine la reconnaissait. Et cela lui arracha des larmes de dépit !

Hagen, imité par Volker, au mépris des règles les plus élémentaires de la courtoisie demeurait assis devant la reine, qui debout ne tarda pas à l'invectiver.

Demeurant assis au côté de Hagen, devant la reine et les guerriers Huns assemblés, Volker tenait, lui aussi, son épée, lame nue, d'un poing ferme.

Kriemhild accusa sans ambages Hagen du meurtre de Siegfried, du vol du trésor des Nibelungen, et lui demanda les raisons de tels actes !

Hagen s'emporta, et avec un aplomb et un cynisme qui ne surprisent pas la reine, reconnut ouvertement son crime, ses crimes ! Et il lui apprit pourquoi il les avait perpétrés : pour venger l'honneur de la reine Brünhild, qu'elle, Kriemhild, avait gravement offensée !

Il lui dit qu'il était bien à l'origine de tous ses malheurs, et que toutes ses menaces et ses manœuvres ne l'impressionnaient guère !

Alors, devant l'attitude attendue et provocante de Hagen, la reine Kriemhild invita ses guerriers à châtier tant d'insolence !

Hagen et Volker s'étaient dressés. Farouches ! Terribles ! Et les Huns hésitèrent, échangèrent des regards entre eux. Et les Huns, sentant la mort si proche, refluèrent.

Grande fut la rage de Kriemhild, abandonnée de ses propres barons, humiliée une nouvelle fois ! Alors se

promit-elle de se venger de Hagen par tous les moyens, quel qu'en fût le prix, au prix même de sa propre vie.

Le roi Etzel ne savait rien de tout cela.

Il convia ses hôtes à un riche banquet. S'y rendirent le roi Gunther, et le jeune Giselher, son frère, marchant au côté du margrave Rüdiger. Et Hagen, avec Volker, son ami fidèle. Et les Burgondes qui s'étaient joints à eux.

Le soir était venu. Les Burgondes ressentant la fatigue du long voyage, de la journée passée, demandèrent enfin à se retirer. Ils prirent congé du roi Etzel.

Ils rejoignirent la vaste salle mise à leur disposition où l'on avait disposé à leur intention de coûteuses literies, lorsqu'un fort parti de guerriers Huns les rejoignit. L'affrontement toutefois n'eut pas lieu.

Giselher s'inquiéta de l'attitude funeste des Huns qui contrastait grandement avec le bon accueil que Kriemhild, son aimable sœur, lui avait réservé.

Hagen et Volker, en armes, montèrent la garde devant la salle où les Burgondes s'étaient retirés pour la nuit.

Au matin Hagen réveilla les Burgondes et les invita à revêtir, non pas de fin tissus de soie, leurs riches manteaux, mais leurs cottes de mailles, leurs armures, les invita à porter leurs armes pour assister à la messe.

Quand le roi Etzel vit en quel équipement les Burgondes s'apprêtaient à se rendre à l'église il s'en étonna. Hagen lui expliqua qu'il s'agissait là d'une tradition burgonde, devant être observée par les guerriers, de rester trois jours sous les armes lorsqu'ils se rendaient à une fête. Et Kriemhild était là, qui se taisait.

Comme elle entrait dans l'église, Hagen et Volker se trouvèrent dans son passage. Ils ne s'effacèrent que de mauvaise grâce en manifestant leur mauvaise humeur de façon inconvenante. L'entourage de la reine n'osa intervenir, encore, en présence du roi Etzel, de crainte de lui déplaire.

Après l'office, entourée d'une escorte formidable, Kriemhild s'en retourna au palais.

Et commencèrent les jeux guerriers auxquels les Burgondes étaient accoutumés. Etzel admira leur dextérité, leur adresse. Voyant l'esprit belliqueux des Burgondes, ses vassaux Dietrich et Rüdiger dissuadèrent leurs hommes de participer à ces joutes. Mais des Huns osèrent les affronter.

Un jeune et arrogant guerrier du contingent hunnique ayant résisté aux assauts de Volker exaspéra tant celui-ci, que bientôt, sans respecter les règles régissant ce genre de combat, il lui passa son épée au travers du corps.

Poussant de grandes clameurs les Huns se précipitèrent. Et aussi Hagen avec une soixantaine de guerriers Burgondes. Le roi Etzel intervint en hâte pour mettre fin au tournoi et veiller à ce que s'éloignent l'un de l'autre les deux groupes.

Kriemhild rechercha l'aide de Dietrich. Celui-ci la lui refusa, invoquant les lois sacrées de l'hospitalité qu'ils ne voulait pas transgresser.

Alors la reine s'adressa à Blödel, frère d'Etzel, auquel elle promit le pays de Nudung en récompense de l'accomplissement de sa vengeance. Et Blödel accepta de la venger.

Accompagné d'un millier d'hommes en armes, Blödel se rendit à la salle mise à la disposition des Burgondes, où le connétable Dankwart et les valets burgondes prenaient leur repas. En un bref échange de mots il dit être venu pour venger la reine de la trahison de Hagen et en faire supporter le châtiment par les Burgondes.

À peine Blödel avait-il fait connaître ses intentions que Dankwart l'abattait d'un coup de son épée. Un rude combat s'engagea aussitôt. Les Burgondes repoussèrent les Huns qui perdirent dans la mêlée près de la moitié de leurs hommes. Alertés par le vacarme de la lutte, deux mille autres accoururent. Les jeunes valets des Burgondes succombèrent sous le nombre. Mais pas le connétable Dankwart ! qui parvint à se tailler un chemin vers la salle où se déroulait le festin auquel assistaient, en présence du roi Etsel et de son épouse la reine Kriemhild, les seigneurs Burgondes, le roi Gunther, et Hagen !

Comme Dankwart parvenait à la salle, le roi Etsel présentait à ses oncles de Burgondie le fils que Kriemhild lui avait donné, le jeune prince Ortlieb.

Couvert du sang des Huns qu'il avait occis, Dankwart, à la porte de la salle, informa Hagen de la manœuvre de Blödel, de la mort des valets. Hagen lui demanda de rester à la porte, de la garder et d'interdire que les Huns sortissent de la salle !

Et Hagen frappa de son arme l'enfant Ortlieb à la tête ; le jeune prince des Huns tomba mort aux pieds de la reine Kriemhild.

Et commença un grand carnage, qu'en vain les rois Etzel et Gunther tentèrent d'empêcher. Alors, dans le fracas des armes qui s'entrechoquaient, dans les cris de douleurs, les clameurs guerrières, Gunther et ses frères, Gernot et Giselher, se jetèrent à leur tour dans la bataille.

Kriemhild demanda à Dietrich de lui porter secours. Montant sur une table, Dietrich parvint à attirer l'attention de Gunther et négocia une trêve. Le Burgonde l'autorisa à quitter la salle.

Protégeant au sein de leur groupe le roi Etzel et la reine Kriemhild, Dietrich et les siens sortirent.

Le margrave Rüdiger suivit l'exemple de Dietrich, demanda à sortir ; et Giselher lui en accorda la permission. Rüdiger et ses gens, cinq cents guerriers, quittèrent à leur tour la salle sans dommage.

De tous les Huns qui combattirent les Burgondes dans la grande salle aucun ne survécut. Les Burgondes jetèrent les cadavres dans l'escalier conduisant à la salle.

Hagen, du haut des marches, railla la conduite peu glorieuse du roi des Huns lors de la bataille.

Kriemhild s'opposa à ce que son époux répondît aux provocations de Hagen et risqua sa vie dans un combat singulier. Elle promit un bouclier plein d'or, des terres, des châteaux à qui lui offrirait la tête de Hagen ! Mais, malgré l'appui d'une forte troupe, le seul champion qui se présenta à l'appel de la reine fut vaincu.

Au soir, vingt mille Huns étaient rassemblés autour de la bâtisse où s'enfermaient les Burgondes, et montèrent en vain à l'assaut.

À la tombée de la nuit, épuisés, les Burgondes souhaitèrent négocier la paix.

Etzel la leur refusa.

Mais Kriemhild, accorda la vie sauve à ses frères, Gunther, Gernot et Giselher, et à tous leurs hommes, s'ils lui livraient Hagen !

Gunther, Gernot et Giselher s'indignèrent. Ils ne voulaient pas se déshonorer. Ils préféraient mourir plutôt que trahir les devoirs de l'amitié.

Alors la reine Kriemhild décida de faire mettre le feu au bâtiment où se réfugiaient les Burgondes. Et bientôt les flammes le ravagèrent. Mais les Burgondes, debout, le long des murs, s'abritèrent sous leurs boucliers. Et au matin, nombreux étaient-ils à avoir survécu à l'incendie.

La reine distribua de l'or aux guerriers pour les exciter au combat. Le sang coula encore à flot ! Mais les Burgondes restaient maîtres des ruines où ils s'abritaient toujours.

Le roi Etzel et la reine Kriemhild rappelèrent au margrave Rüdiger ses devoirs de vassal. Celui-ci leur dit être partagé entre les devoirs contractés à l'égard du roi des Huns et ceux qui le liaient aux Burgondes.

Le roi Etzel refusa de le relever des devoirs qui lui étaient dus. Etzel et Kriemhild le supplièrent d'intervenir en leur faveur, de combattre pour leur cause. Rüdiger s'y résolut enfin, de mauvaise grâce. Avec ses gens il pénétra dans la salle et affronta les Burgondes. Lui et Giselher, qui devait épouser sa fille, se donnèrent mutuellement la mort. Les Burgondes exterminèrent jusqu'au dernier les hommes de Rüdiger.

Dietrich, le plus puissant vassal du roi Etzel, demanda au vieil et fidèle Hildebrand de réclamer le corps de son ami Rüdiger aux Burgondes afin de lui rendre les derniers honneurs.

Le jeune Wolfhart, ayant appris ce dont les Burgondes étaient capables, voyant Hildebrand partir sans s'équiper lui recommanda de s'armer.

Voyant Hildebrand s'avancer en armes vers les Burgondes les guerriers de Dietrich s'armèrent à leur tour et se joignirent à lui.

Volker, montait la garde à l'entrée de la salle incendiée. Il reçut Hildebrand, qui demandait la restitution du corps du margrave Rüdiger, avec des sarcasmes, et provoqua Wolfhart, qui, suivit des siens se précipita dans la salle l'arme au poing.

Et une nouvelle et terrible, effroyable, bataille s'engagea.

Et de cette bataille, seuls, parmi tous les Burgondes, réchappèrent Gunther et Hagen.

Face à eux deux, de tous les hommes de Dietrich seul Hildebrand avait survécu. Gravement blessé il put néanmoins rejoindre son maître et l'informer du massacre.

Dietrich s'arma alors, et, seul avec Hildebrand, se rendit dans la salle où s'offrit à ses yeux un spectacle lamentable.

Des monceaux de cadavres à leurs pieds, exténués, en sang, mais debout, appuyés à la muraille, l'attendaient Gunther et Hagen.

Hagen refusa de se rendre, et railla la fuite de Hildebrand après le précédent combat.

Dietrich affronta Hagen, le blessa, et triompha de lui ;
il parvint à lui lier les mains.

Il livra ce valeureux guerrier à la reine Kriemhild dont
il implora pour lui la pitié.

Ensuite il retourna à la salle combattre Gunther.
Gunther subit un sort analogue à celui de Hagen.

Kriemhild réclama à Hagen la restitution du trésor
qu'il lui avait jadis ravi.

Arrogant, toujours, depuis sa geôle, il lui expliqua
qu'il s'était engagé à ne pas confier, à quiconque,
l'indication du lieu où il avait dissimulé le trésor tant que
son seigneur, le roi Gunther, vivrait !

Kriemhild fit aussitôt décapiter son frère Gunther et
présenter la tête à Hagen, qui refusa encore de livrer son
secret.

Alors Kriemhild se saisit de Balmung, l'épée qui fut
celle de Hagen, qui fut celle de Siegfried, et s'approcha
de Hagen, et la maniant de ses deux mains, lui trancha le
cou !

Mais le vieil Hildebrand ne put admettre qu'une
femme traita de la sorte un tel homme, si vaillant, sans
défense. D'un violent coup de son épée il frappa la reine
Kriemhild, qui s'effondra, mortellement touchée.

Ainsi, donc,
voici comment ils périrent, tous ceux qui,
un jour, entrèrent en possession
du trésor maudit des
Nibelungen.

— II —

Völsunga Saga

— *La Saga des Völsungär* —

Les sources

Certains des éléments de la Völsunga Saga, et non des moindres, se retrouvent dans le Reginsmal, dans le Codex Regius, dans les textes eddiques (Edda), chez Saxo Grammaticus. D'autres éléments sont issus de sources maintenant perdues.

La Völsunga Saga reprend des mythes fort antérieurs, et non seulement relativement caractéristiques du monde germano-scandinave, mais aussi de toute l'ère centre-européenne.

Tous les textes mentionnés plus haut nous content une mésaventure divine ayant des retentissements considérables sur les vies de nombreux héros humains.

Le thème initial, qui sous-tend tout le récit, est aussi celui qui forme l'essentiel de la charpente des « Aventures de Lyderic » (court roman d'Alexandre Dumas), de la charpente des « Aventure von den Nibelungen », et de celle de la célèbre tétralogie wagnérienne : un trésor fabuleux, conquis sur un dragon, et, attaché à ce trésor, extorqué à son légitime

propriétaire, une malédiction qui s'abat sur les infortunés grands et valeureux personnages qui entrent en sa possession.

La Völsunga Saga fut élaborée au cours du XIII^e siècle. Sa rédaction, sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, daterait des environs de l'an 1400.

Cette saga nous conte l'histoire de Völsung. Cette saga nous conte l'épopée des Völsungär, nous conte l'épopée d'une noble famille, dont les membres sont les descendants de ce Völsung, qui fut roi des Huns !

Völsunga Saga
— *La Saga des Völsungär* —
Argument détaillé et synthétique

1 – *Le Prix du Sang de la Loutre*¹

Hreidmar possédaient de riches domaines. Hreidmar jouissait de pouvoirs magiques. Hreidmar avait trois fils. Ses trois fils se nommaient Regin, Otr, et Fafnir.

Regin ressemblait à un Nain. Et comme les Nains, Regin se montrait un forgeron habile. Il était « savant, brutal et versé dans l’art de la magie »².

Otr jouissait de l’étrange faculté de pouvoir se transformer en loutre ! Il était ainsi capable de plonger, de nager dans un ruisseau et de se nourrir de poissons.

Quant à lui, Fafnir possédait également un pouvoir de métamorphose...

Les trois divins Ases Odin, Hœnir et le malicieux, le maladroit, le souvent mal intentionné Loki parcouraient le monde en quête d’aventures.

Depuis la rive d’un torrent ils aperçurent, près d’une cascade, une loutre dévorant un saumon.

1 Locution désignant l’**or** dans la poésie scaldique (après avoir parcouru les pages qui suivent le lecteur en comprendra le pourquoi). Cf. PAGE, R. I. *Mythes nordiques*. Traduit de l’anglais par Christian Cler. Paris : Éditions du Seuil, 1993. 184 p. P. 150 et suiv.

2 « *Selon le Codex Regius* », in : PAGE, R. I. *Mythes nordiques*. Traduit de l’anglais par Christian Cler. Paris : Éditions du Seuil, 1993. 184 p. P. 150.

Le dieu Loki, d'une pierre habilement lancée, tua la loutre. Ce beau coup lui valut à la fois une belle pièce de gibier et un gros poisson !

Les Ases parvinrent à la demeure de Hreidmar. Ils y demandèrent l'hospitalité pour la nuit. Et là, fiers de leurs prises, ils les montrèrent bien haut ! Alors Hreidmar, et Regin, et Fafnir reconnurent Otr ! Leur fils, leur frère !

Les trois Ases ne purent échapper à un sort funeste qu'en promettant une très substantielle compensation. Ils s'engagèrent à remplir, puis à recouvrir d'or la dépouille de la loutre ! Loki fut envoyé à la recherche du butin nécessaire à leur sauvegarde.

Le Nain Andvari, forgeron habile, était riche. Très riche ! Il possédait beaucoup d'or. Et Loki le savait.

Andvari pouvait lui aussi se métamorphoser. Et il vivait la plupart du temps dans une rivière, sous la forme d'un brochet.

Loki parvint à prendre Andvari dans un filet. Alors Loki dit à Andvari qu'il l'épargnerait s'il lui remettait tout l'or qu'il possédait. Andvari céda au chantage ; mais il souhaite conserver un anneau d'or, un anneau dont les propriétés l'aideraient à reconstituer son trésor. Loki se saisit de tout l'or, de l'anneau magique !

Alors, le Nain, retourné à l'abri de sa caverne, lança une malédiction. Et cette malédiction voua à la mort deux frères ! Et huit princes ! Les richesses du Nain, à nul homme, jamais, ne profiteront : telle était la malédiction !

Odin, remarquant l'anneau d'or, se l'appropriä. Et les Ases remplirent la dépouille d'Otr, et la recouvrirent d'or.

Mais Hreidmar, vigilant, constata qu'un poil de la loutre apparaissait sous l'or. Odin, à contre cœur, dut se départir de l'anneau. Il déposa l'anneau merveilleux, et ainsi masqua le poil.

Odin dit que le dédommagement était complet. Et les Ases quittèrent la demeure de Hreidmar. Alors, Loki fit part au père et à ses fils de la malédiction pesant sur l'or : le trésor ne profitera à personne !

Et la malédiction s'accomplit en effet. Le Nain n'avait pas menti. Loki non plus, cette fois-ci.

Les deux frères, Regin et Fafnir, réclamèrent leur part de butin. Et Hreidmar s'opposa à eux, refusant de se séparer de la moindre parcelle d'or. Fafnir s'emporta, et tua son père ! Alors, après avoir tué son père, Fafnir s'empara du trésor, et quitta la demeure.

Fafnir se réfugia dans une région déserte où il dissimula le monceau d'or au fond d'une caverne.

Et là, au fond de sa grotte, se muant en un redoutable dragon, Fafnir veillait sur l'anneau, sur le trésor. Là, le dragon veillait sur son or !

2 – *Devoir de Vengeance*

Völsung, descendant d’Odin, était un guerrier valeureux. Il était parvenu à régner sur la nation hunnique !

Ce roi vigoureux était père de onze enfants : dix garçons et une fille. L’un de ses fils se nommait Sigmund, la fille, sœur jumelle de Sigmund, Signy.

Signy fut remarquée par le puissant roi Siggeir, venu du pays des Goths. Siggeir, le Goth, épousa donc Signy. De grandes festivités eurent lieu à cette occasion ; un riche banquet fut offert.

Alors que tous les convives, dans la grande salle, étaient rassemblés autour des feux, un visiteur inconnu survint. Il était vieux ! Et il était borgne ! Il portait une large cape. Et un capuchon lui masquait en partie le visage !

L’énigmatique visiteur s’avança, l’épée au poing ! Et violemment il enfonça la longue lame de son épée dans le tronc du grand arbre autour duquel était bâti le palais de Völsung ! Et il dit que l’épée appartiendra à qui pourra la dégager du tronc !

Le sombre vieillard majestueux et inquiétant s’esquiva...

Ne serait-ce pas Odin lui-même, ce visiteur inconnu ?

Seul Sigmund parvint à dégager l'épée. L'épée était de très belle facture. Et personne n'en avait vu d'un tel prix. Siggeir voulut l'acheter. Sigmund refusa de la lui vendre.

Ce refus, Siggeir le ressentit durement. Il s'en offensa. Sans plus attendre, mettant un terme aux noces, contraignant son épouse à le suivre, il repartit vers son pays.

Avant le refus qu'il estimait injurieux, Siggeir avait invité Völsung, le roi des Huns, à le visiter au pays des Goths.

Mais quand Völsung, avec ses gens, arriva en Gothland, une armée lui livra bataille. Malgré son grand âge sa bravoure était intact. Et Völsung, à une fuite honteuse, à la vie sauve, préféra une mort digne, au combat !

Völsung, et tous ceux qui l'accompagnaient périrent dans la mêlée. Seuls les dix fils de Völsung survécurent. Prisonniers, ils furent enchaînés.

Siggeir, le Goth, à la prière de son épouse Signy, ne massacra pas les frères de celle-ci. Il les abandonna en forêt, liés à un arbre mort.

Les frères moururent l'un après l'autre. Chaque nuit, un fauve, une louve, sortait de sa tanière proche et dévorait l'un des frères. Bientôt seul survécut Sigmund.

Sans trahir ouvertement son époux, Signy dépêcha un serviteur auprès de Sigmund : il devait lui enduire le visage de miel et lui en verser dans la bouche !

Le jour s'acheva. Les ténèbres s'appesantirent sur les bois sombres et profonds. Alors la louve à nouveau s'approcha, venant chercher sa pitance nocturne. La bête lécha le miel sur la face de Sigmund. Entre les lèvres de

Sigmund, la bête, avide du miel à la saveur sucrée, enfonça sa langue.

Sigmund referma sur cette langue ses mâchoires ! La bête sursauta avec violence, se débattit avec force, folle de douleur ! Mais Sigmund ne desserra pas les dents !

L'arbre auquel Sigmund était attaché se rompit. La bête, la langue arrachée, s'effondra enfin et mourut.

Sigmund resta dans la forêt épaisse. Il s'y cacha. Il s'entretint avec Signy de la suite à donner à ces sinistres événements. Ils songeaient à se venger !

La sœur envoya à son frère, afin de lui apporter toute l'aide voulue, les deux fils que Siggeir lui avait donnés. Mais ces deux jeunes neveux se montrèrent si couards que Sigmund les mit à mort.

Alors la sœur décida de donner un fils à son frère, un fils qui saurait se montrer digne de lui, digne d'eux deux, qui saurait être l'outil de leur vengeance. Alors elle prit l'apparence d'une belle et désirable sorcière ! Et la magicienne rencontra Sigmund dans les bois. Elle le connut. De l'inceste naquit Sinfiotli.

Sigmund se chargea de l'éducation de son fils, il lui enseigna le maniement des armes.

Sinfiotli était prêt maintenant. Le père et le fils gagnèrent la demeure de Siggeir. Sinfiotli y tua ses deux jeunes cousins, ses demi-frères. Mais Sigmund et Sinfiotli ne purent triompher de tous les gens de Siggeir. Ils furent vaincus, et entravés. Ils furent enfermés dans une tombe, sous un tertre, condamnés à souffrir une longue et horrible agonie dans le froid et l'obscurité.

Signy leur fit parvenir, dans la chambre mortuaire, avant que l'on obstrue l'ouverture, un quartier de viande. Dans ce quartier de viande elle avait enfoncé une épée.

Sigmund et Sinfiotli, à l'aide de cette lame, forcèrent la paroi de la tombe, découpèrent la tourbe formant le tumulus et échappèrent à la mort. Ils retournèrent à la demeure royale et l'incendièrent !

Dans l'incendie périrent Siggeir et Signy ; Signy qui resta aux côtés de son époux, se rachetant ainsi de ses manquements à ses devoirs d'épouse.

Son devoir de vengeance accompli, Sigmund, qu'accompagna son fils Sinfiotli, regagna la terre de son père.

Sigmund, fils du défunt roi Völsung, devint à son tour roi des Huns, et épousa Borghild.

Borghild donna deux autres fils à Sigmund. L'un de ces fils se nomma Helgi. Et son nom fut fameux !

3 – L'Épée Brisée

Sinfiotli et son jeune demi-frère Helgi équipèrent des navires et partirent à l'aventure. Au cours de l'une de ces opérations de piraterie Helgi tua le roi Hunding. Helgi refusa aux fils de Hunding tout dédommagement pour la mort de leur père. Les fils de Hunding rassemblèrent une armée. Helgi en triompha, et le sang coula à flot !

Et voici, le combat achevé, qu'apparurent aux yeux de Helgi, une troupe de cavalières. L'une de ces belles et farouches guerrières, l'une de ces Walkyries, lui dit se nommer Sigrun. La princesse Sigrun avait été promise par son père au roi Hoddbrodd. Mais Sigrun estimait que Hoddbrodd était un pleutre ! Et elle n'en voulait pas pour époux.

Helgi se voua au service de Sigrun. Et pour lui épargner une alliance si infamante il fit appareiller ses navires vers le royaume de Hoddbrodd.

Les Walkyries l'aidèrent à vaincre Hoddbrodd. Helgi épousa Sigrun.

Sinfiotli poursuivit ses expéditions. Puis bientôt il rencontra une femme qu'il désira ardemment. Mais, cette femme désirable, un autre la convoitait. Cet autre, Sinfiotli le tua. Mais cet autre était le frère de Borghild, sa marâtre, l'épouse de Sigmund.

Sinfliotli fut bientôt de retour près de son père qui l'accueillit avec grand plaisir. Quant à Borghild ce fut un accueil glacial qu'elle lui réserva. Malgré l'attitude de la reine, sur l'insistance de son père le roi, Sinfliotli resta au palais ; alors que se déroulaient les funérailles, le festin servi en l'honneur du frère de Borghild.

La reine Borghild servit les convives. Borghild présenta une corne pleine de boisson à Sinfliotli. Il la refusa. Borghild lui offrit une nouvelle fois une corne de bière. Sinfliotli repoussa encore la bière ! Sigmund, tout à fait mithridatisé, but aussi cette bière.

Une troisième fois la reine Borghild tendit une corne de bière à Sinfliotli. Et Sinfliotli refusa encore une fois la boisson offerte par la reine ! Et il dit que le breuvage qu'on lui destinait était empoisonné ! Mais le roi Sigmund, déjà ivre, dit à son fils, joyeux conseil, de boire sa bière en la filtrant avec ses moustaches !

Sinfliotli but donc la bière. Et Sinfliotli s'effondra. Il était mort.

Sigmund, que le chagrin submergeait, porta le corps de son fils jusqu'au bord de la mer. Un homme était là qui l'attendait. Un homme dont la barque était d'une telle taille qu'elle ne pouvait accueillir que deux personnes. Le cadavre à bord de son frêle esquif, le nautile s'éloigna du rivage. Et Sigmund, marchant sur la dure terre des hommes, longeait la rive. Il se retourna pour suivre des yeux le dernier voyage de son fils... La barque, le passeur, son fils avaient disparu !¹

1 « Sigmund se leva et son deuil failli le faire mourir, il prit le cadavre / de Sinfjötli / dans ses bras, s'en alla à une forêt et arriva finalement à un fjord. Là il vit un homme dans une petite

Le naute, n'était-ce pas Odin ?

Sigmund chassa Borghild. Et la reine répudiée ne tarda pas à mourir. Sigmund épousa la princesse Hiordis.

Lungvi, un puissant guerrier prétendait obtenir la main de Hiordis. Lungvi était l'un des fils du roi Hunding qu'avait tué Helgi, fils de Sigmund. Lungvi fut ulcéré de voir Hiordis lui préférer Sigmund. Lungvi, ayant rassemblé une armée, attaqua donc la nation des Huns !

Sigmund déjà âgé suivit l'exemple de son père Völsung, qui vieux aussi, avait combattu contre les Goths avec courage et dignité.

Mais au plus fort de la bataille se dressa tout à coup devant Sigmund un personnage à l'apparence inattendue, et à l'équipement particulier. Ce personnage était vêtu d'un grand manteau noir qui l'enveloppait, il portait un grand chapeau au bord large et souple. Et ce personnage était borgne ! Et ce personnage brandissait une lance ! Sigmund abattit sa belle et valeureuse épée, sa merveilleuse épée contre la lance. La hampe de la lance ne fut pas tranchée ! Et l'épée se brisa !

Ce personnage, borgne, tout de noir vêtu, n'était-ce pas Odin ?

barque. Cet homme lui demanda s'il voulait qu'il lui fasse traverser le fjord. Il accepta. Le bateau était si petit qu'il ne pouvait les transporter tous, le cadavre fut transporté le premier et Sigmund marcha le long du fjord. Sur ce, le bateau, de même que l'homme, disparurent de la vue de Sigmund. (Völsunga saga, chapitre 10) » ; in : BOYER, Régis. *La Mort chez les anciens Scandinaves*. Paris : Éditions Les Belles Lettres, 1994. 241 p. P. 156.

Les Huns furent défaits. L'épouse de Sigmund, Hiordis, qui attendait un enfant de lui, après l'affreuse mêlée guerrière parcourut le champ de bataille. Elle découvrit parmi les morts, les agonisants, Sigmund mortellement blessé. Sigmund lui dit que l'enfant à naître, ce fils, allait connaître un glorieux destin. Il lui dit de prendre son épée brisée. Il lui dit d'en donner les fragments, le temps venu, à ce fils. Sigmund expira.

En expédition dans ces parages, le fils du roi du Danemark survint. Il avait sous ses ordres une puissante troupe de vaillants guerriers Danois. Il accorda sa protection à la veuve Hiordis.

4 – *Une Lame nue entre leurs deux Corps*

Hiordis donna le jour à un garçon. Ce fils de Hiordis, ce fils de Sigmund, ce petit-fils de Völsung, on le nomma Sigurd¹.

Sigurd fut élevé chez le roi du Danemark. Et l'éducation du jeune Sigurd fut confiée au forgeron Regin. Mais Regin avait un esprit retors, plein de mauvaises intentions !

Regin s'employa à déconsidérer aux yeux de Sigurd ses bienveillants protecteurs, le prince et le roi du Danemark.

Sigurd testa la complaisance du roi à son égard. Il lui demanda la fourniture d'une monture. Le roi l'autorisa à choisir lui-même son cheval parmi ceux de ses écuries, d'y prendre le meilleur.

Dans l'écurie du roi soudain un vieil homme se trouva au côté de Sigurd. Ce vieillard barbu, et borgne, lui était inconnu. Et le vieillard guida son choix. Donc Sigurd choisit un animal magnifique, dont le géniteur n'était autre que Sleipnir, le cheval d'Odin ! Cette monture que Sigurd avait choisie sur les conseils du vieillard on la nommait Grani.

1 Ce personnage correspond à celui du Siegfried des *Aventiure von den Nibelungen*, ou à celui du Siegfried de la *Tétralogie* wagnérienne.

Mais, ce vieillard borgne, n'était-ce pas Odin lui-même ?

Regin entreprit de faire servir ses intérêts par la très grande et jeune force de Sigurd. Il l'informa que le dragon Fafnir, tapi dans son repaire, passait, pour le mieux surveiller, son temps vautré sur un tas d'or.

Afin de conquérir ce trésor Regin dut armer convenablement le jeune et impétueux Sigurd. Aussi, avec toute la science qui était la sienne, lui forgea-t-il une lame. Mais l'épée se brisa lorsque Sigurd en frappa l'enclume du forgeron. Regin forgea alors une seconde lame, qui se brisa de la même façon.

Alors Sigurd se rendit près de sa mère Hiordis. Et Hiordis lui donna les fragments de l'épée de son père Sigmund, les fragments de l'épée que Sigmund mourant lui avait confiés.

Avec les éléments de cette extraordinaire et vénérable épée le forgeron Regin conçut une nouvelle épée, toute aussi merveilleuse que celle dont elle était issue, une épée particulièrement tranchante et robuste. De cette épée Sigurd put fendre l'enclume et son embase de bois, il put trancher, à la seule force du courant, un brin de laine dérivant sur l'onde d'un ruisseau.

Doté d'une telle arme Sigurd était en mesure de venger son père. Il se mit à la tête d'une expédition et tua enfin les meurtriers de Sigmund.

Alors, son devoir de vengeance accompli, Sigurd, qu'accompagna Regin, prit le chemin du repère du dragon Fafnir. Ils trouvèrent sans difficulté les traces que laissait le monstre là où il venait s'abreuver. Les empreintes du dragon étaient à ce point formidables que

la résolution de l'intrépide Sigurd vacilla un instant. Regin lui conseilla de creuser une fosse sur le passage du monstre. Regin lui conseilla d'y descendre, d'y attendre, et de frapper le ventre mou du dragon lors de son passage sur la fosse.

Sigurd entreprit donc de creuser la fosse. Un vieil homme survint à l'improviste. Et ce vieil homme lui prodigua de fort judicieux conseils. Le vieillard lui recommanda de creuser plusieurs fosses et de se tenir dans celle qui ne pourra se remplir du sang venimeux du dragon. Sigurd s'en remit aux pertinents avis du vieillard et parvint ainsi à tuer le dragon Fafnir !

Ce vieillard éclairé et matois, n'était-il pas le dieu Odin ?

Après la mort de Fafnir, le prudent Regin réapparut. Il but une gorgée du sang de Fafnir. Il arracha le cœur du dragon. Il dit à Sigurd de le faire cuire.

Sigurd tailla une branche. Il alluma un feu de bois. Sur la branche il embrocha le cœur de Fafnir et le porta au-dessus des flammes. Du sang dégoutta du cœur dans la chaleur du foyer. De la main Sigurd tâta le cœur, pour en vérifier la cuisson. Il porta ensuite la main à sa bouche. Il goûta ainsi le sang du dragon ! Et dès que le sang fut dans sa bouche, merveilleuse vertu que lui conféra le sang de Fafnir, Sigurd comprit le chant des oiseaux !

Il entendit un premier oiseau, une mésange, chanter. Et l'oiseau lui donnait le sage conseil de manger le cœur du dragon¹ !

1 « Là est assis Sigurd, de sang aspergé. / Sur le feu il rôtit le cœur de Fafnir. / Sage me semblerait ce semeur de l'anneau [le prince] / S'il mangeait le cœur chatoyant du serpent. », *in* :

Et les oiseaux chantaient encore. Et Sigurd les comprenait. Les oiseaux disaient combien Regin savait se montrer perfide, Regin qui fit tuer son frère Fafnir, son frère doué de capacité de métamorphose, qui le fit tuer par Sigurd pour s'emparer du trésor. Et les oiseaux lui conseillaient de trancher le cou du fourbe Regin. Et les oiseaux lui disaient de se rendre auprès de la Walkyrie Brynhild, et de s'en remettre à ses conseils.

Sigurd avait écouté les oiseaux. Il suivit les indications qu'ils lui avaient données.

Sigurd tira sa belle et terrible épée du fourreau et trancha le cou de Regin. Sigurd mangea une part du cœur du dragon, et prit grand soin d'en conserver le reste. Et Sigurd s'empara du trésor de Fafnir, qui était immense. Plusieurs bêtes de somme auraient été normalement nécessaires pour le transporter. Mais Grani, la brave et puissante monture issue de Sleipnir, se montra capable de supporter une telle charge, et aussi le poids de son maître quand celui-ci enfin l'enfourcha !

Sigurd se rendit sur la montagne où se dressait la citadelle de la Walkyrie Brynhild. Cette forteresse était entourée de hautes flammes. Sigurd franchit et les flammes et les murs. Dans la forteresse, sur une couche, gisait un guerrier en armes. De son extraordinaire épée Sigurd trancha la cuirasse du guerrier gisant là. Et il vit que le gisant était une guerrière ! C'était Brynhild elle-même ! La Walkyrie condamnée par Odin à un sommeil merveilleux pour lui avoir désobéi.

PAGE, R. I. *Mythes nordiques*. Traduit de l'anglais par Christian Cler. Paris : Éditions du Seuil, 1993. 184 p. P. 167.

Sigurd tira de son sommeil la belle Walkyrie. Et son beau corps, et son vif esprit le séduisirent. Et le courage, et la force, et l'adresse de Sigurd séduisirent Brynhild. Et tous deux en vinrent à s'aimer l'un l'autre. Et ils se promirent un indéfectible amour.

Sigurd enfourcha à nouveau Grani et parvint chez Heimir, le père de Brynhild, où il impressionna grandement par la magnificence de son train. Chez Heimir Sigurd retrouva Brynhild à qui il déclara son amour une nouvelle fois. Mais la Walkyrie lui précisa qu'elle ne pouvait trouver du plaisir que dans le combat et que tous deux n'étaient pas destinés à vivre ensemble. Brynhild révéla alors à Sigurd que le destin lui donnait d'épouser Gudrun, la fille de Giuki.

Sigurd se refusa à admettre cette triste prédiction. Il offrit un anneau d'or à Brynhild. Et cet anneau provenait du trésor gagné sur Fafnir. Et cet anneau était l'anneau merveilleux, l'anneau magique, l'anneau maudit par le Nain Andvari !

Le roi Giuki régnait sur des terres traversées par le Rhin, loin vers le sud. L'épouse de Giuki était la magicienne Grimhild. Giuki et Grimhild avaient trois fils et une fille. Les trois fils se nommaient Gunnar, Hogni, Guttorn. La fille se nommait Gudrun.

Brynhild, la Walkyrie, était l'amie de la princesse Gudrun. Et Gudrun ayant fait un rêve étrange en demanda la signification à la Walkyrie. Alors la Walkyrie révéla que le destin de Gudrun était d'épouser Sigurd, et que Gudrun devait ensuite éprouver la perte douloureuse de son époux !

Sigurd se rendit au palais de Giuki. Et Giuki fêta l'arrivée du riche héros. La sorcière Grimhild, l'épouse de Giuki, estima qu'une alliance de sa maison avec un tel guerrier, d'une telle richesse, serait profitable. Mais l'amour que portait Sigurd à Brynhild contrariait ses projets. Alors Grimhild confectionna-t-elle un philtre magique. Et ce philtre d'amour elle le fit boire par Sigurd. Et Sigurd oublia l'amour qui le portait vers Brynhild. Sigurd accepta avec empressement d'épouser la belle Gudrun.

Les épousailles donnèrent lieu à de grandes festivités. Et Sigurd, Gunnar, Hogni se firent frères de sang. Et ensemble ils partirent en expéditions guerrières. Et de la guerre ils revinrent plus riches, plus puissants encore.

Et Sigurd offrit à son épouse Gudrun la part du cœur du dragon Fafnir, la part qu'il n'avait pas consommée. Et Gudrun, après avoir mangé le cœur du dragon gagna encore en intelligence ; mais également en cruauté.

Gunnar songeait à prendre femme à son tour. Il jeta son dévolu sur la belle et fière Brynhild. Aussi pour la séduire tenta-t-il de franchir les flammes qui entouraient la forteresse où elle résidait. Mais sa tentative fut un échec, sa monture refusant de l'élancer au travers du mur de flammes.

Sigurd accorda son aide à Gunnar. Il lui prêta son coursier Grani. Mais Grani refusa d'obéir aux ordres de Gunnar.

Aussi Sigurd et Gunnar « échangèrent-ils leurs apparences »¹. Sigurd chevaucha donc Grani et franchi la muraille ardente. Brynhild se trouvait là, dans la forteresse, qui l'attendait, toute armée, le heaume en tête. Et Sigurd, qui alors avait les traits de Gunnar, lui dit qu'il avait traversé la muraille de flammes, et donc que sa valeur, son courage, et les engagements qu'elle avait pris lui méritait sa main. Brynhild accepta.

Brynhild et Sigurd, dont les traits étaient ceux de Gunnar, partagèrent la même couche ; mais l'épée nue entre leurs corps qui n'entrèrent pas en contact.

Alors Sigurd, dont l'apparence était toujours celle de Gunnar, reprit à Brynhild l'anneau qu'il lui avait auparavant offert. Et il lui en offrit un autre. Et il quitta la demeure de la Walkyrie, franchissant à nouveau la barrière de feu. Sigurd rejoignit Gunnar. Et chacun d'eux retrouva alors son apparence véritable.

Les noces de Gunnar furent célébrées avec magnificence.

Trop tard, alors que s'achevaient les festivités, Sigurd se trouva tout à coup libéré du sortilège qui lui avait fait oublier son amour pour Brynhild.

Une querelle sérieuse opposa bientôt Brynhild et Gudrun. La querelle s'envenima rapidement. Brynhild revendiquait la préséance, estimait que Gudrun lui manquait de respect. Brynhild fit valoir son rang, celui de son époux, le roi Gunnar et la valeur, l'audace, le courage, la grandeur d'âme de celui-ci. Alors Gudrun

1 PAGE, R. I. *Mythes nordiques*. Traduit de l'anglais par Christian Cler. Paris : Éditions du Seuil, 1993. 184 p. P. 170.

apprit à Brynhild comment elle fut mystifiée. Et lui démontra ses dires, elle lui désigna, l'anneau massif, l'anneau merveilleux, qu'elle, Gudrun, portait au doigt ! Brynhild reconnut l'anneau ; l'anneau que Sigurd lui avait offert. L'anneau que Sigurd, donc, en la trahissant lui avait repris pour l'offrir à une autre, à Gudrun !

Brynhild se jura de se venger terriblement d'une telle humiliation, de se venger de tous ceux qui l'avaient humiliée ! De Gudrun, et Sigurd, et Gunnar !

Brynhild s'efforça dès lors d'exciter la méfiance, la défiance de son époux à l'égard de Sigurd dont la valeur et la force, le prestige, les richesses, constituaient, selon elle, une menace, un danger pour Gunnar lui-même et sa maison. Elle menaça Gunnar de le quitter s'il persistait à ne vouloir rien entreprendre contre Sigurd.

Gunnar hésitait. Il était lié à Sigurd par serment, par les liens sacrés qu'il avait contractés vis à vis de lui en se faisant son frère de sang. Mais il jalousait et convoitait les richesses de Sigurd, son trésor fabuleux gagné sur le dragon. Son frère Hogni était également empêché d'agir à l'encontre de Sigurd par les mêmes scrupules.

Mais le plus jeune frère de Gunnar, Guttorn, ne pouvait avoir ces scrupules, puisqu'il n'était pas le frère de sang de Sigurd. L'aîné et le cadet encouragèrent donc le benjamin à tuer Sigurd. Ils lui promirent de grands biens, de grands honneurs, des richesses, du pouvoir ! Avec le concours de leur mère Grimhild ils l'ensorcelèrent en lui faisant ingurgiter un philtre magique dans la préparation duquel étaient entrés les ingrédients les plus abominables.

Dans le palais de Gunnar, confiant, Sigurd se reposait. Guttorn s'introduisit dans la chambre. Sigurd se tourna vers lui, et le regarda. Devant ce regard terrible, Guttorn s'enfuit.

Une deuxième fois Guttorn s'introduisit dans la chambre. Une deuxième fois Sigurd se tourna vers lui. Et devant le regard du héros, Guttorn s'enfuit encore.

Une troisième fois Guttorn s'introduisit dans la chambre. Cette fois-ci Sigurd sommeillait. Alors Guttorn lui enfonça son épée dans le corps ! De son épée il transperça le corps de Sigurd !

Sigurd s'éveilla. Sigurd se saisit de son épée et la projeta en direction de Guttorn qui déjà s'enfuyait vers la porte. Guttorn, le corps tranché net, s'effondra lamentablement.

Gudrun partageait la couche de Sigurd. Elle s'éveilla, couverte de sang.

Aux larmes, aux plaintes de Gudrun répondirent les éclats de rire de Brynhild.

Brynhild raila son époux Gunnar, lui faisant valoir combien Sigurd, ce héros, aller manquer cruellement à ses côtés dans la bataille.

Puis Brynhild mit fin à ses jours. Elle avait demandé à partager le bûcher funéraire de Sigurd, une épée, lame nue, entre leurs deux corps¹.

1 « Fais dresser sur la plaine / Une large pile de bûches, / Que pour nous tous y ait / Autant de place / De ceux qui périrent avec Sigurd. / Que l'enceinte en soit ornée / D'écus et de tentures, / D'étoffes du sud teintes / Et de faucons en quantité ; / Que l'on brûle le Hun / Sur l'un de mes flancs. / Que brûle sur l'autre flanc / Du roi hunnique / Les gens de ma maison / Parés de leurs colliers, / Deux à la tête / Avec deux faucons /.../ Ne résonneront pas alors ; / Sur ses talons, / Les portes refermées, / D'anneaux ornées, /.../ Car notre départ / Ne sera point misérable, / D'autant que l'accompagnent / cinq servantes, / Huit serviteurs, / De noble origine, / Ma nourrice / Et tous /mes/ biens patrimoniaux [...] ». Extrait de la Sigurdarkvida hin skamma (Edda poétique) ; in : BOYER, Régis. *La Mort chez les anciens Scandinaves*. Paris : Éditions Les Belles Lettres, 1994. 241 p. P. 186. N.B. : nous ne reproduisons pas les notes (de fin de chapitre ; p. 201, 202) relatives au texte de l'Edda cité ici.

Dans la traduction des Eddas par Rosalie du Puget (*Les Eddas — traduites de l'ancien idiome scandinave* par Mlle R. du Puget. Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs – Librairie de l'association pour la propagation et la publication des bons livres. Sans date — vers 1840 [?]. 439 p.) le texte mentionné ici se trouve aux pages 378 et 379 ; et voici en quoi consiste la traduction par R. du Puget du texte considéré :

« [...] Élève dans les champs un bûcher assez vaste pour recevoir tous ceux qui sont morts avec Sigurd / Environne le bûcher de tentes, de boucliers, de bannières d'une belle teinte, et d'un grand nombre de guerriers. Brûle-moi à côté du héros. / Brûle de l'autre côté mes serviteurs parés avec de l'or, deux à la tête et deux

5 – Dans les Flots du Rhin

Gudrun se réfugia au royaume de Danemark. Ses frères Gunnar et Hogni tentèrent de l'amadouer par des offrandes en compensation de tous les torts qui lui avaient été infligés. Devant la défiance que Gudrun manifesta à l'égard de Gunnar et de Hogni, Grimhild usa à nouveau de ses talents de sorcellerie. Elle élabora un philtre qui rendit Gudrun plus malléable et oublieuse des griefs qu'elle nourrissait à l'encontre de ses frères.

Bientôt Gudrun et ses frères se réconcilièrent. Bientôt Gudrun épousa malgré elle le frère de la défunte Brynhild, le roi Atli, qui régnaient sur les Huns.

Atli convoitaient le fabuleux trésor que posséda Sigurd, l'or merveilleux que possédaient maintenant Gunnar et son frère Hogni. Atli invita donc Gunnar à les visiter, lui et son épouse Gudrun, leur sœur. Il leur laissa

éperviers ; alors tout se trouvera égalisé. / Mettez entre nous le glaive tranchant incrusté avec de l'or ; qu'il nous sépare encore une fois, comme lorsque nous montâmes dans le même lit ; nous étions époux de nom. / Alors les portes resplendissantes d'or ne lui tomberont pas sur les talons quand ma suite l'accompagnera. Ce voyage ne paraîtra pas misérable. / Car le héros sera suivi par cinq femmes de service et huit serviteurs de bonne race, tous gens de mon pays natal, et par les ancêtres que Budle a donnés à sa fille / J'ai beaucoup parlé ; j'en dirais encore davantage, si le glaive m'en laissait le temps. La voix faiblit... La blessure enfle... J'ai dit la vérité... Je devais finir ainsi. »

entendre qu'il songeait à les instituer héritiers de son royaume.

Gudrun invita ses frères à se défier du roi Atli. Gunnar et Hogni ne tinrent aucun compte des avertissements de Gudrun et se rendirent à l'invitation d'Atli. À leur arrivée dans le royaume des Huns, il paraissait évident que les intentions du roi Atli à leur égard n'étaient pas amicales. Mais ne pouvant supporter l'idée de fuir honteusement, ils poursuivirent avec dignité leur chevauchée jusqu'au palais d'Atli.

Là ils durent livrer bataille contre les Huns. Le combat fut farouche, terrible. Gudrun qui s'était armée de pied en cape se joignit à ses frères. Et s'accomplit alors un grand désastre, un carnage immense. Gudrun, Gunnar et Hogni en réchappèrent néanmoins. Le roi Atli et ses Huns triomphaient ! Gunnar et Hogni furent entravés, chargés de fer.

Alors le terrible Atli, le roi des Huns, dit à Gunnar de lui indiquer où le fabuleux trésor de Sigurd, qu'il avait confisqué, était dissimulé. Gunnar refusa d'indiquer le lieu de la cachette. Il s'exalta et dit qu'il lui faudrait voir le cœur arraché de son frère avant que de révéler un tel secret ! Atli fit arracher de la poitrine d'un esclave le cœur, et le fit porter encore palpitant devant Gunnar. Gunnar jugea le cœur trop tremblant pour être celui de son frère. Alors le roi Atli fit arracher le cœur de Hogni. Et il le fit porter, ce cœur sanglant, devant Gunnar.

Gunnar sut qu'il s'agissait là du cœur de son frère. Alors Gunnar dit qu'il était seul désormais à savoir où le trésor était dissimulé. Le Rhin conservera l'or longtemps encore, avant que les Huns puissent en parer leurs armes, leur dit-il !

Atli fit alors jeter Gunnar, mains liées dans une fosse où se trouvaient rassemblés des serpents venimeux, à la morsure mortelle. Mais Gudrun procura une harpe au supplicé. Gunnar parvint à en jouer avec les pieds et à charmer ainsi les serpents ; tous les serpents, sauf un, à l'aspect monstrueux, qui se jeta sur lui et le mordit.

Atli souhaita se réconcilier avec son épouse Gudrun. Il fit rendre aux morts, à Gunnar, à Hogni, les honneurs funèbres. Il donna un grand banquet de funérailles. Alors Gudrun trancha la tête des deux fils conçus avec Atli. Elle fit sertir une coupe dans chacun de leurs crânes. Et elle offrit lors du banquet à boire au roi Atli, dans ces coupes, mêlé à du vin, le sang de ses fils ! Et alors, quand les coupes furent vides, elle lui dit ce qu'elle avait fait ! Et elle poignarda son époux, le roi Atli ! Et elle mit le feu à l'immense palais de bois.

Voilà de quoi se montrait capable une femme ayant mangé du cœur d'un dragon !

Svanhild était douce et jolie. Elle était la fille de Gudrun. Svanhild devait épouser le vieux roi Iormunrek, homme d'un naturel jaloux. Il suspecta la charmante Svanhild de porter atteinte à son honneur en lui étant infidèle. Il la fit piétiner par ses chevaux. Les derniers fils de Gudrun vengèrent la mort de leur sœur. Ils tranchèrent

les membres du roi Iormunrek. Alors les gens du vieux
roi lapidèrent à mort les fils de l'infortunée Gudrun.

En ce qui concerne l'or qui se trouva maudit
par le Nain Andvari,
le trésor du dragon Fafnir,
il demeura caché par les flots du Rhin.
Et personne, jamais,
ne le retrouva.

Patrick Émile Carraud

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	7
AVENTURES DE LYDERIC.....	13
I.....	15
II.....	23
III.....	29
IV.....	37
V.....	49
VI.....	57
VII.....	71
VIII.....	79
IX.....	93
X.....	107
FIN.....	116
POSTFACE.....	117
— I —	
Aventiure von den Nibelungen	
— Das Nibelungenlied —.....	117
Les sources.....	117
Quelques données historiques relatives aux Burgondes et à la « Burgondie ».....	119
Aventiure von den Nibelungen	
— Das Nibelungenlied —	
Argument détaillé et synthétique.....	125
1 – La Mort du Héros.....	127
2 – La Vengeance d’une Reine.....	133

— II —

Völsunga Saga

— La Saga des Völsungär —..... 147

Les sources..... 147

Völsunga Saga

— La Saga des Völsungär —

Argument détaillé et synthétique..... 149

1 – Le Prix du Sang de la Loutre..... 151

2 – Devoir de Vengeance..... 155

3 – L'Épée Brisée..... 159

4 – Une Lame nue entre leurs deux Corps..... 163

5 – Dans les Flots du Rhin..... 173

Copyright © Patrick Émile Carraud, 2002 - 2014.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières – 37230 Fondettes – France